



Fou dans la tête de Nazi Jones

Pierre Pelot

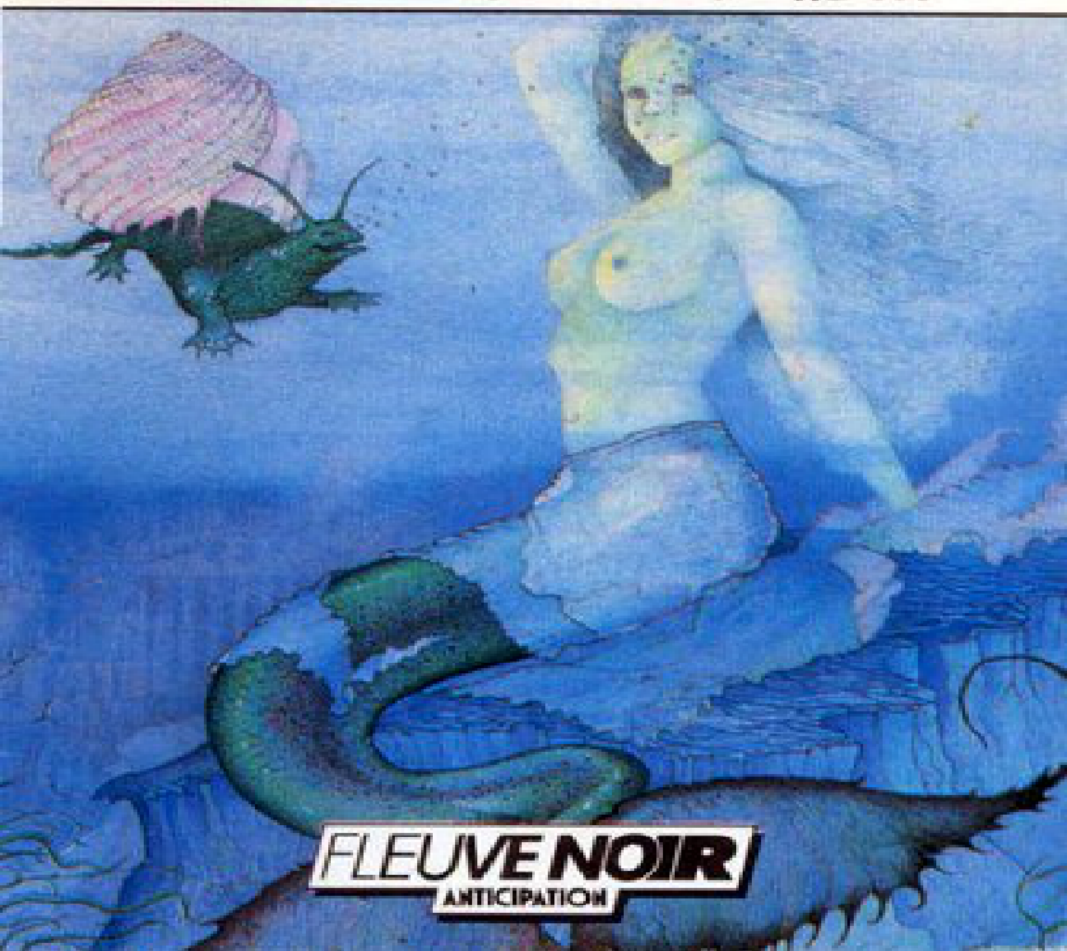
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

PIERRE PELOT

FOU DANS LA TÊTE DE NAZI JONES...



PIERRE PELOT

FOU
DANS LA TÊTE
DE NAZI JONES,
BELLADONE
ET COMPAGNIE

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
6, rue Garancière - PARIS VI°

1986 « Éditions Fleuve Noir », Paris. Reproduction et traduction, même partielles, Interdites.
Tous droits réservés pour tous, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

Il n'oublierait jamais les jours verts de son enfance en Guyane. Plus il avançait en âge et plus il se souvenait avec acuité d'une profusion de détails concernant cette époque de sa vie. Le phénomène obéissait sans doute à un mécanisme psychologique compensateur qui lui accordait de temps à autre une sorte de récréation, un repos. Alors, le poids du passé, que traduisait le présent, s'allégeait un peu. Sa mémoire gentille lui faisait des cadeaux.

Ses parents étaient français. Son père un ingénieur de la société de recherches aérospatiale M.O.U.C. basée à Touqué, à une cinquantaine de kilomètres en aval de l'embouchure deltaïque du Dyapok, sur la frontière du Nord-Est brésilien.

Ils l'appelèrent Richard-Louis, tout simplement parce que son père avait deux frères qu'il aimait beaucoup et qui avaient été tués dans un accident d'avion, l'un se prénommant Richard, l'autre Louis.

Il avait à quatre ans une figure ronde, avec de bonnes joues rebondies, de petits yeux vifs, perçants. Ses cheveux blonds et raides pendaient comme les pailles d'un balai – il n'était pas ce qu'il est convenu d'appeler un « bel enfant ». Et même pas sympathique ni très sociable : au contraire, du genre solitaire et renfermé.

Un jour, il feuilletait mollement un magazine et tomba sur la photographie d'un mannequin qui posait pour une nouvelle marque de voiture. Elle ressemblait à une sorte de fleur rouge, découvrant généreusement ses longues jambes sous les volants troussés de sa robe. Il s'abîma longtemps dans la contemplation troublée de la photographie et cet émoi qu'il ressentait, qui prenait possession de son être, comme un sang chaud, presque brûlant, fouettant ses veines, imprégnait toujours et encore son souvenir aujourd'hui, après si longtemps. C'était un de ces cadeaux de sa mémoire. Cette émotion n'avait rien de sexuel, bien que le modèle eût posé pour éveiller ce type de réaction chez les futurs acheteurs de la voiture présentée. Ou bien alors... Elle était tout simplement si belle, si parfaite et irrémédiablement inaccessible. Il déchira la page du magazine en ayant l'impression de commettre une faute sacrilège et sans comprendre pourquoi ; mais il le fit, il ne put s'en empêcher, découpa la page qu'il conserva longtemps, longtemps, dans un de ses livres d'enfant. Le livre s'appelait *Baliba et Botilu* : c'était une de ces inepties pondues par des professionnels de la « littérature enfantine » qui s'imaginent généralement les enfants idiots. Un jour, plus tard, il égara le livre ainsi que la photographie de la belle dame.

Il possédait un jouet qu'il préférait entre tous : un éléphant de velours brun, bourré de coton, si agréablement doux au toucher, entre les pattes duquel il faisait si bon planter son nez pour s'endormir et dont il respirait l'odeur, en longues inspirations, jusqu'à en perdre le souffle... Il avait donné un nom à l'éléphant, qu'il ne divulgua jamais. Ensuite, l'éléphant perdit une oreille, puis l'autre, ainsi que ses yeux. Il fut déchiré et constellé d'accrocs : maman les raccommoda. Elle remplaça les yeux disparus par de petits boutons de bottines. Elle lui confectionna également une salopette bleue.

Richard-Louis grandit, et ils quittèrent la Guyane. D'abord, il séjourna en Europe. Où il rêva de l'Amérique. Puis il vécut un certain temps en Louisiane, puis il retourna en France, bien longtemps plus tard.

Cela faisait une vie.

Jusqu'au bout, Richard-Louis conserva avec lui l'éléphant de velours brun de sa petite enfance, et jusqu'au bout il garda secret le nom qu'il lui avait donné. Ce nom était également celui qu'il s'attribuait lorsqu'il rêvait d'être un autre.

Nazi Jones possédait maintenant quarante-sept magnétoscopes, cinquante-trois postes de TV et moniteurs divers, tous en parfait état de marche. Dans une pièce voisine, il entreposait les appareils défectueux qu'il tentait parfois de réparer (quand il n'avait vraiment rien de mieux à faire), généralement sans succès. Il se savait fort peu doué pour ce genre de travail et n'espérait plus s'améliorer depuis longtemps ; pourtant, de temps à autre, il se lançait dans une séance de bricolage comme s'il misait toujours, au fond de lui, sur quelque miracle. En réalité, il faisait cela pour se calmer les nerfs : d'autres à sa place se seraient lancés dans une réussite, manipulant bêtement des cartes à jouer, ou se seraient défoncés sur un punching-ball. Ou n'importe quoi. Nazi Jones tripotait des circuits transistorisés, ce genre de choses, du bout de ses doigts gourds et froids, tremblants... et quand ses doigts n'étaient ni gourds, ni froids, ni tremblants, c'était son cerveau qui fatiguait, et qui, au bout du compte, laissait tomber. Il aurait pu, bien sûr, faire un peu de ménage dans la pièce aux réparations, jeter quelques-uns de ces tubes cathodiques qui jamais ne recouvreraient la vue et la parole, mais non. Il ne jetait rien.

Nazi Jones nourrissait une réelle passion pour ces images diffusées par les écrans, en 625 lignes ou haute définition, de 15 à 125 cm de diagonales. Il possédait aussi treize amplis correcteurs audio-vidéo qu'il utilisait pour obtenir les meilleures copies possibles de films. Pour ce qui est de la manipulation de ces appareils en bon état de marche, c'était un as ; question réparation, il était nul.

Les écrans et les magnétos couvraient les murs de la pièce principale du phare, sur des étagères de bois blanc, du sol au plafond. À une certaine époque, deux fenêtres s'ouvraient dans cette pièce, mais Nazi Jones les avait fait murer ; à moins qu'il se soit personnellement chargé de ce travail de maçonnerie ? Il ne se souvenait plus. À présent, il n'aurait même pas été capable de préciser à quel endroit se trouvaient les fenêtres, derrière les écrans. Cela n'avait strictement aucune importance.

Son principal travail n'avait pas le moindre rapport avec cette tapisserie d'images qui le cernaient. Les écrans de TV et de moniteurs vidéo, les cassettes, les magnétoscopes constituaient pour Nazi Jones l'univers ordinaire au sein duquel il exerçait accessoirement sa profession. Le temps et l'énergie qu'il accordait à cette profession ne remplissaient pas le dixième de sa vie ; il en avait en tout cas l'impression.

Nazi Jones se tenait debout au centre de la pièce principale du phare (comme il avait pris l'habitude de nommer mentalement l'endroit) et son regard lourd, entre les paupières clignotantes, vagabondait sur le mur d'écrans. À cet instant de la journée, il captait dans de très bonnes conditions une vingtaine de programmes ; il en enregistrait certains qu'il visionnerait plus tard ; et puis, aussi, une demi-douzaine de moniteurs branchés sur des lecteurs diffusaient des films.

Il n'avait pas allumé les deux tubes fluorescents du plafond : ce n'était pas nécessaire. Il allumait rarement : les écrans suffisaient. En outre, Nazi Jones adorait voir cligner les petites lucioles témoins rouges et vertes des magnétos, les chiffres des horloges et des compteurs de défilement de bandes...

Il cherchait un programme susceptible de le divertir un instant, de retenir son attention en le soulageant de cette tension qu'il sentait grimper dans ses nerfs. À chaque fois, c'était pareil. Chaque fin de mois. Jusqu'à ce que le camion arrive et que son conducteur prenne livraison. Plus Nazi Jones avançait en âge et plus il se sentait tendu pendant les trois ou quatre jours qui précédaient cette arrivée du camion. Il n'existait pourtant aucune raison de se faire du souci. Tout s'était toujours admirablement passé.

— Admirablement passé, dit Nazi Jones à haute voix.

Et les sons qui tombèrent de sa bouche s'en allèrent rebondir plusieurs fois sur les écrans bombés, contre le flot d'images muettes.

Nazi Jones sentit monter le malaise. Un vertige ordinaire comme il en éprouvait vingt-six mille par jour. De la sueur perla sur le haut de son front dégarni tandis que de petites vagues de picotements se répandaient en rafales sous sa peau. Il avala sa salive, ce qui provoqua une douleur tranchante dans ses oreilles. Il fit une vague grimace, habitué, maintenant, à ces coups de poinçon fulgurants dans ses conduits auditifs. Au début, il avait eu vraiment très peur. Beaucoup plus peur que mal.

La pièce mesurait huit mètres de long sur cinq de large, et deux mètres cinquante de hauteur. Si toute la surface des murs était recouverte par le quadrillage des rayonnages, il se trouvait cependant parmi ceux-ci des espaces vides, des niches ne contenant que des brassées de fils, de câbles d'antennes et de connexions, des tableaux d'interrupteurs. Le nombre de tous ces appareils, moniteurs, récepteurs TV, magnétoscopes, amplis, baffles, n'était pas encore suffisant pour former un puzzle fini, une mosaïque parfaite. Sur les étagères non occupées par quelque écran ou machine à carapace anodisée et clignotante, étaient posés des objets divers. Par exemple de petits jouets robots mécaniques, des personnages de dessins animés en latex, le tube en aluminium vaguement cabossé d'un cigare

Coronado, un modèle réduit d'une lampe à souder antique qui faisait aussi office de taille-crayon, de minuscules poteries en terre cuite noire vernissée, un gratte-dos en bois d'olivier, des boîtes de bière vide joliment colorées, le moulage en plâtre rose d'un maxillaire inférieur avec une molaire couronnée d'argent, etc. Et ça et là des flacons de médicaments, des photographies de jeunes femmes, sous verre, qui semblaient appartenir à la même famille de longues beautés élancées, le visage un peu dur et le regard hautain, le sourire difficile sur leurs lèvres carmines, toutes si élégamment vêtues de cuir luisant, de dentelles noires... Il y avait aussi des miroirs de tailles et de formes diverses. La porte était une surface unie sur laquelle se reflétaient les images des écrans et les clignements verts et rouges des lucioles. Sol et plafond tendus d'une matière vinylique noire, comme deux profonds lacs opposés qui se renvoyaient mille reflets colorés, trichant avec les dimensions réelles de l'endroit pour en faire une sorte d'espace écartelé bizarrement suspendu au centre d'une galaxie tourbillonnante. Il ne fallait certes pas être sujet au moindre trouble d'équilibration pour se diriger correctement et sans hésitation dans ce volume dont la structure des points de repères tangibles donnait l'impression de subir en permanence une immense distorsion.

Nazi Jones ne souffrait d'aucun trouble de l'équilibration. De mille autres choses, oui, mais pas encore ce genre de... Quoique ces coups de couteau aigus, au creux de ses oreilles, pouvaient fort bien être, *précisément*, les premiers symptômes d'une quelconque pathologie affectant son oreille interne. À bien y réfléchir, c'était possible. Il ne réfléchit pas, ou plus exactement, il repoussa cette pensée, la refusa. Plus tard, il serait toujours temps de lui accorder quelque attention, si besoin s'en faisait vraiment sentir. Un emmerdement supplémentaire.

— Un emmerdement supplémentaire, dit Nazi Jones.

Il n'avait toujours pas fait son choix parmi toutes les images qui palpitaient sur les murs. La tension nerveuse pulsait dans ses veines, à ses tempes ; des fourmillements parcouraient les extrémités de ses doigts. Ses intestins gargouillèrent. Une douloureuse bouffée acide remonta le long de son œsophage pour s'achever en un rot sonore au fond de sa gorge et contre ses dents. Il songea à ces bulles de gaz qui hantent de borborygmes les fonds vaseux des marais et s'échappent parfois pour venir crever en surface. Ce n'était pas la première fois qu'il imaginait ses entrailles de la sorte, visualisant ses boyaux comme une masse putride secouée par les courants mous de quelque immonde fermentation ; c'était même la représentation ordinaire qu'il s'en faisait, et cela provoquait généralement des frissons de dégoût qui le secouaient tout entier. Parfois, il avait la certitude que cette pourriture enfermée en lui, qui ne cessait de se développer et de gagner petit à petit chaque fibre de son corps, finirait par l'avaler tout entier. Il allait

être aspiré. Il s'effondrerait au cœur de lui-même, mais cela ne sonnerait probablement pas pour autant la fin de l'horreur : même englouti par ses propres miasmes, il ne serait pas fatalement mort. Ça durerait encore. C'était comme une éternelle menace tendue au-dessus de lui, engluée dans le vinyle noir du plafond sans limites. Et s'il éprouvait quelque réelle jouissance à brasser à pleines mains la vase des marais véritables, il n'aimait pas celui-là, le sien, qui gargouillait dans son ventre ballonné. La dyspepsie ne lui convenait guère.

Il dit :

— Dyspepsie.

Son attention s'arrêta sur l'écran large du rétroprojecteur, peut-être davantage attirée par la taille de l'image que par ce qu'elle représentait. Ou peut-être que non. Le rétroprojecteur était branché sur un magnétoscope et diffusait une cassette. C'était donc Nazi Jones qui en avait effectué le choix. Il ne programmait bien sûr que ce qui lui plaisait, sauf en certaines périodes de crises de déprime singulièrement masochistes : actuellement, il ne se sentait pas spécialement dépressif, il allait plutôt bien, juste tendu, comme il fallait s'y attendre, à cause du camion qui pouvait arriver d'une minute à l'autre.

— D'une minute à l'autre, dit Nazi Jones.

Il regarda les deux filles nues, sur l'écran, qui se caressaient du bout des mains, qui se léchaient partout. Elles avaient toutes deux de longues et épaisses chevelures noires, soyeuses, coiffées en vagues et en boucles compliquées, ressemblaient un peu aux femmes des photographies habillées de cuir et de dentelles. Le même type. Ces deux-là ne portaient pour tout vêtement que des faux cils et des bagues de métal aux doigts. Leurs yeux verts exprimaient à défaut de toute autre expression ce même manque de tendresse absolu... une sorte de plaisir de pierre imprégnait leur visage.

Nazi Jones fit un pas en direction de l'écran. Il prit garde, machinalement, à ce que la longue queue tubulaire et flasque qui jaillissait de sa culotte-scapandre protectrice et bouffante ne s'accrochât point dans l'armature d'angle de la couchette dépliée sur le sol, au centre de la pièce. La « queue » d'évacuation sortait de son fondement et zigzaguait sur le plancher noir, jusqu'à l'entrebâillement de la porte par lequel elle disparaissait à l'extérieur de la pièce.

Les deux filles avaient de gros seins ronds, avec de larges aréoles brunes et des mamelons pointus, des gros seins lourds mais apparemment très fermes et qui bougeaient agréablement. Les doigts bagués qui pétrissaient ces poitrines étaient bien jolis à regarder.

Les yeux de Nazi Jones s'écarrillèrent un peu, ses lèvres s'entrouvrirent et un filet de salive humidifia leurs commissures. Il referma ses doigts (dépourvus de bagues) sur l'entre-jambe de sa

culotte protectrice, les fit bouger un peu, mais rien ne se produisit. Il sentait à peine son sexe mou rabougri quelque part au fond des plis du vêtement.

Une des filles léchait maintenant le ventre de sa compagne, qui caressait ses cuisses et ses fesses elle descendit vers le... L'image sauta, traversée par deux bandes horizontales vertes. Il y avait à présent une dizaine de femmes nues qui dansaient, alanguies, embrassées par couples. Elles mélangeaient leurs langues ou se pétrissaient les fesses, se collaient seins contre seins, ventre contre ventre. Ce que Nazi Jones aimait surtout, c'était voir ces poitrines qui se frôlaient de la pointe des tétons, ces seins qui se pressaient l'un contre l'autre. Et aussi la courbure des reins, la rondeur des fesses, le pli mouvant de l'aine, les touffes de poils pubiens broussailleux et opaques, la ligne tendue des cuisses. Certaines portaient des chaussures à très hauts talons ; Nazi Jones aimait bien regarder les cous-de-pieds cambrés, les sinueuses lignes d'ombre douce qui couraient le long des colonnes vertébrales, des omoplates aux petits creux douillets amorçant la raie des fesses.

L'image sauta, remplacée par une scène de groupe, encore, vue aérienne. Un long panoramique glissant sur des dizaines de femmes couchées, enchevêtrées. Il songea à un grouillement de lombrics, ce qui, pour lui, n'avait rien de désagréable. Il essaya de s'abstraire totalement de la pluie de scintillements lumineux en provenance des autres écrans et des autres images, pour se fondre dans ce grouillement de corps féminins dénudés, pour en faire partie, unique mâle témoin sinon participant, il n'aurait certainement pas apprécié faire réellement partie du groupe. Il essaya de se mélanger par l'esprit, de se couler contre elles, d'être leur peau qui frémissait sous les caresses... Il essaya aussi d'être cette partie de lui-même, dure et violente, qui les écartelait, les *défonçait*, qui fouillait en elles au cœur de ces buissons *opaques*...

Il savait que cela se produirait rapidement – si cela devait se produire –, qu'il n'avait pas de temps à perdre. La séquence suivante était celle des femmes aux gigantesques poitrines.

Nazi Jones avait monté lui-même ce programme, utilisant deux scopes et un ampli correcteur doté d'un système d'insertion hautement performant, à partir de quelques dizaines de films dit pornographiques, ou encore érotiques. Il en avait tiré un long métrage de trois heures dans lequel on n'apercevait pas une seule fois ne fût-ce que l'ombre d'un homme.

De se dire qu'il devait se hâter s'il voulait réussir sa plongée fantasmatique lui coupa tous ses effets. Il prévoyait la séquence suivante, et elle apparut sur l'écran.

Une terrible rousse à la poitrine agressive et délicieusement mouvante dans le décolleté de sa robe à paillettes ondulait des

hanches sur une scène isolée par un faisceau de lumière crue. Elle commença son strip-tease en relevant sa robe et en dégrafant ses bas. Un gros plan la suivit, penchée en avant, cadrant le décolleté, puis remontant vers son sourire blanc. Il y eut ensuite une série d'autres gros plans sur ses hanches, ses fesses et son ventre qui tendaient la soie de sa robe.

Nazi Jones attendit qu'elle fasse glisser ses minces bretelles, s'extrayant du fourreau comme une sorte d'animal ondoyant. Puis elle serra les épaules, avançant vers la caméra – vers Nazi Jones – et libéra ses seins des bonnets du soutien-gorge minimum. Le spectacle de la poitrine dénudée arracha un petit gémissement à Nazi Jones. Il aspira le filet de salive qui coulait de ses lèvres. Ses mains pendaient, froides et molles, au bout de ses bras.

Ce fut comme si ses intestins se tordaient, faisant ou défaisant des nœuds, comme s'ils bougeaient réellement. Les gaz qui tendaient sa paroi abdominale bourdonnèrent, lui donnant la sensation de couvrir quelque bête visqueuse, quelque innommable fœtus affamé, au creux de ce marais ventral. Il grimaça, les traits crispés. Ses yeux clignèrent. Il ferma les paupières.

Un long pet sonore fusa, interminable, libéré par les sphincters irrités. Un pet immense et ravageur, sans fin, tandis que sur le visage maigre de Nazi Jones s'inscrivait le soulagement indicible qui accompagne une douleur retombante, presque une vraie jouissance. Il pétait de la sorte à jamais et pour toujours, jusqu'à la fin des temps, il en était transporté de ravissement, il planait, baudruche crevée qui se fripe et se racornit. Des larmes lui montèrent aux yeux. Il porta son poids sur sa jambe gauche, puis sur la droite, balançant ses flatulences comme on secoue un sac que l'on veut vider jusqu'au fond, jusqu'à la dernière miette ou parcelle de n'importe quoi, et il rouvrit les paupières, et sur l'écran une autre fille aux seins comme des obus, entièrement nue, se caressait d'une main les mamelons, se masturbait de l'autre au rythme d'une musique inaudible, et il pétait toujours, encore, et les borborygmes déferlaient, se poussaient dans les kilomètres de couloirs compressés de ses boyaux, là-bas, sur l'autre rive du marais ; le sexe de Nazi Jones se durcit vaguement, un petit peu, et Nazi Jones se mit à rire en imaginant la soupape tourbillonnante d'un autocuiseur à vapeur, et il poussa plus fort que jamais...

Le pet coinça, mourut.

Il attendit, la tête lourde et les idées emmêlées. Une pointe douloureuse lui déchira l'anus.

Le système régulateur d'aération de sa culottes-scapandre se mit en marche, libérant quelques jets sous pression. Nazi Jones donna une chiquenaude machinale contre la bouteille-aérosol qu'il portait à sa

ceinture et dont le tube flexible plongeait dans les plis de son équipement, afin d'en vérifier, au son, le niveau du contenu. La longue queue d'évacuation se gonfla légèrement tandis que l'air vicié et nauséabond était évacué à l'extérieur, puis elle se plissa de nouveau.

Nazi Jones se dit une fois de plus que sans cet équipement protecteur il serait mort depuis longtemps – il savait bien que non mais il se plaisait à exagérer, rien que pour se donner l'occasion d'apprécier davantage l'efficacité du procédé –, asphyxié, empoisonné par cette odeur de merde insoutenable qu'il émettait en permanence depuis que le marais dévoreur s'était installé dans son ventre et que la pourriture crachait ses vents quasiment sans interruption.

Son sexe redevenu mou, n'existait plus.

Nazi Jones se désintéressa du grand écran sur lequel, à présent, des gymnastes dévêtues exécutaient des figures compliquées au cheval d'arçon.

Il parcourut des yeux les autres écrans, comme pour s'assurer que le monde tournait toujours pareil, semblable à lui-même, avec les guerres ici, les guerres là, les échauffourées dans cette ville, les tensions dans cette autre ville, avec les partisans de Richie Lee Doc et Cie qui affrontaient ses détracteurs un peu partout, avec les gens qui mouraient par centaines, par milliers, ceux qui s'abandonnaient et ceux qui se révoltaient, toute cette merde, là comme dans son ventre, ce marais gigantesque, dehors. Cette vie.

Et c'était bien pareil.

Alors, il vérifia que les écrans de contrôle vidéo ne signalaient rien, personne, en lisière de sa Louisiane. Pas le moindre camion.

Il attendit un certain temps pendant lequel il lâcha encore une série de pets brouillons. Puis il eut de nouveau l'impression que les os de son crâne s'écartaient en grinçant.

Il s'assura que la boucle de la ceinture serrée autour de sa tête était bien fermée : c'était tout ce qu'il avait trouvé pour empêcher les plaques osseuses de son crâne de se disperser.

Un remède de bonne femme.

Il était bien persuadé à présent d'avoir contracté une nouvelle maladie, une de plus.

— Une de plus ! couina-t-il.

Bon Dieu, pourquoi le camion n'était-il pas encore là ?

Et il s'était passé un événement qui... quelque chose ? Une catastrophe ?

Il devait parler au livreur de cette nouvelle maladie, demander du secours. Il avait toujours fait son travail correctement, à la perfection. Jamais une réclamation. En contre-partie, ils devaient lui assurer la sécurité et les soins que son état nécessitait.

Si le camion n'arrivait pas bientôt, le camion et le chauffeur du camion, Nazi Jones se déciderait à employer des mesures d'urgence. Il appuierait sur le bouton du système d'alerte.

Il ne l'avait pas fait souvent.

Croyait-il.

Car, entre autres maux, il souffrait parfois d'amnésie partielle.

— Système d'alerte, dit-il.

... Ainsi que d'une certaine forme d'écholalie : il répétait, à haute voix, certains fragments de sa pensée « parlée ».

Trois légers coups frappés à sa porte firent sursauter Belladone. Elle laissa retomber le léger rideau de voile devant la fenêtre et pivota sur la pointe de ses hauts talons. Le mouvement souleva délicatement les nombreux volants de tulle rouge superposés de sa robe, fit tinter entre eux et sur le haut de son épaule les diamants de ses boucles d'oreilles.

— Entrez, dit-elle.

La clenche s'abaissa, on exerça une poussée sur le panneau ; Belladone remarqua la clef dans la serrure, se souvint qu'elle l'avait verrouillée. Elle verrouillait toujours les serrures, où qu'elle se trouve... quand il y avait des serrures à verrouiller, naturellement. Elle traversa la pièce en quelques longues enjambées dansantes, les volants froufrouants de sa robe caressant les fuseaux de ses cuisses gainées de soie noire. Ses pendentifs auriculaires lançaient des crépitements lumineux. Elle roulait des hanches si joliment, si naturellement, que c'en était une merveille...

Belladone donna un tour de clef et ouvrit la porte.

— Bonsoir, madame Otiz, salua le serveur avec un plongeon du buste discret, un petit hochement de sa tête de cire pâle.

— Bonsoir.

Belladone s'écarta pour lui laisser le passage. Il portait le plateau d'une main, avec cette grâce et cette efficacité d'acier trempé (à la fois) d'un véritable jongleur professionnel : on l'imaginait sans peine, évoluant comme si de rien n'était, au beau milieu d'un tremblement de terre, imperturbable, le faciès hermétique, jusqu'à ce qu'une faille ouverte sous ses chaussures vernies l'engloutisse d'un seul coup. Et pourtant, au passage, il jeta en direction de Belladone un regard qui, pour aussi imperceptible qu'il fût, n'en brisa pas moins, une fraction de fraction de seconde, la rigidité blême de son masque de pierre. Comme une lézarde. L'étincelle consumant son regard clair traduisait ce que tout homme normalement constitué ressentait en présence de Belladone et parfois même aussi les femmes.

Les semelles de ses chaussures touchant à peine l'épaisse moquette de laine, le serveur marcha jusqu'à la table sur laquelle il posa le plateau. Il se redressa et tira discrètement sur les pans de sa veste noire à revers lamés or. Les trois petites couronnes brodées sur l'écusson blanc de sa poche de poitrine signalaient son rang dans le personnel de l'*Hôtel Beauregard*. Un rang élevé. Une sorte de maître d'hôtel. Le haut de gamme réservé à la clientèle des chambres et suites à cinq cents dollars la nuit de l'établissement.

Il attendit, les bras ballants, s'efforçant de faire tomber correctement, d'un auriculaire recourbé, les manchettes de sa chemise sur ses poignets. Il s'appelait Lambert. Depuis son arrivée à l'*Hôtel*

Beauregard, Belladone avait eu affaire à lui.

Belladone n'avait pas bougé et se tenait prête à repousser le battant sur la sortie du serveur ; l'homme aux trois couronnes risqua un regard en direction de la jeune femme. Comme toujours avant de lâcher une phrase, il s'éclaircit la voix dans une sorte de soupir appuyé, presque élégant : une manière de tic convenant parfaitement à une manière de style.

— Madame a demandé de la bière, sans préciser toutefois la qualité. Nous avons pris l'initiative de choisir une Schlitz, étant bien entendu que nous pouvons, à votre guise, vous procurer une autre marque. Mais nous avons cru nous souvenir que madame avait une préférence pour la Schlitz.

— C'est parfait, Lambert, dit Belladone.

Elle sourit et releva délicatement le menton. Ses paupières maquillées de bleu lilas se fermèrent à demi. Qu'elle l'eût voulu ou non (elle ne l'avait pas voulu), cette attitude pouvait traduire une légère provocation, un automatique défi. Mais chacun des gestes de Belladone, le moindre regard, chacun des mots qu'elle prononçait pouvaient s'interpréter de la sorte ; chaque instant de la vie qui passait par ses yeux n'était rien d'autre qu'un défi lancé au reste du monde, alentour. En tous les cas, voilà ce que pouvait supposer quiconque l'approchait, quiconque en sa compagnie partageait un instant de vie. Elle interrogea :

— N'êtes-vous pas de mon avis, Lambert ? Existe-t-il selon vous une meilleure qualité de bière que la Schlitz ?

Pour une nouvelle fraction de fraction de seconde, le regard du serveur aux trois couronnes rencontra celui de la jeune femme en robe vaporeuse rouge. Ses épaules raides sous la stricte coupe du veston effectuèrent l'amorce de l'habituelle courbette-plongeon.

— Certainement pas, madame Otiz. C'est en tout cas l'avis partagé de tous nos clients américains.

— Et votre avis à vous, Lambert ?

Comme si, tout à coup, cela pouvait avoir la moindre importance ! Comme si les goûts de Lambert, serveur trois couronnes, en matière de bière américaine ou non, pouvaient se révéler décisifs pour la suite des événements. Évidemment non, songea Belladone. Elle savait fort bien ce qui avait de l'importance, en règle générale, et aux yeux de Lambert en cet instant. Aux yeux de tous les hommes qui l'avaient approchée depuis qu'elle était en âge de porter des robes rouges à volants flous, des hauts talons, des bas de soie noire, des slips de dentelle et des porte-jarretelles... Elle ne s'y était pas plus habituée qu'au fait de s'appeler M^{me} Otiz depuis quelques jours.

— J'ai bien peur, madame, dit Lambert, qu'en matière de qualités

de bière mes pauvres compétences ne vous soient guère instruc...

Il trébucha sur le mot, marqua un blanc qui éteignit sa phrase comme la flamme d'une bougie mouchée, entre deux doigts. Un embarras soudain souligna de rose ses pommettes marquées. Pendant une seconde, la brillance de son crâne dégarni parut redoubler, sous l'éclairage vif du lustre vieillot qui laissait tomber du plafond haut ses cascades de verroteries. La gêne ressentie par l'homme en panne de formule polie passe-partout se répandit comme un vrai brouillard dans la pièce, une sensation parfaitement subjective qui se transmutait en phénomène concret, quasiment palpable. Lambert avait l'air, tout à coup, d'un robot hoquetant victime d'un court-circuit, paradoxalement, l'angoisse qui se levait en lui et marquait ses traits le rendait enfin humain, davantage qu'avant.

C'est ta faute, se dit Belladone. Est-ce que tu avais besoin de l'ennuyer avec cette histoire de bière, Schlitz ou pas Schlitz ? C'est toujours ta faute, quoi que tu dises, quoi que tu fasses.

Elle chercha les mots convenables susceptibles de dénouer cet instant pénible. La plupart du temps, elle ne se donnait pas cette peine ; elle attendait qu'ils s'en aillent, qu'ils se débrouillent seuls et choisissent eux-mêmes entre n'importe quoi à dire ou le silence. Mais Lambert avouait une telle fragilité, une telle panique montante sous sa carapace de serveur stylé trois couronnes de l'*Hôtel Beauregard*... Lambert perdu soudain comme un aveugle au bout d'une longue carrière (au moins cinquante ans) d'un professionnalisme impeccable et sans failles, jamais une faille, jamais, jusqu'à cette minute.

— Vous avez raison, dit Belladone, consciente, tandis qu'elle parlait, de ce que cette situation pouvait avoir de dérisoire, d'inutile : un gâchis parfait. Il n'existe pas de meilleure bière que la Schlitz... pour les Américains.

Elle se sentait crispée, les muscles de son cou raidis, ses cuisses tendues, une lourdeur ankylosée au niveau des reins, dans les mollets, les chevilles. Tout entière vibrante. Les fessiers contractés. Un nerf se mit à tressauter dans sa paupière gauche, elle savait que cela ne se remarquait pas, ayant plusieurs fois déjà minutieusement observé ce genre de tic qui lui chatouillait l'œil. Elle s'efforça de se composer un visage agréable, une expression tranquille qui ne prêterait à aucune équivoque, rassurante. Ordinairement, lorsqu'elle tentait de se camoufler sous cette façade, le résultat ne se révélait jamais très positif... Elle gagnait une fois sur deux.

Dans ce cas précis, elle gagna. Lambert parut soulagé, bien qu'il redoublât d'efforts pour tirer sur ses manches de chemise, du bout des doigts. Une ombre de sourire se dessina sur ses lèvres plates.

— Madame est américaine...

Il s'estimait sans doute obligé de prononcer des mots, lui aussi...

— Si vous voulez, dit Belladone.

Elle cessa tout effort supplémentaire d'amabilité. Les muscles de ses fesses et de son dos étaient crispés au point de lui faire mal.

— Je souhaite à madame une bonne soirée, souffla Lambert.

Il avait le ton d'un condamné à mort énonçant, sans y croire, ses ultimes volontés de vivant. Se mit en mouvement, glissa sur la moquette, salua brièvement Belladone d'un hochement de la tête en passant à sa hauteur – elle remarqua la buée de sueur sur son crâne chauve – et l'instant d'après il était sorti.

Belladone ferma la porte à clef.

La seule vue de la petite bouteille de bière Schlitz, avec son étiquette colorée, son col de papier argenté, lui souleva le cœur. Saisissant la canette entre deux doigts, elle chercha un endroit où la faire disparaître, ne trouva rien et finit par vider la bière dans le grand bac dressé sur une sellette, à portée de main, et contenant une forêt de pins bonzaï. Elle regarda le liquide pénétrer jusqu'à la dernière bulle dans la mousse rase, entre les racines torturées. Pendant quelques instants, là, le regard brouillé, elle joua à se transporter, miniaturisée elle aussi, dans cette forêt de quelques décimètres carrés, et ce fut une sensation agréable qui détendit ses nerfs en pelote. Sa paupière gauche cessa de tressauter. Elle envoya rouler la bouteille vide sous le lit.

Belladone prit le plateau du repas et retourna devant la fenêtre. Elle s'assit par terre, les jambes croisées en tailleur. Le mouvement découvrit le haut de ses cuisses tranché par la dentelle noire du porte-jarretelles. Elle se tenait le buste droit, les reins creusés, les volants superposés de sa robe étalés autour d'elle comme une corolle floue de fleur sanglante – ces fleurs qui s'épanouissaient pour quelques secondes seulement et flottent en surface d'étang : elle jaillissait de la fleur, hanches rondes et douces, taille serrée, le décolleté du bustier découvrant la naissance bombée de ses seins, avec les fines bretelles qui lui saignaient aux épaules, les diamants de ses boucles d'oreilles crachant un feu de glace, et ses lèvres rouges, aussi, du même rouge que la robe, du même rouge que ses souliers à talon aiguille, et le dessin de son visage aux pommettes marquées, presque trop pâle pour une telle bouche, de tels yeux noirs, ou bleus, ou lilas, et ses longs cheveux en boucles folles, tirés en arrière, qui dégageaient son front et retombaient sur ses épaules.

Assise là, derrière le léger voile du rideau de la fenêtre, son plateau du repas devant elle, sur la moquette de cet étang dont elle était une fleur éphémère.

Elle adorait le poulet chinois aux amandes, depuis la première fois qu'elle y avait goûté, au temps lointain d'Okeetchobee. Quand elle était petite et que... et qu'elle... Elle était *si petite*, au temps des Everglades ? Au bout d'un instant, Belladone comprit une fois encore

qu'il lui était impossible de se souvenir avec précision. Que certaines personnes – des femmes ? – n'ont jamais eu d'enfance, qu'il leur est interdit de prétendre avoir été *petites* à quelque moment que ce soit. Et qu'elle faisait partie de ces femmes. Qu'elle les représentait toutes.

Ou bien qu'elle en était l'unique exemplaire vivant.

Elle porta à ses lèvres une pincée de riz et de poulet, puis une amande grillée ; la saveur de la sauce à base de piment doux, de soja et de *nuoc mam*, lui piqua délicieusement le palais. La plupart du temps, elle n'utilisait pas de fourchette, mais des baguettes, et pas seulement pour la cuisine chinoise. À chaque fois que c'était possible. C'était toujours possible. Dans ses bagages, il y avait plusieurs paires de baguettes.

Elle mangeait tout en surveillant l'extérieur à travers le voile du rideau occultant la double vitre de la fenêtre. Ses gestes possédaient Une grâce délicate et rare, une élégance qui n'accompagne ordinairement pas l'acte nutritionnel : la plus raffinée des femelles perd si facilement toute espèce d'attrait lorsqu'elle enfourne des fragments solides dans l'extrémité supérieure de son tube digestif. *Dehors*, c'était une nuit qui tombait, comme des centaines, des milliers d'autres avant, une nuit que rien ne distinguait entre toutes, sinon, songea Belladone, qu'il s'agissait de la dernière en date.

Dehors, et sous le pan de l'ombre qui pesait chaque seconde un peu plus, c'était la ville zébrée de lumières multicolores, en points, en traits, en lignes embrouillées, immobiles ou bien mouvantes, avec en cet instant une saveur de poulet aux amandes que gâtaient quelque peu les relents acides d'une bière Schlitz même pas bue. La ville avec des rues qu'en certains quartiers les poussées de marées charriées par le fleuve inondaient, régulièrement, infiniment, inéluctablement, jusqu'à venir y faire flotter des morts que les gaffes des draveurs avaient laissé filer dans les courants boueux. Et les barques à fond plat descendaient les couloirs torrentueux, les barques et leur équipage d'ombres fouettées par les éclaboussures de l'eau et celles, roussâtres, des lanternes... Et puis pas seulement les barques, mais tout ce qui flottait, tout ce qui pouvait servir d'embarcation, de radeau, à ceux qui, vivants encore, s'étaient laissés prendre par la marée imprévisible (bien que certains escrocs se prétendissent capables de fournir à qui payait lourd et comptant des marégrammes fiables)... des épaves infernales roulées dans les vagues et les cris, leurs cavaliers tétanisés chevauchant en pagaille la lisière de la mort, juste bons pour l'effroi ; des débris rebondissant de mur en mur, le long de ces rues-là, fréquemment aspirés, avec leur chargement de viande hurlante, par quelque gueule béante de la porte-tourbillon d'une devanture ou d'une fenêtre-siphon, avalés, les malheureux et leur piteux malheur, pour ne jamais reparaître... Et sous le flot, d'autres épaves, dans ces quartiers

balayés par le haut flux : les piteuses carrosseries glauques des voitures stationnées sur le fond, le long ou en travers des trottoirs engloutis...

Dehors, la ville et d'autres secteurs que le fleuve, jusqu'à présent, ne venait pas encore lécher. La ville comme une ville s'efforce d'être ville et de le rester, c'est-à-dire sous influence d'autres marées, en somme, tout simplement humaines, déroulant ses métamorphoses d'un commencement de jour à une fin de nuit, sans que jamais l'on sache, finalement, quel habit lui sied le mieux.

Et cette ville, là, celle dont il est question sous le regard de Belladone, n'offrait sans doute rien de terriblement particulier, rien de spécialement original dans sa monstruosité, comparée à toutes celles que Belladone avait traversées, dans lesquelles elle s'était arrêtée, perdue, égarée, dans laquelle elle avait tourné, posé des questions, suivi des plans erronés, bu de la bière Schlitz ou Budweiser, marché, pris des taxis râleurs, des bus bondés, des métros puants (dans les couloirs desquels elle se faisait toujours un peu l'effet d'avoir perdu son identité au détour d'une station, comme une parcelle de nourriture végétale semi-rongée déjà par les sucs corrosifs qu'elle respirait, vulgaire fragment d'une bolée alimentaire brinquebalée dans les méandres de cet intestin géant carrelé et visqueux), les villes qu'elle avait aimées, détestées, qui l'avaient saoulée et fait vomir de dégoût et de peur, dans lesquelles il y avait de fantastiques restaurants chinois, dans lesquelles elle avait bu du thé jaune, dégusté un succulent *mo po tofu* en souriant pour elle-même, seule à une table sous la lumière rouge de l'applique murale qui s'accordait si bien au ton de sa robe, au maquillage de ses lèvres, seule à cette table et ne se partageant avec rien ni personne ; des villes en nombre incalculable, qui ressemblaient toutes à celle-ci et pour lesquelles elle avait pris un avion, un train, un bateau, qu'elle avait imaginées longuement, avant de s'y retrouver un matin ou un soir, les espérant toutes différentes depuis le quai de gare de l'avant-dernière, ou la salle d'embarquement de l'aéroport, ou la cabine du bateau, et qu'elle trouvait pareilles, qu'elle savait trouver pareilles dès l'instant où elle posait le pied – son pied chaussé de rouge, cambré sur le talon haut – sur le sol du dernier aéroport, de la dernière gare, du dernier quai. Toutes ces villes au cœur desquelles elle était venue vivre un moment, sur les traces d'un fuyard envolé qui l'avait quittée par peur ou lâcheté (la différence ?), la croyait sans doute morte, atomisée elle aussi dans les miasmes de sa mémoire, et qui pourtant ne cessait de l'appeler à l'aide, criant au secours à la moindre brûlure de conscience.

Bien sûr qu'il hurlait au secours. Bien sûr qu'il braillait comme on braille à la seconde même où le fil du rasoir vous égorge.

Bien sûr que ce sacré fuyard, cette merde vivante, cette horreur

fascinante et menteuse, cette pitoyable déchirure dans une encoche de temps, n'avait plus que cette raison-là, ultime et désespérée, cette seule et définitive excitation pour le pousser à exister encore.

L'appeler au secours.

Bien sûr qu'elle avait décidé la réciproque vraie. Qu'il était toute sa mémoire à elle. Sa seule mémoire. Aussi définitive, pareillement, et incrustée dans ses chairs, dans son cerveau, que cette folie d'un fuyard en cavale. Sa mémoire comme une île de roc dressée sur l'océan, et le ciel noir au fond, une île de métal, mais pourtant douce, soyeuse, soyeuse comme la peau de ses cuisses, la peau de ses seins et de son ventre plat, comme la peau de son cou à elle... Et puis autour de l'île de métal soyeux, d'autres mémoires d'autres villes, qui étaient vertes, dans lesquelles glissait du soleil, des villes où il y avait néanmoins de l'eau, toujours, toujours, toujours, des villes qui venaient de s'échapper du marais à l'instant, qui sentaient bon les fleurs de nénuphars et les mousses pendues aux racines des palétuviers.

Et la mousse espagnole.

Et la ketmie des enfances submergées, quand elle ne portait pas encore de bas de soie noirs, quand ses seins n'avaient pas encore fleuri, quand sa bouche ne mordait que pour les pommes et ses lèvres ne collaient que de sucreries-bonbons. Quand elle...

Quand elle était avant. N'était pas.

Quand c'était au-delà de sa mémoire-île unique.

Et la ville au centre du fleuve n'avait pas d'autre masque, barbotant dans le cycle fantasque des marées. Elle n'avait rien de spécifique, pas vraiment de traits particuliers, de signe distinctif.

C'était la ville du moment, la plus proche du fuyard.

Pas de signe distinctif. Sinon un *Hôtel Beauregard*.

Sinon un Jardin des Plantes, de l'autre côté de l'avenue, dont elle surveillait le portail depuis la fenêtre de sa chambre en mangeant du poulet aux amandes.

Parce qu'elle savait que les camions venaient là. Et que selon ses calculs un de ces camions ne devait pas tarder à faire son apparition.

Elle avait découvert leur manège.

C'était une piste à suivre, béante, ouverte sous ses pas comme un gouffre dans lequel on ne peut pas ne pas tomber.

Elle ne s'appelait pas, bien entendu, Mme Otiz – elle avait lu ce nom sur une affiche publicitaire, un peu avant d'entrer dans le hall de l'*Hôtel Beauregard*, et elle l'avait donné à l'employé de la réception, qui l'avait accepté comme si cela allait de soi (et cela n'allait-il pas de soi ?), l'inscrivant sur son livre et ne lui demandant ni papiers d'identité (qu'elle n'avait pas), ni rien. Puisque tout allait de soi. Ni ne parut s'interroger pour savoir si elle avait de quoi payer son séjour,

derrière ces yeux-là, ses boucles d'oreilles de diamants, ces hauts talons rouges, cette bouche rouge, cette robe rouge, parmi les ors et les dorures du hall qui surnageait au cœur de la catastrophe planante.

Elle ne s'était jamais connu d'autre nom que Belladone.

Et trouvait qu'il lui allait bien.

Elle pinça à la pointe de ses baguettes une amande qu'elle porta à ses lèvres.

Il restait un peu de riz que Belladone repoussa au centre de l'assiette, formant un petit tas conique au sommet duquel elle déposa la dernière lamelle de poulet, la dernière amande. Elle croisa les baguettes sur l'assiette, enfermant de la sorte le petit monticule de nourriture entre deux branches du X ainsi dessiné ; elle déposa l'assiette par terre, sur la moquette.

Belladone déplaça ses jambes, lentement, et se leva. Debout, elle fit glisser ses mains aux longs doigts écartés sur sa taille, la naissance de ses cuisses, puis le bas de son dos, lissant le tulle de la robe que sa position assise prolongée aurait pu froisser. Ensuite, les reins creusés, jambes légèrement écartées, elle entrebâilla le rideau de voile et poursuivit la surveillance de l'extérieur, trois étages plus bas. Ses bras nus tombaient, ballants, de ses épaules droites ; l'extrémité de ses doigts aux ongles laqués, rouges, exerçait d'imperceptibles pressions, comme des caresses esquissées et rondes, sur ses cuisses et le haut de ses bas. Elle avait ce regard qu'il valait mieux ne pas croiser, capable de vous calciner sur pieds, de vous faire mourir pour quelques secondes écorchées, pelées vives à la surface de votre malheureux désarroi – capable, oui, de vous apprendre ce que peut être votre propre mort et de vous en marquer à jamais. Ses lèvres dessinaient un vague pli amer. Le rythme de sa respiration était lent, profond, comme cela se produit en phase de sommeil paisible, l'ourlet gracieux et délié de ses narines tantôt pincé, tantôt gonflé ; sa poitrine se soulevait, s'abaissait, pareille, suivant les inspirations et expirations. Elle était l'image vivante d'une beauté totale, absolue, d'une perfection – quand bien même vous n'aimeriez pas les femmes aux cheveux noirs abondants et bouclés, le front haut, les sourcils un peu durs et arqués sur des yeux de velours marmoréens, le nez droit, la bouche rouge, quand bien même vous n'aimeriez pas cette couleur rouge, ni les boucles d'oreilles de diamants trop lourdes, ni les robes de tulle à volants superposés que le plus infime courant d'air soulève sur des jambes gainées de soie noire, ni les slips dont le triangle de dentelle ne laisse échapper aucun poil, pas un duvet, ni les chaussures à talon haut qui font du moindre pas une danse, quand bien même : et tant pis, cela n'empêche qu'elle était la beauté.

Dehors, de l'autre côté de la baie vitrée, le soir monta du sol. Puis

la nuit. L'ombre levée grandit, s'épaissit, barbouilla la ville et la transforma progressivement en un champ immense d'étincelles qui s'allumèrent à perte de vue dans un écrin profond. Et le ciel conservait un éclat de métal froid, dans lequel se piquaient d'autres étincelles, embrasées les unes après les autres. Au bout d'un certain temps, cette voûte d'acier bleu noircit à son tour, salie par d'épaisses fumées jusqu'à l'opacification totale et définitive. Alors, les étoiles se comptèrent en aussi grand nombre que les feux de la ville.

Belladone se tenait toujours droite, immobile, derrière la fenêtre de la chambre 307 au troisième étage de l'*Hôtel Beauregard*.

Dans ce flot de paillettes étincelantes qui recouvrait la cité, une large faille se découpait, informe et épargnée, comme si toutes les profondeurs de l'ombre s'y trouvaient comprimées. Les plus proches limites de cette zone aveugle se situaient de l'autre côté de l'avenue sur le bord de laquelle se dressait l'*Hôtel Beauregard*. Ces limites suivaient le mur d'enceinte et les grilles du Jardin des Plantes, dont Belladone surplombait l'angle sud, de son poste d'observation.

Elle pouvait voir très nettement le portail de l'entrée principale, à quelques centaines de mètres, qui donnait sur cette autre avenue faisant carrefour avec celle de l'hôtel.

Le Jardin des Plantes s'étendait sur plusieurs dizaines d'hectares, en plein cœur de la ville. Sur les plans, ou encore vu d'avion, il avait une forme trapézoïdale – approximativement ; ce périmètre contenait non seulement une véritable forêt mais un certain nombre de bâtiments. Belladone n'avait pas survolé l'endroit en avion ; elle avait, par contre, consulté un plan de la ville et même, quelques jours auparavant, poussé ses investigations plus avant en essayant de pénétrer à l'intérieur de l'enceinte. Elle connaissait les fonctions d'origine de trois des bâtiments : la conciergerie, le Musée d'Histoire Naturelle et la grande serre. Elle n'en savait pas davantage, ignorant dans quelle mesure l'apparent état d'abandon général touchait les constructions.

Elle se souvenait parfaitement : il n'y avait pas si longtemps. C'était au bout d'un après-midi ensoleillé mais frais, l'avenue, comme toutes les rues environnantes, roulaient leurs flots de véhicules grondants, grondeurs, dans les deux sens ; sur les trottoirs encombrés, des piétons participaient ou non à ce dernier gigantesque carnaval avant la fin du monde. Poussant la grille entrouverte du portail, elle était entrée. Maintenant encore, à ses oreilles, retentissaient les bruits de ses pas sur le gravier jaunâtre de l'allée envahie par les mauvaises herbes. Les arbres et les buissons, depuis longtemps laissés libres de croître à leur guise, lui rappelèrent d'autres paysages. Une curieuse impression de calme descendait des ramures et des cimes environnantes, pesait en elle : un calme menteur, qui n'avait

certainement pas sa place ici, mais qui savait pourtant fort bien jouer la comédie... Comédie, oui, sans doute... et dans cet instant, n'était-elle pas le personnage central de la pièce ? La somme de tous les silences cachés que contenait la ville se trouvait abritée là, sous les arbres pleureurs, derrière les murs du parc ; il suffisait de pousser la grille, même pas fermée, pour qu'une certaine forme de griserie tranquille vous emporte, comme une sensation de noyade inéluctable qui se serait insinuée en vous. Pour cette raison, à cause de ce silence, elle conservait gravé dans sa mémoire le bruit furtif de ses pas sur les graviers.

Elle n'était pas allée bien loin.

Ils avaient surgi de derrière quelque massif touffu – s'étaient matérialisés là, devant elle, lui barrant le passage. Deux. Ils auraient pu être cent. Et armés. Le regard qu'elle leur lança ne produisit apparemment aucun effet (mais elle n'avait rien calculé, la seconde suivante, elle se sentait terriblement fragile et terriblement fautive : sa propre présence en ce lieu et à ce moment lui paraissait insupportable). Ils se ressemblaient curieusement, dans leurs combinaisons-uniformes, chaussés de tennis avachis parfaitement incongrus ; sur les pointes de col des chemises était cousu le sigle de la MONITRA. Même les traits de leur visage, leurs yeux sans couleur véritable, leur coupe de cheveux : tout cela semblait dessiné sur le vide d'après un unique modèle gabarit.

« — Madame, vous ne pouvez pas être là. »

Elle entendait encore nettement chacune de leurs paroles, prononcées sur un ton plat qui ne souffrait aucune répartie. Elle n'avait donc rien répondu...

« — Ceci n'est plus un endroit public, madame. Mais une propriété privée. »

Comme si, au fond d'elle-même, elle ne le savait pas... D'une certaine manière, c'était bien la confirmation qu'elle se trouvait sur la bonne piste. Une odeur de victoire à portée de main. Puisqu'elle avait décidé de croire encore en une possible victoire...

Elle avait tourné les talons, et tout en marchant vers la grille, souriait.

Quelques minutes plus tard, elle entra dans le hall de l'*Hôtel Beauregard*... et M^{me} Otiz prenait une chambre dans l'établissement.

Et derrière la fenêtre de cette chambre, Belladone surveillait l'entrée du Jardin des Plantes.

Et c'était presque le milieu de la nuit lorsqu'elle vit le camion quitter la rue, rouler un instant sur le trottoir, repoussant devant lui une sarabande de fêtards plus ou moins ivres. Les grilles du portail s'ouvrirent et le camion entra dans le parc ; pendant quelques

secondes, elle aperçut les hachures de ses phares à travers les feuillages des arbres noirs, puis plus rien.

Alors, elle exhala un long soupir silencieux tandis que tous les muscles de son corps se détendaient doucement. Profondément.

Il n'y avait pas davantage de fenêtre dans la pièce voisine, qui était à la fois son atelier de réparation et sa cuisine, un endroit où il venait s'asseoir, réfléchir, lire, quand il ne se trouvait pas dans le phare en train de cligner des paupières devant ses écrans, ou bien dans sa Louisiane, effectuant ses rondes et ses diverses activités professionnelles. Bref, il appelait le lieu « la pièce voisine ». Même quand il s'y trouvait. Il lui arrivait fréquemment de prononcer à haute voix :

— La pièce voisine.

À la longue, il ne s'en rendait plus compte.

La surface de la pièce voisine faisait approximativement le double de celle du phare aux écrans ; a priori, cela ne se remarquait pas : l'évaluation précise du volume réel de la pièce du phare n'était pas facile ses vraies dimensions s'évanouissaient en trompe-l'œil, où que se porte le regard, dans ce tourbillon d'images et de clignotements qui se réverbéraient sur le sol et le plafond laqués. Ici, le plafond était blanc, le parquet de sapin clair. Les traces mates laissées par les fréquents passages de Nazi Jones sur les lames cirées dessinaient une sorte de cercle fermé, suivant le pourtour de la pièce et laissant le centre brillant, comme une île à la surface de laquelle claquait la lumière droite des trois plafonniers, et sur cette île deux fauteuils plus ou moins défoncés, une table de camping recouverte de vaisselle et de boîtes de conserve vides ou pleines, ou entamées. Le long des murs, sur tout le périmètre – sauf bien sûr devant les deux portes – couraient des plans de travail échelonnés sur différents niveaux, des étagères et des casiers ployant littéralement sous le poids d'un indescriptible bric-à-brac – carcasses d'amplis, de magnétoscopes, de tuners, de moniteurs et de récepteurs de TV à tous les stades de la disséction, pièces volantes issues de centaines d'opérations électromécaniques, outils, fragments et tortillons de câbles, boîtes contenant des boîtes contenant des vis, des écrous, de minuscules et innombrables trésors, etc.

... Ainsi qu'une plaque chauffante, au centre d'un entassement de casseroles, vers laquelle se dirigea Nazi Jones. La « queue d'échappement » sortant du fond de sa culotte-scaphandre mesurait une dizaine de mètres, sinon davantage, couvrant une partie du sol de son flexueux déploiement, l'extrémité branchée sur un des nombreux conduits d'aération qui bornaient la maladive existence du maître des lieux. (Quand il avait le cœur à rire – de temps à autre –, Nazi Jones

se comparait volontiers à quelque travailleur de l'espace flottant dans le noir et relié à son vaisseau par le cordon ombilical de sécurité... pour ce qui est de l'aspect... sauf que dans ce cas précis, la « respiration » s'effectuait dans l'autre sens.)

Nazi Jones s'immobilisa devant la plaque de cuisine. Il réfléchit. Fit des grimaces qui tendirent et détendirent ses traits. La peau de son crâne, sous la ceinture bouclée sur son front, glissa d'avant en arrière. Il décida qu'il pouvait attendre, n'ayant finalement pas très faim. Même pas du tout. Et puis la vue de ces casseroles et assiettes en attente d'un bon récurage acheva de le dégoûter. Son ventre gronda. Il passa une main dans ses cheveux rares, qu'il perdait, contempla ses doigts écartés d'un air songeur tout en pétant puissamment.

Il se dirigea vers un rayonnage chargé de livres, en extirpa un dictionnaire de médecine qu'il ouvrit au hasard et feuilleta mollement pendant quelques secondes. Il soupira, rota. Et abandonna le dictionnaire. Il se dit qu'il n'avait probablement rien de mieux à faire que de retourner dans le phare et suivre le déroulement fragmenté de la vie du monde sur les écrans. Il remplaça le dictionnaire sur son rayon ; le mouvement tendu provoqua un relâchement de ses sphincters et une nouvelle émission de vent poisseux.

Sur le point de quitter la « pièce voisine », il jeta un coup d'œil purement automatique au moniteur de contrôle vidéo relié à une caméra infrarouge dont le champ couvrait l'allée extérieure. L'allée centrale. (D'autres moniteurs reliées à d'autres caméras épiaient tout l'alentour.)

Avant de voir, il sut. Il sentit, pressentit.

Et dans la fraction de seconde suivante, les prémices de la crise carillonnèrent dans son cerveau.

Il entendit de la musique alors qu'il n'y avait pas de musique – le volume sonore de tous les appareils du phare était réglé au minimum.

— Ce n'est pas de la musique, dit-il.

Il se pencha sur le moniteur, plissant les paupières afin d'aiguiser sa vision.

— C'est lui, c'est le camion de la MONITERA.

La surface de l'écran ondula et devint floue. Nazi Jones ne distinguait même plus cette portion de paysage nocturne cadrée par la caméra espionne. Une brume plombée lui cousait les paupières. Ses mains étaient glacées ; il les cacha sous ses aisselles, croisant ses bras. Un long tremblement grelotta sous sa peau et parcourut tout son corps. Il songea : « Je dois absolument rester calme ». S'entendit prononcer à voix haute :

— Rester calme.

Ce qu'il vit du camion traversant l'écran mou se traduisit à la fois

par un son métallique et une bouffée de pâleur. La vague pointue de la crise de synesthésie battait ses tempes, gonflait les os de son crâne ; la tension angoissée de l'attente se dissolvait et laissait la place à cette autre tension provoquée par l'excitation des minutes à venir. Qu'une crise plus ou moins forte lui gâche cet instant de soulagement, ne le surprenait pas outre mesure : c'était à chaque fois la même chose. Il s'était dit qu'il devait s'y préparer, résister, mais bien sûr le premier symptôme l'avait pris de court. Chaque fois la même chose...

Il ferma les yeux très fort. Pressa ses mains sous ses bras, contre son thorax ; le froid n'en continuait pas moins de s'incruster dans ses doigts.

Les aberrations sensorielles qui brouillaient dans sa tête les informations visuelles et les transformaient en ondes sonores s'estompèrent graduellement. Il écarquilla les yeux. L'écran du moniteur de contrôle avait retrouvé sa taille et sa forme ordinaires... mais l'image était de nouveau celle d'un paysage vide : un morceau d'allée bleuâtre, avec en fond la grille du portail d'entrée, refermée.

Souriant, Nazi Jones décroisa ses bras ; il piétina sur place un court instant, secoua ses mains afin de réactiver une circulation sanguine normale... puis il cessa, craignant soudain que les mouvements trop brutaux détachent de leurs articulations ses poignets fragiles et fassent voler en tous sens phalanges et phalangettes... Un petit rire roula dans sa gorge et s'échappa d'entre ses dents serrées, pour se moquer de cette appréhension abracadabrante.

— Garde ton calme, dit-il.

Mais il était plus excité qu'une puce, en dépit de ses efforts ; tous les poils et les duvets de son corps se hérissaient, une légère buée de sueur brillait sur son front, quelques gouttes coulèrent sous la boucle de la ceinture serre-tête : il les épongea d'un revers de main glacée.

— Tout va très bien, prononça-t-il d'une voix légèrement éraillée.

Tout allait très bien, oui. La désagréable et angoissante expansion de sa boîte crânienne s'était stabilisée : d'elle-même, ou contenue par l'étau de la ceinture. Prenant garde à ne pas écraser sous ses semelles les circonvolutions de sa queue, il se dirigea vers l'extrémité du conduit flexible branché à la canalisation d'aération, dévissa le joint de cuivre. Il enroula la queue sur son bras gauche. La texture plastifiée, armée de fils de laiton, assurait au tuyau une résistance maximale à toutes sortes de chocs, pourtant Nazi Jones usait d'innombrables précautions en le manipulant – de même, il prenait toujours bien garde de ne pas marcher dessus. Tandis qu'il s'activait, d'incontinents petits soupirs chantonnés lui tombaient des lèvres, tout comme de légères rafales saccadées de pets fusaient par l'orifice opposé de sa personne : il n'avait pas davantage conscience de ceux-ci que de ceux-là.

Quand il eut enroulé sept ou huit mètres de queue sur son bras, la paume de sa main droite obturant le joint métallique, Nazi Jones traversa la « pièce voisine » en direction de la seconde porte – fermée – et d’une pression du coude en actionna la clenche.

Il se retrouva dans sa Louisiane.

Les odeurs de vases et les parfums de fleurs mélangés, cette haleine végétale à la fois poivrée et fétide, remugles stagnant en permanence dans l’atmosphère humide et la semi-pénombre, l’emprisonnèrent à la seconde, s’insinuant par ses narines aussi bien que par tous ses pores pour le pénétrer tout entier. Un léger vertige, nullement désagréable, le fit vaciller sur ses talons. Puis il ressentit, au fond des méandres engloutis de son cerveau, le picotement annonciateur d’une nouvelle crise, ou plutôt un nouvel accès de cette crise installée en permanence et qui, de temps à autre, lui accordait un répit. Cette fois, prenant conscience du processus en cours et sachant son irréversibilité, pour l’avoir vécu quatre millions de fois, il n’éprouva aucune appréhension angoissée, aucune panique amplificatrice.

Il laissa faire et venir, puisque de toute façon condamné à subir, pieds et poings liés, prisonnier sans espoir.

Sa Louisiane n’avait pas de frontières, ni de dimensions réductrices visibles, sinon peut-être quand on levait les yeux. Alors, oui, là-haut, c’était fermé, il existait une barrière entre la nuit intérieure de la serre et celle, au-delà, des étoiles. Un plafond de verre tendu sur son armature métallique à une vingtaine de mètres de hauteur au-dessus du niveau du sol. Encore que cette voûte embuée, volontiers moussue pour ne pas dire sale, ne se remarquât guère nuitamment – ni même, en vérité, de jour – ; pas plus qu’un véritable ciel ne se devine des profondeurs embrouillées de quelque jungle que ce soit, amazonienne ou non, ni même louisianesque.

Fougères géantes aux troncs ventrus que les bras d’un seul homme ne réussissaient pas à embrasser, palmiers et bambous : les trames principales des tapisseries pendues, entassées, enchevêtrées, qui tissaient le décor étaient faites de ces végétaux-là. Comme un treillage ébouriffé sur les structures duquel croissaient cent ou mille autres espèces : cyprès nains, roseaux, jacinthes d’eau mauves, iris, hibiscus, chèvrefeuilles et arums, blêmes ottelias, orchidées, d’autres variétés de cyprès chauves encore, et des érables roux, des magnolias, des hickorys, des pacaniers, des gommiers et lilas parasols, des catalpas, et puis des zinnias, jasmins, cannas, roses indigotiers, des liatris rouges, des sarracénies, des gentianes, des vénéneuses et des héliotropes, des pétunias et liserons, et puis des cornouillers, amaryllis, renoncules, acacias, robiniers, vernonies, des troènes des marais, des ormes ras, des lis d’eau, des nénuphars... et puis...

Une jungle glauque, touffue, dense, comprimée sur elle-même à

l'intérieur de la serre, comme ces cultures de plantes vertes en terrariums ou dans de grosses bouteilles ventrues. Le bleu profond et le vert dans toutes ses nuances étaient les couleurs dominantes, lesquelles, en vérité, davantage que les lignes ou les formes, sculptaient l'environnement et composaient l'atmosphère : la couleur était palpable, respirable, et le camaïeu touffu saupoudré par le crachis multicolore des fleurs écloses. Du ciel de verre et de métal, à intervalles réguliers pendaient des rampes lumineuses qui faisaient pleuvoir sur les palmes, les bouquets de feuilles et les lianes une lumière irisée.

Des allées tortueuses et bétonnées sillonnaient le chaos végétal, leur tracé sinueux interdisant toute vision dégagée sur une distance de plus de sept ou huit mètres. Pénétrer et se mouvoir dans cet univers, c'était surtout glisser et se laisser couler un peu à son corps défendant au fond de hauts couloirs-canyons, dans un labyrinthe moite.

C'était le domaine de Nazi Jones (avec le phare et la « pièce voisine ») qui, s'il souffrait de mille maux, pouvait au moins se satisfaire d'avoir été épargné par la claustrophobie.

Les allées tortueuses de ciment grumeleux rampaient entre les massifs de bambous, de roseaux, d'arbres nains, les touffes de plantes diverses, ainsi que les bassins aux margelles légèrement surélevées qui contenaient les aquariums encastrés et les faux marais d'élevages. Certains de ces bassins étaient recouverts de plaques de verre, de châssis plus ou moins entrebâillés sur leurs crémaillères, ou parfois hermétiquement clos. Des jacinthes d'eau, des nénuphars et de la mousse espagnole épaisse flottaient en surface des bassins, dégageant une forte odeur de pourritures et de ferments. Le vert-de-gris comme les barbouillages de la vase corrodaient châssis et verrières protectrices.

Au ras du sol, sur le bord des allées, courait le réseau tubulaire de différents systèmes de chauffage, d'aération, d'humidification et d'arrosage. La canalisation d'aération était la plus importante ; tous les dix pas, une vanne permettait à Nazi Jones de brancher l'embout de sa queue d'évacuation.

Ce qu'il fit, après avoir marché pendant trois minutes environ et pénétré de quelques dizaines de mètres à l'intérieur de sa Louisiane. Il se sentait dans l'impossibilité momentanée de s'enfoncer plus avant dans le dédale de la serre. Psychiquement et physiquement, psychiquement surtout, bien entendu.

Une fois de plus, les plaques osseuses de sa boîte crânienne menaçaient de se disloquer, tout comme les déformations tectoniques à l'échelle planétaire poussent des continents entiers à la dérive. Les soudures étaient en train de fondre, de se liquéfier. Nazi Jones se dit qu'il lui faudrait mettre au point un système de sécurité protecteur

plus efficace. La ceinture bouclée sur son front relevait du bricolage pur et simple, du provisoire façon comique. Tout comme il avait conçu le prototype de sa culotte-scapandre, demandant et obtenant que la MONITRA le lui fabrique, il allait devoir s'attaquer au solutionnement de ce nouveau problème. (Il eut la vague idée d'une exoprothèse de métal douillettement rembourrée : en fait, tout simplement, une espèce de casque étroitement moulé aux dimensions précises de sa tête.)

L'atmosphère humide et oppressante ainsi que la température ambiante ajoutaient à son malaise. Il respirait à petits coups, péniblement. La sueur tachait de sombre le bord de la ceinture serrée sur ses tempes et son front.

Il se demanda si le conducteur du camion serait ou non un inconnu. Probablement, oui. Pourquoi cette interrogation ? C'était *toujours* un inconnu. Il ne se souvenait pas avoir vu deux fois de suite le même individu. Une fois, ç'avait été une femme. De toute façon, tous les conducteurs-livreurs de la MONITRA connaissaient son état, jamais il n'avait eu à affronter de leur part un de ces regards stupéfaits, écoeurés, qu'il redoutait par-dessus tout. Bien souvent, ils semblaient davantage stupéfaits et impressionnés par le décor que par sa personne. Donc, pas de problème de ce côté : le type pouvait venir et le trouver en pleine crise, il saurait quelle attitude adopter, il comprendrait que sa présence était en grande part à l'origine de cet émoi qui chavirait Nazi Jones ; on l'avait naturellement mis en garde, on lui avait parlé de son agoraphobie exacerbée (entre toutes les névroses, psychoses, etc., qui lui chamboulaient le cerveau, sans parler des maladies purement organiques...) on lui avait dit que Nazi Jones ne supportait pas sans dommage le moindre contact physique avec les gens, les humains réels, de chairs et d'os, ses frères.

Alors, il relâcha quelque peu sa résistance au malaise.

Là où il se trouvait, le type du camion le trouverait.

Un long pet soyeux glissa entre ses fesses, gonfla partiellement le fond de sa culotte avant de s'échapper par le tuyau de sa queue d'évacuation. Un petit sourire machinal crispa ses traits. Ses paupières retombèrent sur ses yeux globuleux, et juste avant qu'elles se referment tout à fait la première vraie bouffée dure de la crise l'emporta.

Il était, incarné à perte de sens, tout le calme du monde, une surface lisse et sans la moindre ride, que les horizons les plus lointains, aux plus inconcevables distances, ne limitaient pas. Et du centre précis de cette paisible surface, brutalement, émergea la tension. Pareille à une lame déchirant le flot. Un jet mortel qui émergeait violemment, douloureusement. Il se sentait balancé entre la

peur noire, térébrante, et la plus aveuglante des excitations. Il savait que l'arrivée du camion dans la nuit était la cause de cette tension ambivalente. Il fut bombardé par des éclairs de flashes, il vit des images qu'il ne comprenait pas, qu'il ne connaissait pas, il prononça des mots qu'il n'entendait pas mais que sa perception traduisait sous la forme de bouffées de couleurs froides. (Par exemple des mots comme « péridurale », « Congo », « déliquescence », « Costa Rica », « complet-veston », « adversité fatale », « banquise », « et cætera », des mots qu'en temps ordinaire il aimait prononcer à voix haute, rien que pour le plaisir des sons. Là, à la différence avec l'ordinaire, il ne savait même pas qu'il prononçait ces mots séduisants, il n'en percevait pas la moindre note, juste des couleurs adaptées, qui s'écoulaient en un flot pétillant dans lequel il nageait.) Il...

... Quitta sa chambre 307 de l'*Hôtel Beauregard* et elle monta dans l'ascenseur vide qui l'attendait au bout du couloir. Son cœur cognait sourdement ; une seconde, elle posa l'extrémité de ses doigts aux ongles rouges sur la peau blanche de la rondeur naissante de sa poitrine, comme si elle voulait calmer d'une légère pression ces battements de cœur un peu fous.

Elle fut dans le hall doré, pratiquement désert à cette heure, pareil à tous les halls de tous les hôtels (*Beauregard* et autres) dans lesquels elle était descendue, à cet instant de la nuit. Sauf le personnel en uniforme. Un pantin galonné quelque peu endormi lui ouvrit la porte et lui posa une question, qu'elle n'entendit pas, à laquelle elle ne songea même pas à répondre, elle se trouvait déjà dehors, dans la rue, elle allait d'un bon pas, puis se mit à courir, sa robe rouge flottant sur ses jambes gainées de soie noire, ses talons hauts claquant sur l'asphalte, avec ses seins, ses hanches qui dansaient, ses bras blancs et nus, coudes serrés, mains flottantes et rythmant la course, avec ses lèvres entrouvertes et ses paupières mi-closes qui ne laissaient filtrer qu'un trait de regard précis, sa chevelure gonflée, avec les éclats lumineux projetés par ses boucles d'oreilles qui crépitaient en auréoles autour d'elle.

Elle aurait pu être nue.

Elle traversa des ombres mouvantes imbriquées les unes dans les autres devant elle et qui n'existant, semblait-il, que pour encombrer son chemin. Il fallait bien davantage que des ombres, fussent-elles vivantes, de chairs et d'os, de béton ou d'acier trempé, pour l'empêcher d'atteindre son but.

Les visages la regardaient courir. La foule n'était pas très dense ; c'étaient plutôt des groupes épars qui se succédaient mollement le long des trottoirs, comme injectés dans le paysage nocturne à la cadence d'une respiration interne profonde, souterraine, entre les rondes de soldats du guet qui prétendaient assurer l'efficacité du

couvre-feu – décrété à vingt-deux heures. Finie la fête bruyante, les compactes hémorragies humaines de la fin de soirée. Les fous gueulards et provocateurs qui se vautreient sans pudeur dans ce carnaval de leur propre mort imminente, les condamnés, les sursitaires époumonés avaient regagné leurs terriers. Ne tournoyaient plus en surface des rues que des traîne-la-patte ahuris, l'œil et la bouche ouverts l'espace d'une surprise, d'une invective égrillarde, au passage de Belladone.

Elle arriva devant la grille du parc, qu'elle poussa. Elle se glissa dans l'entrebâillement. Pendant quelques secondes, tendue, elle écouta. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait rapidement. Il faisait frais et pourtant cela ne semblait pas la gêner, dans sa tenue légère. Elle ne se préoccupait nullement de la température environnante...

... Il ressentit des silences, des frissons, des lézardes tailladées dans une croûte épaisse et s'ouvrant sur un magma glacé ; il ressentit des retombées de herses, et le bruit des pointes s'écrasant sur la pierre, ce bruit-là rebondissant à l'intérieur de lui-même, démultiplié en centaines d'échos ; il ressentit des averses, des bourrasques, des tornades de piques trempées dans un alliage étrange qui mélangeait le verre et le métal, fouettant ce mur immense de porcelaine, en forme d'entonnoir au creux duquel il se tenait assis. Il ressentit des métamorphoses extérieures tordant les lames aiguës des palmettes, à portée de sa main, et aussi le lent ressac des odeurs flottantes qui se repliaient, se calcinaient en brillant. Il s'efforça de faire un geste, n'importe lequel, se disant que d'une manière ou d'une autre il devait bien mettre en marche un processus, une machinerie, des rouages. Peut-être faire un pas, utiliser des jambes. Il...

... Se déporta sur le bord de l'allée, le plus souplement possible, en essayant de ne pas faire crisser le gravier – et de nouveau elle se souvint de ce bruit particulier, le bruit du gravier sous les semelles de ses chaussures, quand elle était entrée, la première fois, dans le Jardin des Plantes...

... Entendit des cristaux et des quartz qui dévalaient une interminable pente raide, s'entrechoquaient, se frottaient les uns aux autres, entendit hurler des caresses, il...

... Avança en lisière de gazon, silencieuse. L'homme de garde en uniforme spectral se matérialisa devant elle, aussi soudainement que la première fois, aussi abruptement. Un seul. Il ouvrit la bouche mais Belladone ne lui laissa le temps de prononcer le moindre son.

Elle porta le coup sèchement, dont elle concentra toute la fulgurance à la pointe de ses doigts serrés, contractés et soudés comme un fer de lance qu'aiguisait le rouge des ongles. Toucha le garde à la lèvre supérieure, juste sous les narines. Il s'écroula, foudroyé net. Elle lui arracha le fusil des mains avant que sa tête au cerveau crevé

rebondisse deux fois au sol. A dix pas de là, au centre de l'allée, un autre garde fit son apparition. Belladone appuya sur la détente de l'arme, une flamme bleue naquit au bout du canon et le garde qui levait son propre fusil, prêt à épauler, s'affaissa à genoux, battit des bras, puis tomba le nez en avant. Belladone s'élança.

Elle aperçut la serre et le camion stationné devant...

... Il se sentit emporté par des torrents de miel, tournoya au cœur d'une délicieuse noyade...

Ces filaments verticaux de brume qui tombaient d'un ciel noir et l'emprisonnaient se dissipèrent en quelques fractions de seconde. Le ciel noir fut aspiré.

Nazi Jones se tenait debout près d'un bassin recouvert d'une verrière protectrice, au bord d'une allée cimentée, sa queue branchée à la canalisation d'aération. Il aperçut le chauffeur du camion, à quelques mètres, au détour d'une trouée dans la verdure de sa Louisiane. Les derniers remous de l'accès de synesthésie griffaient l'intérieur de son crâne il émergeait péniblement et refaisait surface sur la berge du vertige.

Il s'entendit prononcer un de ces mots fétiches qu'il affectionnait :

— Capuchon.

— Je vous demande pardon ? dit le chauffeur du camion, identifiable à sa combinaison de toile bleue, avec le sigle de la MONITRA cousu sur les poches de poitrine.

Nazi Jones sourit malaisément et lâcha un pet.

— Excusez-moi, dit-il après avoir, d'un raclement de gorge bref, éclairci sa voix.

C'est alors que cette femme vêtue d'une robe rouge et qui tenait un fusil creva la haie de bambous, un peu à gauche, derrière le chauffeur.

Quittant la chambre 307 de l'*Hôtel Beauregard*, quelques instants auparavant, Belladone était donc passée à l'action directe. Elle se disait qu'elle n'avait surtout pas de temps à perdre ni à gâcher si elle voulait conserver une chance de voir aboutir cette piste levée. Elle avait, pendant si longtemps, navigué barre folle sur un océan de silences, tantôt plongée au creux de vagues profondes, tantôt portée sur leurs crêtes et se brûlant les yeux à force de fixer les horizons dansants... Elle n'avait plus le droit d'hésiter ; chaque instant à venir devait être son complice ; elle s'accordait un risque, un seul : celui de les assumer tous.

Elle tenait son fusil à la hanche, une main sous le fuseau du générateur et l'autre serrée sur le pontet, un doigt posé sur la détente. S'il le fallait, elle ferait feu sans tergiverser ; comme elle n'avait pas hésité à se débarrasser des deux gardiens à l'extérieur, dans le parc... Elle se demanda s'il y en avait d'autres, alentour, ou bien dans la serre. L'éventualité n'était pas à exclure : le système de sécurité ne se réduisait certainement pas à deux seuls malheureux gardiens ; Belladone avait remarqué, sur leurs plots de ciment, bordant l'allée, plusieurs caméras vidéo. Les bambous dégageaient une odeur fade qui lui rappelait les marais d'Okeetchobee, dans les Everglades. D'ailleurs, à peine franchie la porte de la serre, cet environnement végétal luxuriant l'avait aussitôt reportée dans sa mémoire. Elle résista à l'assaut sournois du reflux temporel.

— Ne tentez rien, dit-elle. Surtout ne faites pas le moindre geste équivoque : je pourrais interpréter de travers. Débarrassez-vous de vos armes, si vous en avez...

— Z'en avez, prononça. Nazi Jones, stupéfait.

Belladone fronça les sourcils. L'humidité gorgeant l'humus spongieux dans lequel elle se tenait plantée traversait ses chaussures. Elle fit un pas, un autre, de côté, sans cesser de surveiller les deux hommes qui la considéraient toujours avec une hébétude incrédule. (Elle se dit que ce qui devait les surprendre le plus n'était probablement pas son fusil braqué, mais... elle-même, dans sa robe de tulle rouge, comme si elle se rendait à quelque soirée mondaine dans les salons huppés d'Okeetchobee... ou d'ailleurs.) Elle posa le pied sur l'allée de ciment, fit encore un pas qui la glissa au centre de l'espace dégagé.

— Eh bien ? pressa-t-elle, pointant le canon de son arme sur le chauffeur en combinaison de toile bleue.

L'homme eut un sursaut, pâlit. Il s'arracha pour une seconde à la contemplation fascinée de Belladone, regarda le fusil, puis de nouveau la jeune femme. Il était fort et ventru, la ceinture débouclée de son vêtement pendait de ses hanches molles. Les doigts de ses mains agitées en un geste vague pianotèrent le vide. Il avait une figure ronde, des joues rebondies et quelques doubles mentons, une petite bouche aux lèvres mal dessinées ; ses oreilles étaient décollées, ses cheveux blonds coupés très court à l'exception d'une espèce de touffe crétale bouclée.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? souffla-t-il. À quoi rime cette histoire ?

Belladone lui trouva une indéniable ressemblance avec un légume, une betterave ; elle se dit qu'il ne tarderait pas à créer des complications – qu'elle allait être forcée de s'en débarrasser, à un moment ou à un autre, bientôt sans doute, rapidement. Tout de suite ?

— Que faites-vous... faites-vous là ? demanda Nazi Jones.

Il n'aimait pas du tout cette profusion de rouge. Non seulement il en avait trop sous les yeux – cette fille superbe à moitié nue, si blanche, noire et si rouge –, mais dans la tête aussi. Beaucoup trop de rouge. Les effets de la crise de synesthésie s'estompaient en planant ; l'une après l'autre, chacune des terminaisons nerveuses qui dessinaient la structure sensible de son être se déconnectait. La crise était passée, mais pas encore *tout à fait* retombée, et cette apparition qui avait provoqué la cassure de l'accès aberrant pouvait tout aussi bien en faire naître un autre. Il comprit que les pulsions de tension nerveuse ressenties quelques instants auparavant (sous forme de colorations criardes) *appartenaient* à cette femme. Il ne s'agissait pas d'effets provoqués par une vulgaire synopsie – l'audition colorée imputable à une synesthésie audio-visuelle –, comme il l'avait vaguement supposé. Le tourbillon d'interférences mentales ne prenait pas sa source dans l'approche du livreur, et ce n'était pas les sensations de celui-ci qu'il avait piratées inconsciemment, mais celles de la jeune femme. Comprenant cela, il éprouva une manière de vrai soulagement... La situation *devait* s'expliquer d'elle-même par la suite, dans les secondes suivantes. Puis ses intestins se tordirent et il ne put contrôler un long pet sonore ; il se sentit terrassé par une gêne agressive. Il gronda :

— Fichez le camp d'ici ! Vous n'avez pas à vous trouver dans cette maison. Je suis chez moi... Chez moi.

Le chauffeur du camion, bouche ouverte, avala sa salive, un tremblement crispé agita ses doubles mentons. Deux taches rouges grossissaient de nouveau sur ses joues ; l'air ahuri qu'il affichait depuis un moment se transformait progressivement, refoulé par une expression de colère.

— Qu'est-ce que vous manigancez, tous les deux ? demanda-t-il

dans un souffle.

Nazi Jones ouvrit des yeux ronds.

— Tous les deux !...

Il les souhaita au diable, l'un et l'autre, ce type au faciès rubicond et cette folle armée d'un fusil *qu'il avait amenée avec lui*. Comme s'il suffisait de presser une touche, de tourner un bouton pour faire disparaître l'image et éteindre le cauchemar. Qu'ils disparaissent, qu'ils s'évaporent, se dissolvent, qu'ils soient réduits en poussière.

Mais il eut beau s'acharner sur cette pensée, rien ne se produisit qui traduise concrètement son intention. Ils étaient toujours là, la folle et le gros balourd...

Nazi Jones plissa les paupières méchamment. Il préférait regarder le type, s'adresser à lui. La fille l'impressionnait bien davantage et ce n'était pas à cause de son fusil. Il émanait d'elle, de son visage, de son attitude, une aura glacée et pétrifiante.

— Vous n'êtes pas celui que j'attendais, dit Nazi Jones. Je ne sais pas ce que vous avez fait, ni comment vous vous y êtes pris, mais vous êtes en train de jouer un sacré mauvais rôle. Vous voulez sans doute me faire croire que vous êtes envoyé par la MONITRA, vous portez la combinaison d'un chauffeur de cette société et... Il est interdit de pénétrer dans ce lieu, je peux donner l'alarme ! Tout ce que vous gagnerez sera de vous faire tuer dans moins de cinq minutes. Allez-vous-en ! Partez, tant qu'il en est encore temps.

— Est-ce que vous êtes celui qui dirige cet endroit ? demanda Belladone.

— Naturellement ! Cette question ! Vous ne savez même pas à qui vous avez...

Le chauffeur jura, serra les poings devant lui. Il émit quelques mauvais bruits de gorge, sourds et rêches, qui firent naître sur les visages de Nazi Jones et Belladone la même expression étonnée. Puis il bondit, avec une souplesse étonnante, vers Belladone : elle pressa la détente de son arme. Le type retomba sur la pointe des pieds, donnant l'impression qu'il y prenait appui pour se projeter en arrière. Il bascula, s'écroula sur une verrière protectrice qui vola en morceaux et disparut dans le bassin ; seules, ses jambes et un de ses bras émergeaient du cadre tordu sous le choc, comme d'une gueule ouverte dont les éclats de verre auraient figuré les crocs.

— Voilà, dit Belladone.

Elle braquait maintenant son fusil sur Nazi Jones.

Il fut certain qu'il allait mourir dans la seconde... tout en étant aussitôt convaincu de cette impossibilité. Les deux jambes du type jaillissant en angles droits du bassin offraient un spectacle presque risible – en tout cas, Nazi Jones se sentit sur le point de rire.

L'éclaboussure avait semé des flaques d'eau vaseuse sur le pourtour de la verrière ainsi que sur le ciment de l'allée. Et aussi sur la robe de cette folle, remarqua Nazi Jones. Il attendit qu'elle prononce une parole, qu'elle fasse un geste – que se produise quelque chose qui donnerait le départ à un nouvel instant. Il se sentait parfaitement incapable de provoquer lui-même la séquence suivante : une telle initiative se situait au-dessus de ses forces, surtout face à cette fille. Cette folle. Il n'avait jamais su animer correctement plusieurs personnages, dans la vie. Monter un spectacle à partir de bandes vidéo, c'était tout autre chose, naturellement... Alors, il attendit, et bien vite baissa les yeux. Le regard de la folle n'était tout simplement pas supportable.

Nazi Jones se sentit très mal. Il se dit que si ce type qui tentait de se faire passer pour un chauffeur de la MONITRA était mort, à présent, cela s'était peut-être produit *parce qu'il en avait eu envie très fort*. Il songea : « Après tout, qui sait, c'était peut-être *vraiment* le chauffeur de la MONITRA ? » Donc, s'il se débrouillait pour avoir très envie que cette fille en robe rouge disparaisse de son exis... Il essaya d'y croire, mais c'était plus que difficile.

Belladone remarquait seulement cet étrange tuyau flexible qui reliait le petit bonhomme à une des canalisations courant au sol. Comme un système de respiration artificielle de scaphandre. Sauf que dans ce cas précis, le tuyau n'était pas relié à un casque mais à un pantalon. Elle dit :

— N'ayez pas peur. Je ne tiens pas à vous tuer. J'ai besoin de vous. Je m'appelle Belladone... Et vous ?

— Et vous, dit Nazi Jones. (Puis :) Naz... Nazi Jones.

Un vacarme grondeur emplît le fond de sa culotte. D'un geste machinal, il actionna la bombe d'air comprimé qu'il portait à sa ceinture. Sa main retomba. Il fixait obstinément le sol et son visage était d'une grande pâleur.

— Nazi Jones ? fit Belladone. Et c'est votre *vrai* nom ?

Nazi Jones lui décocha une œillade par en dessous.

— Pourquoi est-ce que ça ne serait pas mon vrai nom ? Belladone, c'est mieux, sans doute ?

— Combien de gardes ? demanda Belladone.

Nazi Jones regarda ses mains : elles étaient rougeaudes, avec des taches claires. Et glacées. Belladone réitéra la question, sur un ton plus sec et tranchant.

— Je n'en sais rien, maugréa Nazi Jones. Je n'ai jamais fait ce genre de calcul. Je sais qu'il y a des gardes, et aussi des caméras, je sais que cet endroit est *très bien protégé*, voilà tout. Voilà tout.

— Très bien protégé, sourit Belladone. C'est l'évidence.

— L'évidence.

Elle fronça de nouveau les sourcils :

— Pourquoi répétez-vous toujours ce que je dis ? Comme un perroquet.

— Perroquet, jeta Nazi Jones.

Et il songea qu'il pourrait aussi bien sécher sur pied, à faire toutes sortes d'efforts inimaginables pour que cette folle disparaisse : cela ne servirait à rien, il n'était pas de taille. Il n'y parviendrait jamais.

Dit :

— Jamais.

Dans un soupir, il expliqua qu'il avait toutes les maladies de la terre, ou en tout cas un bon nombre, et que cette tendance à répéter des sons, des paroles, des pensées également, était une de ces maladies – une forme de dérèglement mental qu'on appelait « écholalie ». Belladone parut momentanément impressionnée. Elle baissa son fusil.

— Vous semblez réellement en mauvais état, reconnut-elle. Et ce tuyau qui...

— Je n'aime pas parler de cela. Ni d'ailleurs du reste, ni de rien. Je ne parle jamais avec personne, la plupart du temps, sauf les phrases nécessaires, le moment venu, avec les chauffeurs de la société. Avec lui... (il désigna l'homme écroulé dans le bassin, d'un mouvement bref du menton)... je n'en ai pas tellement eu l'occasion, il faut bien l'admettre. C'était *vraiment* le chauffeur de la MONITRA ?

— Qui voulez-vous que ce soit ?

— Un complice... quelqu'un de votre bord...

— Et de quel bord suis-je censée être ?

— Censée être... Ça, j'avoue que... je ne sais pas. Je n'ai même pas envie de savoir véritablement, je crois... Je ne vous connais pas, je suis malade, et ce qui se passe ici en ce moment n'est pas ordinaire du tout – je pense même que ça doit être terriblement angoissant, pourtant... il faut que vous partiez, il faut me laisser en paix.

— Je ne suis pas ici pour vous laisser en paix, murmura Belladone.

Nazi Jones poussa un gémissement de vaincu. Il grimaça, portant les mains à ses tempes enserrées par la ceinture. Belladone tenait le fusil d'une seule main, elle avança d'un pas et Nazi Jones tressaillit, recula : il ne se souvenait plus s'être laissé approcher par un être humain à moins de deux mètres depuis... depuis toujours, et ne comptait, certainement pas risquer cette expérience. Belladone pencha la tête de côté ; sa boucle d'oreille gauche se coucha contre son cou.

— Vous avez peur de moi, Nazi Jones ?

Il balbutia :

— Peur de moi, Nazi Jones ? Si j'ai peur de... vous ? Si j'ai peur...

Naturellement qu'il en avait peur ! Comment pouvait-il en être

autrement ? Elle était si belle, si parfaite, surgie de façon tellement imprévisible dans la sphère protectrice de sa vie quotidienne... Elle était comme ces filles modèles, ces pousse-au-rêve, enivrantes, qui traversent les films et dont il trouvait toujours le temps de se gorger l'œil et les sens, à un moment de la journée en se programmant une K.7 vidéo. Sauf qu'il ne s'agissait pas d'une image facilement manipulable, sur un écran : impossible de la faire revenir en arrière et de relire telle ou telle séquence ; on ne pouvait pas l'éteindre purement et simplement. Elle possédait à l'évidence sa vie à elle. Son rôle et son dialogue n'étaient pas écrits à l'avance, prévisibles ; elle parlait, elle agissait, tirait les ficelles en impliquant Nazi Jones dans son improvisation, ce qu'il détestait au plus haut point : une improvisation téléguidée par un autre et à laquelle il était obligé de fournir sa participation... Dieu ! qu'il avait horreur de cela !

Elle était capable de tout... Il suffisait de voir avec quelle facilité stupéfiante elle s'était débarrassée du chauffeur. Un coup de fusil-laser, et hop... (un fusil, d'ailleurs, qu'elle avait bien dû se procurer d'une manière ou d'une autre auprès des gardiens : on imagine bien de quelle façon, on imagine, bien qu'elle n'avait pas simplement roulé des hanches, fait un clin d'œil et demandé poliment d'une voix langoureuse...) Mais le fusil dans les mains de cette fille n'était pas ce qui perturbait le plus Nazi Jones, sûrement pas. À la limite, il aurait presque préféré affronter une vingtaine de malfrats armés de lance-flammes. Presque...

Il recula d'un pas, encore, et marcha sur sa queue. Grogna comme si cela lui avait fait mal... Le sang cognait derrière ses tempes et au bas de sa nuque ; une veine boursouflée, verticale, avait fait son apparition en travers de son front ; ses mains comme ses pieds se changeaient en glace ; il avait mal aux jambes, au ventre ; un poids lui soudait les côtes et comprimait sa respiration, contractait les muscles de son dos ; des remugles bilieux escaladaient son œsophage et lui brûlaient le fond de la gorge. S'il avait peur ?...

Quant à elle, cette funeste garce, elle ne bougeait pas, se tenait là, debout à quelques mètres, les jambes tendues sur ses hauts talons, les reins cambrés, avec son fabuleux visage légèrement incliné de côté, son regard si noir qui le disséquait tout cru, vivant, et ne se contentait pas d'enregistrer son apparence – ce qui déjà, simplement, aurait été insupportable –, non, pas du tout, mais au contraire fouaillait à l'intérieur de son être, autopsiant les mécanismes de ses chairs bouleversées, découpait son cerveau en tranches...

Belladone ne s'attendait pas à affronter ce gnome étrange et puant, bancal, probablement cinglé ; une folie à l'image des tares purement physiques qui l'accablaient : protéiforme. Et d'une laideur totale décuplée par cet accoutrement dont il s'affublait. Comment un tel

personnage pouvait-il régner sur cet endroit ? Comment la MONITRA... ses responsables, ses dirigeants, pouvaient-ils avoir *choisi* ce gugusse ? Et pourquoi ? Quel était le rôle de cet individu à un bout d'une des pistes tangibles menant au siège de la multinationale toute-puissante ?... Jamais elle ne s'était trouvée devant pareil cas... Pourtant, elle en avait rencontré plus d'un, dans la gamme inépuisable des farfelus, au cours de son existence. Mais comme ce Nazi Jones... Pendant un bref instant, elle se sentit couler, les jambes molles et les épaules légèrement ployantes sous le poids de la situation qu'elle avait provoquée, et celui, plus lourd encore, de celles qui ne manqueraient pas d'en résulter *normalement*... Juste un bref instant. Elle retrouva immédiatement ses esprits et s'ancra plus fort que jamais dans sa détermination.

— C'est la compagnie qui vous a donné ce nom ? demanda-t-elle.

Les yeux de Nazi Jones s'écarquillèrent au maximum :

— Compagnie ?

Belladone réprima une grimace irritée.

— La société MONITRA, c'est bien pour la MONITRA que vous travaillez, n'est-ce pas ? C'est bien un camion de la MONITRA qui attend, garé devant votre serre ? Et lui (elle désigna du canon de son arme, les pieds de l'homme qui émergeaient de la verrière du bassin), c'était bien le chauffeur de ce camion de la MONITRA ? Je ne me trompe pas. Et des gardes de la MONITRA surveillent cet endroit, ce parc, ces bâtiments dont vous êtes, apparemment, l'unique occupant. J'ai toujours raison, pas vrai ? Ce sont bien des camions de la MONITRA qui chaque mois, régulièrement, et depuis sans doute des années, effectuent des allées et venues entre les labos du siège européen de l'entreprise et ce Jardin des Plantes ? Je le sais. J'ai découvert ce trafic. Alors, je vous demande : est-ce que c'est la MONITRA qui vous a donné ce nom ?

Nazi Jones ne répondit pas. Il demeura la bouche ouverte et les yeux glauques. Le simple fait d'avoir à soutenir le regard inquisiteur de Belladone semblait pomper la totalité de son énergie...

Elle secoua la tête, ses boucles d'oreilles jetèrent des éclairs tandis que d'entre ses lèvres rouges tombait un juron exaspéré.

Nazi Jones frissonna et dit :

— Je ne sais rien. J'ignore pourquoi vous vous trouvez là et ce que vous attendez de moi. Je comprends simplement que cette situation a quelque chose d'impossible, et que pourtant elle est en train de se produire. Je ne sais pas comment faire face, j'ai horreur de l'inattendu, je ne suis pas apte à l'affronter : vous devriez vous mettre ça dans la tête. C'est également une phobie : je suis incapable de supporter la présence de...

— Assez ! coupa Belladone. (Nazi Jones sursauta, puis il se tassa sur lui-même, une série de gestes automatiques le secouèrent en même temps qu'il pétait violemment en rafales : il ramassa et enroula sa queue d'évacuation sur son bras.) Je vais vous dire ce que j'attends de vous, vous allez m'écouter, vous allez comprendre et m'obéir. Sinon, je suis capable de vous faire beaucoup de mal ; je peux vous anéantir tout en vous laissant le temps de déguster votre agonie – ça, je vous le promets.

— Vous le promets ! s'écria Nazi Jones, égaré. Elle comprit qu'il était en train de perdre l'équilibre, en bascule sur le bord d'une panique noire... et s'il chutait c'en était fait des renseignements qu'elle comptait lui soutirer. Belladone se composa, avec effort mais elle y parvint, une expression apaisante (toutes les formes de la séduction ordinaire dont est capable une femme n'avaient certainement aucune prise sur cet homme-là ; cela aussi, Belladone le comprit, décidant que son attitude devait être raisonnablement distante, et rassurante du simple fait de cette position de retrait prudent).

— Calmez-vous, Nazi Jones. Je vous signale simplement ce dont je suis capable pour arriver à mes fins, je ne dis pas que je vais mettre ces projets à exécution... Il est même quasiment certain que je n'en ferai rien... Si vous ne tentez pas de me nuire, je ne vois pas pourquoi je vous ferais du mal. D'accord ?

— D'accord, dit Nazi Jones, sans que l'on puisse savoir s'il ne faisait que répéter le dernier mot prononcé par Belladone ou s'il approuvait en réponse à l'interrogation.

Elle choisit de croire à un acquiescement.

— Bien. Il n'y a pas de quoi s'énerver, je vous assure. Je vais simplement vous poser quelques questions, et vous y répondrez. Vous n'avez pas à vous faire de soucis ; cela ne vous mettra pas en cause auprès de la MONITRA, vous n'êtes pas fautif, comprenez-vous ? Vous n'êtes pas de taille et ils le savent bien : ils avaient placé des gardes qui devaient assurer votre protection, ce sont ces gardes qui ont manqué à leurs obligations. Vous, Nazi Jones, vous n'y êtes pour rien. Croyez-moi. Ils savent parfaitement bien que si on vous pose des questions vous ne pouvez faire autrement qu'y répondre. C'est votre nature, vous n'en êtes pas responsable. D'accord ?

Évidemment ! songea Nazi Jones. Il eut l'impression de pousser mentalement un long cri soulagé. Évidemment qu'il n'était pas responsable de ce qui arrivait ! Évidemment que ces idiots de gardiens n'avaient pas fait convenablement leur travail ; or, lui, il ne s'était jamais rendu coupable d'une faute professionnelle – jamais ! – et ils n'avaient qu'à prendre exemple sur lui, *tous*. Voilà. Plus vite cette fille serait partie, avec ce qu'elle voulait savoir – dans la mesure où il pouvait la renseigner –, plus vite les choses retrouveraient leur cours

ordinaire. Plus vite cette fille serait partie... bien entendu... sans perte ni fracas... Il suffisait d'un mort dans un de ses bassins, cet imbécile qui avait voulu tout à coup jouer le rôle d'aller savoir qui ou quoi, alors qu'il était tout juste un chauffeur de camion... Qu'elle parte, sans dommage, qu'elle disparaisse et que tout redevienne comme avant...

— Vous ne pouvez pas rester ici bien longtemps, dit-il. Je ne connais pas le nombre exact des gardiens...

— J'en ai « rencontré » deux.

— Ah oui. (La façon dont elle prononça le mot ne laissait planer aucune ambiguïté...) Deux... Cela me semble un minimum, vous ne croyez pas ? Un minimum... Il y en a certainement d'autres, mais je n'en suis pas certain et je ne peux pas vous dire non plus comment fonctionne cette garde. Il y a un réseau de caméras, au-dehors comme à l'intérieur : il est fort possible que nous soyons surveillés en cet instant, et que...

— Une raison supplémentaire pour ne pas traîner plus longtemps comme deux idiots dans cette allée...

— Allée ! opina vigoureusement Nazi Jones. Sans doute, sans doute !... Demandez-moi ce que vous voulez savoir, et je m'efforcerai de vous...

— Parfait... Vous connaissez Richie Lee Doc ?

— Richie Lee Doc ? Si je connais...

— Ou alors, plutôt, Richard-Louis Montès ? (Le regard de Belladone se fit métallique. Elle assena :) Montés, Nitirian, Travis ? Vous entendez ? *MONtès-NITirian-TRAvis* ?

Nazi Jones balança la tête de gauche à droite, négativement.

— Voyons, encouragea doucement Belladone. Vous avez forcément entendu parler de Richard-Louis Montès, alias Richie Lee Doc... On prétend même qu'il est le seul, désormais. Le dernier des trois. C'est bien ce qu'on affirme, n'est-ce pas ?

— N'est-ce pas ! acquiesça sèchement Nazi Jones. J'ai déjà entendu ce nom, bien sûr.

— Et vous avez vu son visage ?

Il secoua de nouveau la tête de haut en bas :

— Visage... (Précisant :) À la télévision, oui.

Elle sourit. Mais ce n'était pas pour Nazi Jones. Elle regarda le fusil qui pendait au bout de son bras, posa la crosse en terre. Brusquement, il la trouva fragile, vulnérable, comme perdue, abandonnée et particulièrement déplacée dans ce décor vert, cette lumière de bronze, se détachant avec toute l'irréalité d'une image incrustée sur ce fond de palmes ou de bambous. Il ressentit le désarroi, ou la nostalgie, ou la bouffée de désespoir acide, qui noyait soudain la jeune femme et l'impression ne subissait aucune déformation, il ne s'agissait ni de

couleur ni de son : c'était très normalement une sensation d'humeur communicative, qu'il recevait. Qui le touchait au cœur... selon l'expression commune.

Elle releva les yeux :

— Moi, voyez-vous, je le connais. Richie Lee Doc... Richard-Louis Montès. Je le connais personnellement.

Il ouvrit la bouche et ses lèvres qui se décollèrent produisirent un petit bruit mou.

Il se dit que, bon, elle aussi était folle non seulement parce qu'elle affirmait que Richie Lee Doc et Richard-Louis Montès étaient la même entité, mais quand elle prétendait le connaître personnellement...

Comme si quelqu'un (se dit Nazi Jones dans un pur réflexe d'auto-protection), et en particulier cette fille en robe rouge qui tuait les gens à coups de fusil avec autant de facilité, pouvait *connaître personnellement* celui qu'une moitié de l'humanité maudissait, qu'une autre moitié vénérât. Celui qu'on accusait de tous les maux de la terre, le Bourreau, ou bien qu'on investissait d'une ultime espérance, le Sauveur.

Comme si quelqu'un pouvait *connaître personnellement* cet espèce de... ce... ce principe divin.

Et dire tranquillement : oui, il existe.

Nazi Jones se sentit à la fois totalement désespéré et sur le point d'éclater de rire. Il possédait encore assez de bon sens pour choisir de se laisser couler dans le désarroi...

« Ressaisis-toi, ma vieille ! » se dit Belladone. Elle avait bien failli se laisser glisser sur la dangereuse pente des confidences, sans y prendre garde, un peu comme on s'endort... pour se réveiller, imagina-t-elle, la tête au creux de l'épaule de ce type déglingué (ce n'était qu'une image). Elle frissonna. L'atmosphère moite, et verte, et glauque, lui parut soudain insupportable, irrespirable. Depuis combien de temps, déjà, flottait-elle dans cet endroit ? Et comment pouvait-on y *vivre* en permanence ? (La réponse à cette interrogation se trouvait bien entendu devant elle, en la personne de ce Nazi Jones...) Évidemment non, cela n'avait aucun rapport réel avec les keys et les bayous d'Okeetchobee, c'en était juste, et au mieux, l'affreuse caricature sous un ciel de verre sale : des Everglades en conserve.

Elle comprit, à l'expression affichée par Nazi Jones, que celui-ci était en train de perdre les pédales – c'est-à-dire qu'il cessait de faire le moindre effort de résistance et avait probablement sauté dans ce gouffre à la lisière duquel il éprouvait, depuis un moment, de sérieux ennuis d'équilibre. Elle comprit aussi qu'il était en train de la prendre, elle, pour une cinglée, après ce qu'elle avait dit concernant Richie Lee Doc – ce qui tout de même était un comble. Mais cette constatation provoqua plutôt une réaction amusée, finalement. S'il existait des motifs à l'inquiétude ils se trouvaient davantage dans le fait qu'elle se soit presque laissée aller aux confidences avec cet individu. Quoique... Cet individu, précisément, avait si peu l'air d'un humain... Quelle importance, après tout, Belladone.

Parler... S'abandonner à ce mauvais piège qui prétendait servir la communication. Ce piège ouvert, béant sous chaque pas, et avant même que ce pas soit esquissé... Belladone avait-elle jamais dérivé ne fût-ce qu'à portée de cette chausse-trape ? A portée, quelques fois sans doute. Tombée dedans, non. Ce qu'elle avait connu, avec Richie Lee Doc, était tellement... mieux. Incomparable. Avant qu'il prenne la fuite un matin, ou une nuit, la peur lui ayant fait pousser des ailes, l'imbécile. Ce dont elle se souvenait, épicé de ces senteurs poivrées des véritables Everglades...

Le regard injecté et flou de Nazi Jones, pourtant si peu présent, pesait sur elle, s'ajoutant à l'atmosphère gluante. Elle dit :

— Je veux savoir ce que viennent chercher les camions qui font la navette, mensuellement, entre ici et les labos du siège européen de la MONITRA. Je veux savoir ce que vous faites, vous, pour la MONITRA. Et je veux le savoir vite ; j'ai suffisamment perdu de temps. Ensuite, je

partirai. Je vous laisserai en paix.

Nazi Jones assura sur son bras, contre son flanc, le rouleau de tuyau qui le reliait toujours à la canalisation d'aération. Une expression étonnée se peignit sur ses traits, se dissipant à peine née.

— En paix, fit-il.

— Que viennent-ils chercher ici ?... Ou bien qu'apportent-ils ? J'ai remarqué ce trafic... C'est pour cette raison que je suis venue de...

Pour cela qu'elle était venue. Mais elle l'avait déjà dit, sûrement. Et puis ça ne concernait pas ce type, là, à la figure de grenouille.

— Ils m'apportent de quoi manger, dit Nazi Jones. Et aussi tout ce qu'il me faut pour vivre, tout ce qu'il me faut pour mon travail.

— Quel travail ?

Nazi Jones haussa lourdement une épaule. Après une imperceptible hésitation, il désigna du menton le corps du chauffeur effondré dans le bassin. Belladone s'approcha et se pencha par-dessus la margelle.

Elle se figea, blêmit, davantage pétrifiée par la brutalité que par l'horreur pure de la vision.

Nazi Jones se balançait d'un pied sur l'autre ; il affichait l'inexpressive expression d'un parfait demeuré...

Des remous agitaient mollement l'eau rougie du bassin à la surface de laquelle flottaient, épars, des fragments végétaux, feuilles et pétales de nénuphars, des lambeaux de mousse. Le sommet d'une épaule et le visage de l'homme émergeaient. Il avait la face entièrement recouverte de sangsues. Un grouillement brun-roux que la lumière caressait d'ondoiements soyeux, creusés de noir. Une boule hérissée de centaines de tentacules emmêlés. Ils s'accrochaient en une touffe vibrante à sa langue à demi sortie de la bouche entrouverte, s'insinuaient dans ses narines. De ce faciès transformé en une pelote monstrueuse, le regard, seul, restait découvert, fixe et blanc, révolté.

Les sangsues ne s'étaient pas seulement attaquées à la tête du cadavre, elles grouillaient sur tout son corps, son torse, sous le vêtement perforé par l'impact de chaleur du fusil-laser, animant la toile d'un mouvement qui pouvait simuler la respiration du cadavre... et la main de celui-ci, étrangement épargnée par les bestioles voraces, posée sur une barre tordue de la verrière crevée, lui donnait une position de redressement imminent : il allait se dresser, se lever, marcher...

Belladone recula jusqu'au centre de l'allée ; elle s'aperçut qu'elle tenait de nouveau son fusil à deux mains, le doigt sur la détente... comme si l'arme pouvait lui être de quelque utilité pour se défendre contre la vision cauchemardesque. Le fard de ses lèvres, plus rouge que jamais, contrastait, blessure vive, avec la pâleur exsangue de ses joues. La voix cassée, elle demanda :

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Apparemment, sa stupéfaction écœurée amusa Nazi Jones, dont l'expression de benêt fondit, et qui répondit à la question par un petit sourire crispé, puis se gratta le sommet du crâne, regarda lui aussi en direction du bassin et des jambes du mort repliées sur la verrière, après quoi de nouveau Belladone, le sourire tombé. Et dit :

— C'est mon travail. Les sangsues. Je les élève, je m'en occupe.

— Vous vous en *occupez* ? (Belladone laissa flotter autour d'elle un regard chargé d'une soudaine appréhension.) Vous voulez dire que dans tous ces bassins... qu'ils sont pleins de ces immondes bêtes ? Partout ?

Nazi Jones releva le menton ; les muscles de ses joues se contractèrent ; il serra les dents ; l'espace d'une seconde, son regard traduisit une véritable *méchanceté*.

— Partout ? Ces bêtes immondes ?... Elles ne sont pas immondes ! Vous ne savez rien de ces animaux, vous vous contentez d'idées préconçues à leur sujet, et vos réactions sont celles de... de... Ce ne sont pas des bêtes immondes ! Est-ce que vous vous êtes seulement intéressée une seule fois dans votre vie à ces animaux, avant de les juger, avant de les rejeter par pure... parce que vous ne...

— Bon Dieu, dit Belladone, calmez-vous !

— Calmez-vous ! C'est ça... Me calmer. Ce sont des annélides, de la classe des hirudinées – vous le saviez, sans doute ? De l'ordre des gnathobdellides ! Il existe deux familles principales : les hirudinées et les hémadipsidés, et dans ces familles, des genres le genre *hirudo medicinalis*, ou sangsue médicinale, et le genre *haemopis*, ou sangsue chevaline. Dans la famille des hémadipsidés, le genre *haemadipsa zeylanica*, c'est-à-dire la sangsue de Ceylan, et d'autres qui...

— Je me fiche des genres, des ordres, des familles de ces charmants animaux ! s'écria rauquement Belladone, prononçant sur un ton aigu le mot « charmant ». Je m'en fiche, c'est exact, et vous n'allez pas me donner un cours sur les sangsues ! Je n'ai aucune envie d'apprendre quoi que ce soit à leur sujet, mettez-vous bien cela dans votre tête de malade, et serrez d'un cran votre ceinture, collez-vous-y une plume ! Je veux tout simplement connaître le rapport, s'il existe, entre la MONITRA et ces... ces saloperies de monstres gluants ! Nom de Dieu, c'est tout ce que je veux savoir, vraiment tout !

Nazi Jones se tassa de nouveau, douché, giflé par la violence verbale dont venait de faire preuve la jeune femme... comme si les jurons qui fusaient de cette bouche rouge l'interpellaient et le déboussolaient davantage, par exemple, que le meurtre du chauffeur... comme s'il craignait bien plus de l'entendre crier que de la voir tuer quelqu'un... Cette bouffée de surexcitation qui l'avait momentanément

emporté se dissipa. Il vibrait encore, mais se sentait surtout terriblement vulnérable, minable et tout petit, écrabouillé sous le poids retombé de ce bouclier de connaissances scientifiques (d'un ridicule achevé) qu'il avait tenté de dresser pour se protéger, pitoyablement. De la sueur coulait sur ses joues, le long de son dos. Il avait froid et il avait chaud. S'il avait pu, il se serait laissé couler à l'intérieur de ses vêtements, il aurait glissé le long du tuyau d'évacuation de sa culotte-scaphandre, pareil à ces gaz qui s'échappaient sans discontinuer de ses intestins douloureux – voilà : il se serait évaporé, il aurait disparu, puis, de nouveau vivant, il se serait retrouvé bienheureusement seul, loin de la sorcière rouge volatilisée.

Il ricana.

— S'il existe un rapport entre la MONITRA et cet élevage ?... Vous voulez plaisanter, sans doute ? Vous essayez de vous moquer de moi ?... Il n'y aurait pas d'élevage, sans la MONITRA ! Il n'y aurait rien de tout ce que vous voyez ici, cet endroit n'existerait pas, et moi non plus, probablement, et vous... et vous ne seriez pas là, à me poser des questions stupides. Voilà la vérité. (Sa voix monta d'un ton :) Je travaille pour la MONITRA. C'est pour *eux* que j'élève ces animaux – pour lesquels, apparemment, ils n'éprouvent pas ce mépris que vous affichez, *vous*, cet ignorant mépris... Vous voulez *savoir* ? Eh bien voilà, vous savez. Cette serre n'est qu'un environnement, un écosystème nécessaire à la reproduction massive des sangsues. Et moi, mon rôle consiste à surveiller cette reproduction... cette production. Mon rôle consiste à fournir chaque mois, quand le camion vient, un chargement complet d'aquariums remplis de sangsues. Et ils les emmènent, ils les emportent, me laissent des aquariums vides pour une prochaine fois, ils me paient avec ce dont j'ai besoin, ce que j'ai demandé. Voilà comment les choses se passent.

Il se tut et reprit sa respiration. Son cœur battait au fond de sa gorge, ses tempes bourdonnaient, comme après une séance de masturbation réussie, lorsqu'il parvenait – rarement – à l'orgasme. Quelques secondes, très lourdes, passèrent ; Nazi Jones eut l'impression de les entendre tomber les unes après les autres, pareilles à des gouttes de plomb fondu qui auraient troué, en chuintant, la réalité d'alentour. Si l'expression abasourdie de Belladone, tandis qu'il parlait, lui avait procuré une indéniable jouissance, son silence, à présent, l'inquiétait. Sa bouche était très sèche. Il tenta d'avalier un peu de salive, sans y parvenir.

— Qui essaie de se moquer de qui ? demanda Belladone en détachant pesamment chaque syllabe.

Un galop de panique traversa le cerveau brûlant de Nazi Jones.

— Moquer de qui ? Mais je...

— Et vous voulez vraiment me faire croire que c'est ça que les

camions viennent chercher ici ? Que c'est ça qu'ils transportent à travers le pays jusqu'aux labos du siège principal européen de la MONITRA, pour ça qu'ils risquent des attaques, des embuscades, des détournements, pour ça qu'ils suivent parfois des itinéraires imprévus, déguisent leurs camions ou les font escorter d'hommes en armes ? C'est bien ce que vous voulez me faire croire ?

Nazi Jones triturait nerveusement son tuyau enroulé sur son bras. Il recula lorsque Belladone fit un pas dans sa direction.

— Mais c'est la *vérité* ! Vous n'avez qu'à... Vous n'avez pas remarqué les aquariums, à l'entrée de la serre ? Ils sont prêts et ils attendaient le camion. Je suis prévenu quelques jours à l'avance, ce qui me laisse le temps nécessaire à... Alors, je pêche les sangsues au filet, celles dont la croissance est parvenue au stade requis, j'en remplis les aquariums et je les transporte près de l'entrée. Le chauffeur arrive et il décharge ses aquariums vides, il charge ceux qui attendent, pleins. Vous avez dû les voir en arrivant.

— Rien du tout. Je n'ai rien remarqué, souffla Belladone.

Elle cherchait dans sa mémoire tandis qu'en elle s'installait la certitude – encore ébahie, certes, mais la certitude – que le nabot disait la vérité. Le chargement d'un tel camion représentait plusieurs centaines d'aquariums, assurément elle aurait remarqué. Quoi que... Lorsqu'elle avait pénétré dans la serre, elle se trouvait tendue tout entière vers un seul but, une cible unique... Mais des centaines d'aquariums remplis de sangsues, tout de même... cela devait certainement représenter davantage qu'une simple distraction sur laquelle l'œil glissait sans s'arrêter. Non ?

— Eh bien, dit Nazi Jones, c'est que le type avait déjà effectué le chargement. Vous n'y avez pas accordé d'attention simplement parce que les aquariums étaient vides. Les autres se trouvaient déjà dans le camion. Je vous dis la vérité.

— Pourquoi ? demanda Belladone. *Pourquoi*, grands dieux, auraient-ils besoin de toutes ces bestioles ?

Nazi Jones ouvrit une bouche ronde aux lèvres abondamment et de nouveau humectées de salive. Il recula encore, bien que Belladone n'ait plus fait mine de marcher sur lui. Bégaya :

— Je ne... mais... je ne sais... *Je n'en sais rien !* Je n'en sais vraiment rien !... Ça ne me regarde pas ! Ça ne m'intéresse pas ! Je ne sais rien.

L'écho de son cri rebondit sous les hautes baies vitrées de la serre, s'effilocha parmi les feuilles et sur les dents des palmes, dégringola parmi les bambous. Et puis après, encore, cette averse lente de secondes, comme du métal fondu... Il se dit qu'il allait sans doute être victime d'une nouvelle crise. Il la souhaita de toutes ses forces : au

moins, il n'aurait pas à affronter consciemment la suite de cette infernale situation.

— Oh non, souffla Belladone.

Des sangsues...

Elle tressaillit plusieurs fois de suite, incapable de contrôler les frissons. Des sangsues élevées dans cette serre du Jardin des Plantes – le seul endroit apparemment épargné par l'abandon protecteur qui touchait le parc – ; des sangsues *cultivées* par ce gnome que mille et une maladies transperçaient, secouaient, empalaient... Des sangsues livrées par camions entiers aux labos de la MONITRA. Comment cela pouvait-il être *sérieux* ? S'agissait-il une fois de plus d'une fausse piste, levée le temps d'y croire, le temps d'une ivresse, et qui retomberait dans les mordants acides du néant ? Et le fantôme de Richie Lee Doc éternellement dispersé en fumée...

— J'irai là-bas, dit-elle. Je conduirai ce camion. C'est ce que je voulais faire, de toute façon, sangsues ou pas : utiliser ce transport pour pénétrer dans leur centre et pour... Ils protégeront ma route.

— Ma route ! couina Nazi Jones. (Il émit ensuite quelques bruits gargouillants.) Vous êtes folle. C'est parfaitement impossible, vous le savez bien. Vous n'y parviendrez *jamais* !

Et elle, la voix dure, le regard flamboyant :

— C'est la seule solution. Vous m'aidez. Vous allez venir avec moi.

— Que je vienne avec... *NON* !

Il exécuta un véritable bond en arrière, donnant l'impression qu'une décharge électrique le traversait de la tête aux pieds. De pâle qu'il était, il s'effondra dans le livide absolu, et hurla :

— Je ne peux pas sortir d'ici !

— Vous viendrez avec moi, ordonna Belladone, totalement indifférente à ses dénégations affolées. Vous serez ma caution. Si nous sommes arrêtés sur la route, si on nous demande quoi que ce soit, vous serez là, vous, le producteur du chargement, et nous trouverons bien une fable à leur raconter. Et si besoin est, vous serez simplement un otage. Je ne partirai pas d'ici les mains vides. Ne hurlez pas, ne résistez pas. Je peux faire pire que simplement vous tuer.

Nazi Jones secouait négativement la tête, hébété. Des gouttes de sueur tombèrent sur sa chemise. Il bredouilla d'incompréhensibles propos du flot desquels émergeaient des mots sans suite ni signification – comme « locomoteur », « chausson aux pommes », « janvier », « portemanteau. »...

— Bon, dit Belladone.

Elle bondit – il eut un autre sursaut, fit un écart. Sans s'occuper de lui, elle passa et remonta l'allée. Ses talons claquaient sur le sol de

ciment, ses hanches roulaient et balançaient les volants vaporeux de la robe rouge. Elle disparut bien vite derrière un massif de fougères rousses.

— N'allez pas là-bas ! cria Nazi Jones.

Il hésita un quart de seconde avant de se précipiter sur les pas de la jeune femme ; les claquements des hauts talons résonnaient dans son crâne comme de vrais coups de marteau-pilon. Le tuyau de sa queue d'échappement se déroula derrière lui, puis se tendit, toujours vissé au tube d'aération du sol. Si le choc ne fut pas extrêmement violent, il suffit à faire vaciller Nazi Jones et le déporter de côté. Un craquement funeste monta du fond de sa culotte. Pivotant sur ses talons, il courut vers le point de verrouillage de la queue, dévissa l'embout métallique de celle-ci, repartit au galop, boitillant, sautant et pétant comme un forcené.

Debout au centre de la « salle voisine », elle l'attendait. Il s'appuya, essoufflé, au chambranle. La ceinture glissait sur la peau de son front luisant de sueur. Un nuage nauséabond de vents et de flatulences l'enveloppait.

— Vous viendrez avec moi, dit tranquillement Belladone.

Et levant son fusil elle appuya sur la détente, arrosa méthodiquement l'alentour. Le canon de l'arme tirait une langue bleue. Des tubes cathodiques posés sur les plans de travail et les étagères implosèrent en série, crachant des cascades d'éclats de verre épais, des coupelles d'amplis grésillèrent et se tordirent, des boîtiers protecteurs de *tuners* furent crevés par les traits de chaleur ultra-concentrée.

Le visage de Belladone n'exprimait aucune colère, ni la moindre crispation de rage ; qu'une froide détermination... l'inébranlable processus d'une machine à détruire en marche que rien n'était de taille à contrer.

Nazi Jones brailla ; il se tordit les mains, des larmes jaillirent de ses yeux rougis. Ses jambes se dérobaient sous lui, il n'était plus qu'une masse compacte de douleurs enchevêtrées. Et ne perdait pas conscience ; pourquoi ne s'engloutissait-il pas dans les remous d'une crise bienheureuse ? Il assistait, il était témoin du désastre. Il hurlait et une part de lui-même s'interrogeait sur les raisons de ce supplice ; qu'avait-il fait de *tellement* mal pour mériter cette torture ?

— Vous viendrez avec moi, dit Belladone.

Après avoir détruit une vingtaine d'appareils divers, elle cessa de tirer. Contempla son œuvre, hocha la tête, accorda un vague coup d'œil interrogateur à Nazi Jones. Ses narines se plissèrent et elle grimaça. Puis elle marcha vers l'autre porte, qu'elle ouvrit en la poussant du pied.

Nazi Jones hurla encore et s'élança derrière elle. La traversée de la « pièce voisine » semblait être le maximum du trajet qu'il pouvait accomplir avant de s'effondrer. Il s'abattit là encore contre le chambranle de la seconde porte, hors d'haleine, liquéfié, sur le point de s'éparpiller en mille fragments.

Pendant un temps, le décor des écrans réverbérés par le sol et le plafond laqués parut impressionner la jeune femme. Elle hésita. Mais juste un court instant. Elle leva son fusil et tira.

Cet écran qui diffusait les images d'une catastrophe quelconque, en un point du monde muet, implosa avec une détonation sèche. Des flammes rouges couronnèrent le cadre du poste.

La queue de Nazi Jones traînait derrière lui, exhalant des flots de puanteurs, des odeurs d'œufs pourris ; il tenta de la haler, cherchant à atteindre son extrémité qu'il obturerait de sa main, faute de mieux ; ses gestes étaient désordonnés, totalement inefficaces, battant le vide et manquant régulièrement leur but. Son regard halluciné fixait les dégâts sur le mur d'écrans.

— Je suis malade ! cria-t-il. Je ne peux pas quitter cette maison... Je ne peux pas... Hors d'ici, je suis mort, vous ne pouvez pas comprendre ça ? Et si vous tentez de faire ce que vous dites, vous serez morte avant pas longtemps, vous aussi... C'est impossible, impossible !

Elle tira sur un autre écran, puis sur un magnétoscope qui émit un vrai soupir et dont les chiffres lumineux de l'horloge s'affolèrent avant de s'éteindre.

— Arrêtez ! s'égosilla Nazi Jones.

— Vous allez venir avec moi, dit Belladone.

Il acquiesça, à se décrocher la tête.

— Je vais venir. Mais arrêtez. Je vais venir, tant pis pour vous. Je viens... Vous me ramènerez, ensuite ? Je ne peux pas vivre ailleurs que dans cette maison, j'en suis certain. Vous me ramènerez ?

— En route, dit Belladone. Marchez devant. Ramassez cette saleté de tuyau.

— Oui... Oui. D'accord. Arrêtez de crier, arrêtez de tout casser autour de vous... Je viens...

Elle le suivit. Ils quittèrent le phare, ensuite la « pièce voisine ». Ils traversèrent une partie de la serre. Près de l'entrée, Nazi Jones, hoquetant, désigna les rangées d'aquariums vides, contre le mur :

— Vous voyez ? Je vous ai dit la vérité. Il a chargé les animaux... dans le camion. C'est idiot de vouloir m'emmener avec vous, je ne vous serai utile en rien, au contraire. Je vais vous encombrer, je pue, je suis mala... je ne sais même pas conduire.

— Moi, je sais, dit Belladone. Dehors, vite !

Elle se tenait à quelques mètres. À cause de l'odeur.

Et c'est ainsi qu'elle vola un camion de la MONITRA, qu'elle prit la route avec un chargement de sangsues, en compagnie d'une horreur vivante qui prétendait s'appeler Nazi Jones ; et s'il le disait, pourquoi pas ?

Parce qu'elle voulait retrouver enfin un homme qui l'aimait depuis toujours, mais ne s'en souvenait plus. Parce qu'être aimée de cet homme-là constituait l'essence même de son existence. Si elle avait une seule conviction – une seule –, c'était bien celle-là.

À la fois douces et puissantes, les vibrations du moteur coulaient en elle, sous sa peau, lui communiquant une énergie rassurante.

Le camion était un White Western Star Cabover, six cylindres Cummins, un monstre immaculé de classe supérieure, une blancheur parfaite, la cabine du tracteur comme la remorque, sans autre « décoration » que le sigle rouge de la MONITRA, les chromes étincelants. Le « W » métallique de la marque ornait le mufle du capot. Et sous ce capot, 450 CV que Belladone drivait le long des rues étroites d'une interminable banlieue.

Le jour s'installait, drapé dans une lumière encore grise, une atmosphère rendue presque palpable par les nombreux écrans de fumée, plus ou moins sombres, non identifiables, qui se levaient sur les toits de la ville. De loin en loin, des bavures verticales de soleil aveuglant giflaient les sommets de verre des immeubles les plus hauts. Belladone plissa les paupières. Pourquoi toujours ces trames, ces épaisseurs ? Et pourquoi avait-elle l'impression d'avoir à jamais perdu cette vraie lumière d'Okeetchobee ?

Il faisait bon dans la cabine, ni trop chaud, ni trop froid, la climatisation fonctionnait. Les sièges étaient profonds, confortables et recouverts d'une matière synthétique imitant à la perfection la texture d'une peausserie veloutée. Le tableau de bord était habillé de teck, le volant large, droit, avec ses trois barres et l'initiale « W » incrustée dans le pommeau de son axe, gainé de cuir bleu.

Pour l'instant, installé dans le siège du passager, Nazi Jones se tenait tranquille. Supportable. Il ne geignait plus, ni n'émettait le moindre bruit désagréable... Il avait passé par la vitre entrouverte de sa portière l'extrémité de sa queue d'évacuation qui battait au dehors contre la grille de refroidissement nickelée du tuyau d'échappement vertical ; entre ses pieds, sur le sol moquetté de la cabine, il avait enroulé précautionneusement les six ou sept mètres intermédiaires de cette queue. Il continuait de glisser en biais, de temps à autre, et sous le bord lourd d'une paupière irritée, de vagues coups d'œil en direction de Belladone, mais beaucoup moins nombreux que dans les premiers instants qui avaient suivi le démarrage du camion. Son attention semblait principalement attirée par certains mouvements particuliers de la jeune femme, comme par exemple lorsqu'elle maniait le levier de vitesses qui jaillissait, entre les deux sièges, du carénage intérieur moulant le bloc moteur. Mis à part ces œillades

furtives, et qu'il espaçait donc de plus en plus, Nazi Jones n'accordait visiblement plus guère d'intérêt à sa compagne. Assis bien droit, une main sur la poignée de la portière et l'autre sur le rebord capitonné de son siège, il regardait défiler le paysage des rues. Son visage pâle exprimait une fascination enfantine, cet émerveillement qui n'ose pas, qu'une instinctive appréhension étouffe. Pétrifié de peur par ce qu'il avait déjà vu depuis son départ du Jardin des Plantes, et ce qu'il allait découvrir encore. Ses yeux s'écarquillaient, se fermaient progressivement à demi, s'agrandissaient de nouveau. Il ouvrait la bouche, puisait de profondes inhalations, expirait bruyamment.

La circulation n'était pas très importante, dans le jour qui pointait : quelques voitures particulières, roulant en sens inverse ; par contre, le nombre de celles qui stationnaient le long des trottoirs (ou qu'on y avait abandonnées) ne se calculait pas : leur double file étranglant la rue s'écoulait sans interruption, quartier après quartier, et jusqu'au bout du monde, aurait-on pu imaginer sans peine. C'était encore la nuit quand ils avaient quitté le Jardin des Plantes, et durant toute la traversée du cœur de la ville : les premières pointes de l'aube avaient déchiré la noirceur et fait pâlir les guirlandes des rampes d'éclairage des rues alors qu'ils s'engageaient dans le secteur des banlieues comme si, coïncidant avec la frontière urbaine, il s'en levait une autre dans le sombre et la clarté. On ne pouvait pas dire l'exacte durée d'un jour, ni davantage d'une nuit ; ce n'était pas comme avant, quand le cycle déroulait ses phrases successives avec une immuable et rassurante régularité, et Belladone, à présent, avait parfois la très intime conviction que le « mécanisme » distributeur des séquences diurnes et nocturnes, lié en rapport très étroit avec ses propres états d'âme, lui obéissait personnellement... L'impression de commander la course du soleil, de réagir au gré de son bon vouloir la programmation des aubes et crépuscules. C'était grisant, mais aussi angoissant... si bien qu'il lui était impossible d'accorder une véritable attention approfondie au problème. Sitôt qu'elle tentait de raisonner à ce propos, son esprit déviait malgré elle pour s'accrocher à un autre sujet d'intérêt. Il en était de même pour différents autres problèmes à matière de réflexion : elle en avait conscience, intimement convaincue, dans ce malaise provoqué par la sensation de vivre prisonnière de quelque mystère qui ne se révélait que pour mieux fuir, sitôt né, sitôt évaporé.

Par exemple, dans l'instant présent, le chrono du tableau de bord du camion affichait 22 h 34...

Et la grisaille de l'aube pointue s'éclaircissait de seconde en seconde, les coups de langue jaune étincelants du soleil léchaient de plus en plus bas les immeubles dressés comme les faisceaux de troncs émergeant d'une forêt basculée par la tourmente, ceinturant, quartier

après quartier, ces zones répétitives qui dessinaient à perte de vue la structure des banlieues sans fin.

Elle conduisait, bras écartés, les mains à plat sur le haut du volant horizontal, faisant glisser ses paumes, de temps à autre, sur le revêtement de cuir souple, ouvrant et refermant ses doigts. Les vibrations du moteur se propageaient sur la peau nue de ses seins découverts par le décolleté de la robe ; les diamants de ses boucles d'oreilles tremblaient. Des mèches de cheveux voletaient dans le léger courant d'air qui traversait la cabine, de l'entrebâillement d'une vitre de portière à l'autre. Elle avait appuyé le fusil à sa gauche, contre le capitonnage, hors de portée de Nazi Jones – au cas où une idée particulièrement idiote aurait claqué dans l'esprit de ce dernier... (Ce qui se concevait difficilement, bien sûr, mais, après tout, ce type pouvait se révéler tout aussi imprévisible que la succession des jours et des nuits...)

Belladone lui jeta un coup d'œil. Il se raclait bruyamment la gorge et se tortillait sur le bord de son siège, toujours hypnotisé par ce décor que le camion traversait à une allure moyenne. Les façades des maisons, peintes généralement dans les tons clairs, mais parfois, comme une provocation, violemment roses, ou vertes, violettes... Les petites cours encombrées de carcasses d'appareils ménagers, comme si les occupants des lieux avaient dû abandonner la place en plein milieu d'un déménagement... les fenêtres closes, ou alors béantes, crevées, bouches ouvertes barbouillées par les traces de vieux incendies... et ces voitures, toutes ces voitures, tant de voitures stationnées le long et sur les trottoirs crevassés, rutilantes ou cabossées, apparemment sorties dans l'heure de la chaîne de construction ou alors dans un état de décrépitude plus ou moins avancé, plus ou moins proche de la ruine définitive... Toutes ces voitures, et les autres qui roulaient dans la rue, et les camionnettes militaires devant certaines portes, et les hommes en uniformes bleu, kaki, armés, qui poussaient de la crosse des individus stupéfaits ou braillants... et les véhicules des services sanitaires, blancs, ceux des milices civiles, ceux de la police... et les ambulances noires du ramassage des morts...

— Vous n'avez pas le loisir de vous sentir mal, dit Belladone. Si vous avez envie de vomir, faites-le par la portière... et essayer de ne pas asperger un soldat, ou n'importe qui portant un uniforme quelconque.

— Je n'ai pas envie de vomir.

— Alors, sourit Belladone, vous avez bigrement intérêt à le dire : on s'y tromperait volontiers.

Nazi Jones avala sa salive. Il demanda, sur le ton que l'on emploie pour jeter une réflexion désagréable :

— Vous avez déjà conduit ce genre d'engin ?

Le sourire de Belladone s'épanouit, puis tomba.

— Pourquoi ? Vous avez peur ? Vous avez l'impression que je me débrouille mal ? Vous vous sentez capable de faire mieux ?

Il étouffa un rot qui lui gonfla les joues, brièvement. Les phalanges de sa main crispée sur la poignée de la portière étaient blanches.

Avait-elle déjà conduit ce « genre d'engin » ? Elle se souvenait de sa puissante Volvo gris métallisé... et la voiture glissait dans les larges artères d'Okeetchobee, comme une barque lancée sur la surface plane d'un bayou ; une musique syncopée et entraînante flottait dans l'air du soir rouge... La femme était très grande, avec des épaules carrées bonnement aussi larges que ses hanches, des épaules d'homme, à moins qu'elle fût, précisément, un homme déguisé en femme ? Elle avait un visage flou que gommait la pénombre crépusculaire. Elle disait : « Non, Richard-Louis n'est pas là ; il a dû s'absenter pour un travail urgent. » C'était sa mère, la mère de Richie Lee Doc qui se contentait alors d'être simplement Richard-Louis Montès. Et son père ? Est-ce qu'il existait seulement ? N'était-il pas mort depuis toujours ? Mais sa mère... elle avait des cheveux gris-bleu, artificiellement colorés et bouclés, comme un casque rigide que les pires tornades d'automne n'auraient pas dérangé... Elle disait : « Non, il n'est pas là. »

Le visage dur, Belladone demanda :

— Qui vous a donné ce nom ? Vos parents ? Ou bien la société MONITRA ? *Nazi Jones* ...

Le paysage, enfin, changeait. Les maisons étaient moins serrées les unes contre les autres... moins hautes aussi, et construites en bois, la peinture protectrice s'effilochant par lambeaux lépreux ; davantage des cabanes que des maisons... Mais le flot immobile des voitures, sur les flancs de la rue, ne tarissait pas. Celui des véhicules roulant sur l'asphalte gris avait tendance à augmenter.

— Vous connaissez la signification de ces deux mots ? poursuivit Belladone. *Nazi* : abréviation en langue allemande de « NAtional soZialist », qui est un parti politique tombé aux mains d'un fou dangereux, à qui l'on doit sans doute le plus grand massacre organisé de l'espèce humaine... et il semblerait bien que les effets de l'onde de choc ne se sont pas encore tout à fait estompés...

— Est-ce que Richie Lee Doc appartient à ce parti politique ? interrogea Nazi Jones.

Son ignorance semblait sincère (elle l'était). Belladone n'entendit pas la question... ou alors décida de ne l'avoir pas entendue.

— Et *Jones*, dit-elle sur un ton légèrement détaché, comme si la réflexion l'amusait. Ernest Jones, biographe de Freud, secrétaire de l'American Psychanalytic Association, et qui joua ; précisément, un

grand rôle dans le combat contre les persécutions nazies...

Elle gratifia Nazi Jones d'un nouveau coup d'œil souriant :

— Curieux, non ?

Il s'efforça de réfléchir et de comprendre, mais cela cognait bien trop fort dans sa tête, bien trop fort pour lui laisser un champ propice au raisonnement, à la pensée, et qui plus est, à ce genre de raisonnement complètement inhabituel, étranger, auquel il n'était pas du tout entraîné. Il était à peu près incapable de détourner son attention du paysage au sein duquel il s'enfonçait plus avant d'heure en heure ; incapable de s'intéresser à quoi que ce soit d'autre avec un minimum d'attention. Déjà, il ne se souvenait plus de ce qu'elle venait de lui réciter : le nom de ce parti politique, et ce qu'avait soi-disant fait cet autre Jones...

— Je souffre de troubles amnésiques, dit-il. Ne me demandez rien concernant le passé, je suis incapable de vous répondre. Ni même le présent, d'ailleurs... Je crois que je n'ai jamais quitté ma maison jusqu'à maintenant... en ce moment. Je crois que je ne suis jamais venu ici... J'en suis certain. Je ne suis jamais monté dans un camion de la MONITRA. Il a fallu que vous... Est-ce que vous me ramènerez bientôt chez moi ?

— Plus tard. Chez vous... dans cette espèce de salle noire aux murs tapissés d'écrans de TV. Et voilà à quoi ressemble le monde, sans doute, pour vous ? N'est-ce pas ?

Nazi Jones garda le silence. Évidemment que c'était cela le monde. Pour lui. Fallait-il que ce soit autre chose ? Devait-il éprouver le besoin d'autre chose ? Et pour elle ? Il attendit qu'elle lui explique, mais elle garda le silence. Il se disait que le monde est un tourbillon dévastateur, à l'abri duquel il se tenait jusqu'à ce qu'elle survienne et se mette à tuer tous ceux qu'elle trouvait sur son chemin, dans le Jardin des Plantes.

Elle lui demanda qui étaient ses parents, de qui il était né ; cela provoqua la cassure béante d'une sourde déflagration, dans un coin de sa tête. Il n'aimait pas ses questions incessantes, se sentait tout à fait incapable d'y répondre, et d'ailleurs pareillement incapable d'en poser. Depuis des années, il évitait de s'interroger – à son sujet comme à ces centaines d'autres –, sachant bien que de toute façon il oublierait bien vite la solution de telle ou telle énigme, s'il la trouvait jamais. Une angoisse de plus en plus prégnante l'envahissait. Il s'était toujours cru parfaitement protégé par la MONITRA, à laquelle il se dévouait corps et âme et qui était censée lui procurer en contrepartie la paix, la tranquillité, la sérénité – tout cela étant bien entendu relatif, dans son état de décrépitude physique et psychique. N'empêche. La MONITRA veillait sur lui, assurait les meilleures conditions possibles de sa survivance. Au moins, il ne se sentait pas vraiment menacé par le

monde extérieur. Il pouvait toujours essayer de se convaincre de la solidité de cette alliance entre la puissante société et lui, toujours s'estimer parfaitement protégé, dans les moments de déprime.

Et puis non.

Cette carapace s'était lésardée.

Il était en train de devenir beaucoup plus fou qu'il ne l'avait jamais cru possible. À moins que d'une façon ou d'une autre il se fût trouvé au contraire sur le chemin d'une abominable guérison ?... Affronté à l'épreuve personnelle de l'appréhension du réel, sans appuis, sans savoir... la bride sur le cou, et en avant ! Oh, oui ! comme il préférerait le cocon-folie auquel il avait si bien su s'habituer...

Il s'aperçut qu'il était en train de répondre malgré tout à la question de la folie, qu'il racontait une enfance parfaitement fausse dans laquelle il était un petit garçon vivant dans une maison de bois au pied des montagnes du Wyoming, et que son père avait des problèmes avec des éleveurs de bœufs, et qu'arrivait un homme qui... Il se tut.

Belladone lui jetait des coups d'œil serrés.

— Vous mentez, dit-elle.

Ce qu'il admit volontiers d'un hochement de tête. Elle précisa :

— Cette histoire est un film. Un western. Je pourrais même vous donner le titre.

— Moi aussi, dit Nazi Jones. Et le nom des acteurs... sauf celui du petit garçon qui jouait le rôle de l'enfant... j'ai oublié.

— Vous êtes vraiment... absolument cinglé.

Il hocha de nouveau, et vigoureusement, la tête du haut en bas. Cet acquiescement lui procura une profonde satisfaction. Il aurait bien voulu crier que oui, oui oui oui, il était absolument cinglé, mais il ne le fit pas. Quatre ou cinq pets grondeurs l'obligèrent à lever une fesse, sur son siège. Il suivit mentalement la progression du gaz malodorant dans les circonvolutions de son tuyau d'échappement. Comme il s'y attendait, la fille en robe rouge plissa les narines et fit une grimace écœurée, furtive, mais réelle. Il n'en éprouva aucune honte et ne détourna point les yeux. Au contraire : il essaya de déclencher une nouvelle série de pets, par pure provocation. Il ne réussit pas.

Elle recommença avec ses questions, lui demanda de quoi il souffrait *exactement*, comme si ce mot, *exactement*, préludait à un vrai raz de marée de curiosité. Il se fit une joie soudaine de lui répondre, guettant sur son visage trop lisse, trop parfait, les stigmates du dégoût. Il aurait aimé la voir s'effondrer d'écœurement ; un visage tordu par la répugnance demeure rarement beau...

Il énuméra la longue liste de ses troubles psychologiques et psychiatriques – ceux dont il avait établi le recensement depuis belle

lurette – ainsi que tous ces troubles paranormaux pour lesquels il n’existait encore aucun remède, et qui n’existaient pas eux-mêmes, d’ailleurs, aux yeux d’une certaine et très officielle médecine. Il parla de l’autoscopie négative (qui se traduisait par l’impossibilité de contempler son image dans un miroir), de la synesthésie associant des sensations différentes, de la synopsis (qui était une synesthésie audiovisuelle provoquant par exemple une audition colorée, ou au contraire une vision sonore), il parla de ce transfert des sensations nommé télésthésie, qui le rendait capable de percevoir des sensations éprouvées par un autre... et puis d’amnésies, d’angoisses multiformes, d’insomnies... Mais s’attarda principalement sur la description de son cancer des intestins, ou ce qu’il supposait être tel. Ce marais dans son ventre qui pourrissait doucement, lentement, inexorablement.

Elle ne parut pas spécialement écœurée. La déception chamboula Nazi Jones. Il se tut, après avoir prononcé un dernier mot :

— Paprika.

Et ajouta, en explication :

— Et puis cela aussi. Il y a des mots que je ne peux m’empêcher de prononcer à haute voix, quand ils surgissent... C’est autre chose que répéter ceux auxquels je pense, ou ceux que j’entends. Ils viennent de je ne sais où et je suis obligé de les prononcer.

Il n’avait pas fini de parler qu’il sentit monter en lui un autre de ces mots sauvages contre lesquels il ne pouvait lutter. Il ne le définissait pas encore – sentait juste sa présence enfouie qui s’ébrouait, se secouait, s’éveillait. En même temps, il fut enveloppé dans une étroite gangue de peur.

— Et puis aussi, essaya-t-il, j’ai une nouvelle maladie, depuis peu... je ne sais pas encore comment elle s’appelle, je ne sais pas vraiment ce qu’elle est, je...

Il s’interrompit, la gorge sèche. Il avait l’impression de parler depuis des heures. Il vit alors que le paysage urbain s’était totalement métamorphosé à son insu – sans doute, oui, bavardait-il depuis longtemps. La peur lui comprimait la gorge. Le mot sauvage gonflait au creux de son ventre gargouillant, pareil à une grosse bulle d’air qui cherche à s’échapper de la vase. Il savait que celui-là lui ferait mal, très mal, quand il crèverait. Il savait que ce serait terrible. Et il se savait incapable d’empêcher, ou même de retarder l’éclosion du mot.

Sur les bords de la route – la route, et non plus la rue –, se succédaient les innombrables épaves de véhicules divers, à l’état d’abandon avoué, après le double alignement compact qui étranglait les artères urbaines : et même plus loin que l’abandon, comme des cadavres décomposés, des squelettes plus ou, moins démantibulés. Des voitures, mais, surtout, des camionnettes et des pick-up, des tracteurs de camions ou des remorques seules, pareilles à des troncs de

monstrueuses bêtes décapitées, ou encore des engins non identifiâbles, qui ne ressemblaient à rien, sinon à des carcasses d'insectes géants et métalliques aux articulations déboîtées. De plus en plus nombreuses étaient ces épaves qui brûlaient, ou achevaient de se consumer, et là encore s'imposait la comparaison, s'établissait tout naturellement la similitude avec des bûchers funéraires humains. Le décor, qui était celui d'une guerre en marche, silencieuse et accablante, défilait, cadré en faible plongée par le pare-brise de la cabine surélevée ou encore la vitre de la portière à droite de Nazi Jones ; et c'est ainsi que ce dernier visualisait le paysage, en un long panoramique interminable, comme il avait tant et tant de fois vu des images s'écouler sur l'un ou l'autre de ses écrans – ou sur plusieurs simultanément – dans cette pièce du phare d'où il regardait bouillonner le monde.

Qu'étaient donc devenus les conducteurs et passagers de ces ruines de ferraille ? Cendres et charbons, eux aussi, dans ces nœuds de flammes rouges rabattues par un petit vent sec, à la source de ces fumées grasses et noires ? Ou bien ils avaient fui, sur leurs jambes, plus loin que les entrelacs serrés des bretelles d'autoroutes qui fermaient l'horizon, où que se porte le regard ? Où s'étaient donc évaporés les boute-feux ? Ceux-ci possédaient-ils le même visage que ceux-là ? Parfois, une silhouette vague et tassée émergeait de derrière un remous de fumée, mais le camion filait trop vite pour que sa conductrice ou son passager hagard pussent identifier, ou simplement *comprendre*, la fugitive apparition. Et si, comme elle, Nazi Jones se posait des questions sur le funeste paysage, Belladone se dit qu'ils n'allaient probablement pas tarder à avoir un élément de réponse – peut-être – lorsqu'elle aperçut cette flaque sombre du barrage en travers de la route, dans la lumière laiteuse du soleil déjà haut, à quelques centaines de mètres, droit devant.

Elle ressentit une étrange sensation, tout à fait décalée par rapport au moment présent, et qui lui chatouilla la paume des mains : ses doigts n'étaient plus refermés sur le volant gainé de cuir, mais sur une boîte blanche de bière Dixie... et elle était assise avec *lui* à la terrasse d'un restaurant en bordure de mer, et le soleil se couchait derrière un key mauve, et elle mangeait des huîtres monstrueuses qu'elle aspergeait de quelques gouttes de citron, ainsi que d'une sauce rouge, et elle...

Jeta un coup d'œil en direction de Nazi Jones. Il n'avait encore rien remarqué. Tout entier chamboulé et torturé par ce combat intérieur livré contre ces pulsions incontrôlables qui lui brûlaient la cervelle. Elle dit :

— Essayez donc d'oublier un instant votre nouvelle maladie sans nom : vous risquez d'en attraper une autre dans pas longtemps, la dernière et définitive. Regardez là-bas.

Sa main quitta le volant pour se poser sur le pommeau du levier de vitesses ; dans le geste, le picotement mnémonique qui lui creusait la paume coula entre ses doigts (et le soleil mauve se coucha dans le noir, les huîtres se recroquevillèrent sur elles-mêmes, la boîte de Dixie devint poussière). Elle ralentit. Ses paupières étaient plissées, son regard aiguisé braqué sur l'obstacle en travers de la route. À moins de cent mètres, maintenant, on pouvait identifier deux pick-up, un rouge et un vert, qui avaient été placés tête-bêche. Des individus s'agitaient derrière la barricade improvisée ; quelques-uns grimpèrent dans les caisses des pick-up, sur leur capot, brandissant des armes ; des bâtons ou des fusils ? Plus loin, des feux brûlaient en plein milieu de la route, dans ce dédale que dessinaient d'autres voitures immobilisées. Belladone estima le nombre des pirates à plusieurs dizaines. Et elle accéléra. Nazi Jones poussa un long gémissement.

Elle se demanda si ce barrage avait été dressé à son intention, c'est-à-dire pour le camion de la MONITRA, ou si les pirates avaient plus simplement décidé d'attaquer tout ce qui osait se présenter sur cette route ? S'ils se trouvaient tout spécialement là pour un chargement de quelques tonnes de sangsues...

Anticipant le choc, n'y croyant pas alors qu'à l'évidence il allait se produire, Nazi Jones se crispa de la tête aux pieds, devint un bloc dur de muscles tétanisés, l'intérieur de son crâne transformé en une boule de chairs fibreuses et nouées. Son esprit flamba. Dans les tréfonds de la fournaise, le mot sauvage gonfla brutalement, douloureusement, jusqu'à atteindre le point limite de tension au-delà duquel il exploserait.

Belladone vit grossir les carrosseries des voitures en travers de la route ; elle arrivait dessus à très vive allure. Elle remarqua les taches de rouille, sur les capots et le long des ailes, comme des ourlets soulignant les flancs de caisse ; elle remarqua les visages tordus des pirates, leurs grimaces à la fois mauvaises et apeurées, elle vit leurs gestes, leurs fusils levés.

Le choc secoua toute la cabine ; Belladone l'amortit du mieux qu'elle pût, cramponnée au volant, ses cuisses tendues, pieds appuyés l'un sur la large pédale d'accélération, l'autre dégagé du plateau d'embrayage. Nazi Jones couina, projeté en avant ; il se protégea d'extrême justesse, évitant de s'écraser le visage contre le pare-brise ; ses coudes repliés heurtèrent la vitre, une douleur mordante embrasa les muscles de ses bras, jusqu'aux épaules, puis s'envola sitôt après et le laissa parfaitement insensibilisé des omoplates jusqu'au bout des doigts.

Les deux pick-up valsèrent, la barricade qu'ils formaient s'ouvrit en son centre précis. Le véhicule vert – celui de droite – fut lancé contre une rampe de sécurité déjà tordue et noircie ; il bascula pardessus, les

quatre roues en l'air, s'écrasa sur la faible pente du talus de l'autre côté, au long de laquelle il rebondit un certain nombre de fois comme un gros objet de caoutchouc. Ses occupants projetés en l'air retombèrent pêle-mêle. Quant au pick-up rouge, il tournoya sur lui-même comme une toupie, la cabine et le capot broyés net. Son moteur arraché fusa dans une gerbe de flammèches, d'étincelles et de fragments de métal tordus. Accroupi sur le toit au moment du choc, un homme s'aplatit sur la gueule du camion, percuta le pare-brise sur lequel il laissa des traces sanglantes et fut propulsé contre le déflecteur. Puis il retomba devant, glissa ; sa chute essuya les barbouillages ; il disparut sous le camion. Un autre, qui s'apprêtait à tirer, fut happé par l'aile du White. La crosse de son fusil lui démolit l'épaule et fit sauter l'articulation. Les bras des rétroviseurs lui arrachèrent le visage.

Le camion creva un écran de fumée noire, franchit un premier feu, un second. Il y eut un autre choc quand la traverse d'acier de la bull bar balaya la Spitfire en plein centre de la route, l'emporta sur une dizaine de mètres dans un énorme vacarme de ferraille déchirée. Le type au volant hurlait encore après sa mort, les jambes et le bassin broyés, le ventre éclaté, dans la pluie de son sang qui fusait par les portières ouvertes.

Une femme à califourchon sur la rampe de sécurité, les cheveux pareils à une crinière hirsute, vêtue d'un slip noir et de bottes de fourrure lacées ; épaula son fusil à pompe et tira. La balle creva le toit métallique de la cabine du camion et se perdit dans le rembourrage de cuir intérieur. Belladone donna un coup de volant sur la gauche, à la fois pour se libérer de la carcasse de la Spitfire et pour éviter une autre voiture de la chicane, plantée dans l'axe de la route. La femme aux cheveux crinière n'eut pas le temps de s'abriter : l'extrémité du pare-chocs l'accrocha et la fit glisser sur le rail, sciant sa jambe. Elle eut un réflexe dérisoire de protection, comme si, dans cette panique absolue qui l'empalait vive, elle avait voulu repousser le camion. Ses deux bras furent aspirés par les profondes crénelures de la roue. Plaquée un instant contre le pneu gigantesque, elle ne fut qu'un tronc surmonté d'une tête braillante, avec une jambe, encore, qui s'écorcha sur l'asphalte et de laquelle jaillit la botte, avant de passer sous la roue et d'y entraîner le reste du corps démembré. Une gerbe de viscères et de chairs broyées fouetta l'intérieur du garde-boue.

Belladone contrebraqua. La Spitfire décrochée tournoyait en arrière, glissait le long des roues de la remorque et terminait sa course contre une autre voiture.

Des bas-côtés jaillissaient des individus éparpillés dont très peu avaient la présence d'esprit de lever leurs armes – quand ils en possédaient – en direction du camion. Ils avaient des visages noircis

par la suie, de grands yeux écarquillés, livides. Belladone ressentit les chocs crépitants de quelques impacts sur la remorque. Elle accéléra encore. Devant, la route était libre, dégagée. Elle jeta un coup d'œil à son rétroviseur panoramique, constata que quelques véhicules l'avaient prise en chasse, mais ils semblaient se maintenir à une distance prudente, pour l'instant... comme s'ils obéissaient davantage à une sorte de réflexe automatique plutôt qu'à une véritable volonté de poursuite. Ou alors, ils attendaient leur moment...

— Hé ! cria Belladone, lèvres rouges pour un sourire vainqueur, les yeux brillants. Vous voyez bien que rien ne nous résiste, non ?

D'une pâleur extrême et rencogné dans un angle du siège, contre la portière, Nazi Jones hoqueta. Un mélange de bile amère et de salive coulait sur son menton. Il balbutia :

— Les sangsues... Ils ont tiré dans la remorque... et s'ils avaient... s'ils avaient...

Il vit se crispier le visage de la folle au volant. Il vit ses lèvres trop rouges qui bougeaient, articulant des sons, des paroles sans doute, mais il n'entendait rien. Tout ce vacarme qu'il venait de traverser se trouvait maintenant concentré en lui. Alors, le mot sauvage creva.

— Vifex, dit Nazi Jones.

Et un grand calme descendit sur le paysage, alentour.

Et ce paysage disparut.

Et le camion avec.

Et Belladone, la folle, aussi.

D'autres symptômes touchaient ceux que la maladie, pour l'instant, épargnait. Les gens fauchés par le mal subissaient tout d'abord une période plus ou moins longue de prostration geignarde, de dépression stupéfaite ; ils regardaient grandir leurs mains et leurs pieds, se déformer leur tête, à la suite de quoi, frappés de cécité foudroyante, chacun seul dans la nuit qui enveloppait la monstruosité, ils mouraient. Les autres, par contre, les vivants en sursis, devenaient fous. C'est-à-dire que la peur les touchait aussi bien, aussi fort que n'importe qui, et ils tentaient de la repousser à leur manière. Conscients de cette précarité fragile de leur situation, ils préféraient se balancer et faire des pirouettes sur le fil tendu au-dessus de ce charnier, de cette fosse commune qu'était devenu le monde, plutôt que d'user leurs forces à essayer de traverser en équilibre... à essayer de rejoindre une autre rive salvatrice dont l'existence, d'ailleurs, n'était même pas certaine.

Voilà pourquoi les gens qui possédaient encore vaguement la faculté de penser préféraient devenir fous.

Il existait plusieurs formes de folie.

Deux courants principaux. On pouvait dire de la première tendance qu'elle était passive, par opposition à la seconde, violemment activiste et engagée. Les « fous passifs » se contentaient de vivre pour eux-mêmes, solitaires ou regroupés en cohortes plus ou moins importantes, une exubérance déchaînée et toutes sortes de débordements qui les libéraient des contraintes morales et des règles du jeu social dans lesquels ils s'étaient trouvés jusqu'alors enfermés. La fête, la dernière, était pour eux l'ultime recours, la seule façon de gâcher *raisonnablement* le temps qui leur restait à vivre. Sans doute, derrière leurs rires, leurs cris, leurs maquillages et déguisements, derrière cette ivresse permanente qui les secouait, sans doute entretenaient-ils un fragment d'espoir, simplement une miette, une poussière d'espoir qui les poussait à croire de loin en loin au dénouement heureux de la catastrophe en marche. À croire qu'ils traverseraient victorieusement l'épreuve et le carnage, qu'ils s'en sortiraient, eux, que d'ici à ce que la maladie les touche on trouverait une solution, on comprendrait, on serait capable d'enrayer les effets de l'épidémie. Croire sans doute qu'ils pouvaient être sauvés... Si ce remède existait (se disaient-ils, à tort ou à raison), il ne pouvait être mis au point que par ceux, quels qu'ils soient, qui avaient causé le mal. Alors ils attendaient, portés par cette poussière d'espoir qui de loin en loin tranchait les brumes de

l'alcool, de la drogue, pointait sous cette uniforme pellicule glacée de la folie qui les emprisonnait dans son carcan. Ils mangeaient et buvaient, ils se shootaient, ils riaient, ils baisaient, ils déferlaient en bandes colorées dans les rues, partout ; ils ébranlaient les dernières structures vacillantes d'une société qui s'enfonçait, pareille à quelque gigantesque édifice branlant, dans les tourbes liquides et la vase d'un profond marais planétaire. Ils avaient tout oublié de ce qui faisait d'eux – et ce n'était pas si éloigné dans le temps – des individus, dotés d'un statut social bien défini. Famille, profession, convictions politiques, religieuses ou autres, toutes les convictions, à l'exception d'une seule : cette absolue nécessité de la folie, ralliant ceux qu'un petit fragment d'espoir venait visiter parfois aux convaincus de l'inéluctable échéance.

Il y avait les « fous actifs ». Qui tout autant que les précédents s'enivraient de mille et une manières, se brûlaient les ailes et la cervelle à tous les feux possibles et imaginables, mais qui, de plus, avaient pris les armes et se croyaient encore capables de faire évoluer, par la force, le cours de la situation. S'imaginaient compter. S'imaginaient peser dans la balance au point d'infléchir le déroulement des événements, avec leurs fusils à balles ou leurs armes-laser volées, avec leurs barrages sur les routes et les fleuves, leurs attaques lancées contre des centres dits névralgiques, leurs prises de villes ou de quartiers ou de secteurs... Avec leurs armées révolutionnaires et aussi contre-révolutionnaires, leurs groupuscules progressistes et leurs fractions situationnistes, qui non seulement luttaient contre les polices, milices et armées d'États (encore et toujours et obstinément fidèles aux gouvernements plus ou moins putréfiés), mais trouvaient le moyen de se dresser les uns contre les autres en de très sanglants affrontements... À moins qu'ils ne croient plus en rien, pas plus que certains « fous passifs », mais incapables de se plonger *uniquement* dans la fête saoulante ; cette violence tous azimuts se révélant le seul exutoire possible d'un radical et absolu désespoir. Comme s'ils étaient la main noire chargée d'en finir le plus rapidement, le plus *proprement*, avec une race humaine balayée par sa propre malédiction. Comme s'ils étaient les soldats du fléau, le virus incarné. Prédateurs et charognards à la fois, les nettoyeurs d'une infernale voirie...

Et ces fous en armes se battaient pour savoir si Richie Lee Doc était sauveur ou traître, Judas ou Christ, bourreau ou rédempteur, diable ou dieu, l'espoir ou bien la mort. Ou plutôt non. Ils ne se battaient pas pour savoir. Ils *savaient*. Ils se battaient pour imposer, précisément, leurs convictions. C'est-à-dire : Richie Lee Doc est le sauveur ; ou bien : Richie Lee Doc est le traître. Richie Lee Doc est dieu ; ou bien : Richie Lee Doc est le bourreau.

Il eut un sourire fatigué. Il se dit que, tout compte fait, en l'état actuel des choses, l'espèce humaine ne pouvait probablement pas se diviser aussi facilement en ces deux courants : les fous, quels qu'ils soient, et les malades. La catégorisation n'était pas si simplement adaptable à un tel réductionnisme. Il y avait aussi tous ceux, de par le monde en naufrage, qui n'étaient pas encore fous. Pas encore atteints.

« Et moi ? se demanda-t-il, poussant de tout son poids sur la gaffe. Quelle étiquette coller sur mon front ? Et quoi écrire, sur l'étiquette ? S'il faut absolument y écrire quelque chose... »

Surtout pas, non.

Il y avait ceux qui n'avaient pas encore franchi le pas, ni dans un sens ni dans l'autre, qui demeuraient sur place et s'en remettaient selon l'habitude, comme ils l'avaient toujours fait, aux autorités en place, sinon en fonctions. Ceux, qui avaient accepté l'explosion du mal, qui en avaient accepté le principe et les effets en évitant surtout de chercher à comprendre les raisons et les mécanismes de sa cause car alors, ce faisant, comment conserver encore la moindre parcelle de foi et de confiance en cette autorité supposée salvatrice ? Comment louer le rasoir qui vous tranche la gorge ?

Ils accusaient Dieu, aussi pratique à démolir qu'à inventer et qui savait si bien soutenir, dans le même imperturbable silence, les assauts d'implorations comme les insultes ; ils accusaient la malchance, le destin, l'inéluctable et ce qui est écrit, ce qui doit être, ils accusaient cette condition humaine depuis toujours décrite écrasée sous le poids des aléas et du malheur, en attendant demain peut-être – en attendant toujours *plus tard* – ; ils accusaient la vie, et comme il fallait bien qu'ils tentent, tout de même, une amorce d'explication, qu'ils fassent cet effort, ils s'abandonnaient aux brouillards, aux culpabilités occultes, aux forces impalpables et non identifiées.

Ceux-là, en transit, poursuivaient une existence de toujours, coûte que coûte bricoleurs, jusqu'au bout – jusqu'à plus possible, jusqu'à l'anéantissement parfaitement nivelé des dernières ruines de leur univers. Ils tiendraient. Ils étaient sculptés dans ce granit dont on fait les brûleurs de dernière cartouche. Comme s'il pouvait être jamais utile de brûler une *dernière* cartouche. Mais ce mot-là, *dernier*, leur convenait à la perfection, leur collait aux tripes et sous la peau, faisait grésiller agréablement les connexions profondes de leurs cerveaux. C'était un mot qui pouvait s'inscrire en grosses lettres rouges sur leur étiquette frontale. Avec tout ce que cela comporte, en même temps, de terriblement dramatique, pitoyable aussi bien que gratificateur et honorifique. Un mot-masque idéal, pour toutes les pirouettes. Ils seraient du dernier combat, du dernier espoir, du dernier verre et de la dernière valse, passagers du dernier vol pour ailleurs, dernières

victimes toutes prêtes à entendre le dernier mensonge ; le dernier matin du dernier jour ils prendraient le dernier bus qui les emmènerait à leur travail... ou bien ils écouterait une dernière fois la radio – la dernière station émettrice –, cherchant à savoir si les dernières mesures du dernier gouvernement avaient une chance, la dernière, de vaincre la dernière charge cataclysmique...

Et ceux-là vivaient encore dans les villes, ou n'importe où, en fait, là où ils vivaient avant, depuis toujours. Sur les rives du fleuve comme à l'intérieur des terres.

Il les apercevait, dans la brume et la lumière glauque. C'est-à-dire : il savait lire leurs traces. Il jetait parfois dans ces directions des coups d'œil prolongés, qu'il ne destinait d'ailleurs pas à ces étincelles de vie pendues ou griffées dans les brumes, mais comment éviter de les apercevoir ? Il regardait les rives mouvantes. Il guettait les embarcations susceptibles de s'en détacher à chaque instant. Toutes sortes d'embarcations ; celles des services sanitaires et funéraires, les ramasseurs de morts, et puis les autres. La police ou les pillleurs.

Il avait peur. Autant de la police que des pillleurs. Sa position n'était guère confortable. Il valait juste un peu mieux que ceux qui s'enfonçaient dans l'eau, sous ses pieds. Si peu. Et le savait.

Il était draveur de morts.

Il conduisait sur le fleuve, chevauchant les reflux des marées lointaines, des trains flottants de cadavres.

Sans doute, à la réflexion, faisait-il partie, à sa manière, de ceux-là même pour qui il éprouvait un irrésistible mépris : les derniers, les vivants de la brume, ceux qui n'étaient ni fous ni malades ni morts. Sans doute. Il était du nombre des lutteurs, vaille que vaille. Charognard-éboueur, sans passer par la case « prédateur ».

Il préférait ne pas s'interroger sincèrement sur son choix. Ne pas se demander s'il s'agissait réellement d'un choix. (Et s'il y avait quelque chose dont il était bien incertain, certain d'être incertain, c'était bien cela...) Quel choix ? Il avait lui aussi trop facilement tendance à se laisser aller aux brouillards, à accuser le flou et l'innommé, en dernière extrémité, quand c'était devenu impossible de ne pas accuser quelque chose ou quelqu'un. Bien sûr qu'il en faisait partie, de ces aveugles-nés.

Et puis après ? Ce n'était pas sa faute.

Il passait son temps à hurler mentalement : « Ce n'est pas ma faute ! » poussant le cri d'innocence sur le cri, et puis un autre et encore un autre, comme on entasse des pierres, comme on maçonne un mur protecteur, en cercle autour de soi, au centre duquel on se tient recroquevillé, tout petit, le plus minuscule possible.

Ce n'était pas sa faute et voilà qu'il était maintenant draveur de

morts.

Il participait à la dérisoire résistance de l'espèce secouée par les coups de gueule de la maladie inconnue. La maladie qui sourdait de la terre ou flottait dans le ciel. Et lui, il se rendait utile.

Il n'aurait pu s'octroyer meilleur rôle.

Il se trouvait parfaitement à sa place, c'est-à-dire aussi déplacé que possible. Parfaitement à sa place. Sa participation à l'effort commun le saoulait d'une telle évidence... C'était bien le moins qu'il pût donner.

Courant sur les corps, il se porta au front du train de cadavres flottants, dont l'épaisseur immergée atteignait probablement un mètre, un mètre cinquante, il pouvait donner cette dimension et calculer à cinquante centimètres près rien qu'en se fiant à la résistance plus ou moins souple des corps qui ployaient sous ses pas : il commençait à avoir l'habitude, un entraînement efficace. La couche supérieure de cadavre flottait à quelques centimètres au-dessus du niveau de l'eau. Il devait prendre garde à ne pas trébucher sur des membres, bras et jambes, dressés soudain sous l'effet d'un remous de fond.

Ce banc qu'il drayait mesurait approximativement deux cents mètres de long, sur vingt-cinq ou trente de large ; il en avait commencé l'assemblage quelques jours auparavant, avec, seulement, une quarantaine de morts il en conduisait aujourd'hui plusieurs milliers. Des filets déployés les uns après les autres, au fur et à mesure, recouvraient le flottage et lui assuraient une certaine homogénéité, tandis que des bouées fluorescentes en dessinaient le périmètre. Les bouées accrochées aux filets participaient d'une fonction double : aider bien sûr à la flottabilité du train de cadavres, et aussi garantir un minimum de sécurité à la navigation fluviale toujours ouverte, abondante même, en certains secteurs. (Il avait eu l'occasion de voir, par trois fois, ce que pouvait donner une collision entre une péniche et un train de morts.)

Les macchabées flottaient à peu près correctement. Comme si la maladie qui les avait frappés et vaincus présentait cette particularité de les conserver légers pendant quelques jours, peut-être gonflés d'air ? Ils n'en étaient pas encore arrivés au stade où ils coulaient à pic. Ceux qui composaient le fond du flottage, les plus anciens et pour cette raison les plus submersibles, ne plongeaient cependant pas au fond, maintenus entre deux eaux par cet enchevêtrement qui les liait aux couches supérieures plus légères. Une partie de son travail consistait justement à veiller au maintien du flottage : éviter la désagrégation par le fond. Pour cela, conduire le train flottant à une allure suffisamment rapide jusqu'à la mer où le reflux l'emporterait. Fournir régulièrement l'immense radeau pourrissant en cadavres frais et légers. Il disposait en moyenne de trois ou quatre jours pour conduire un flottage de plusieurs dizaines de milliers de morts

jusqu'aux barres aspirantes de l'océan. Dépassé ce délai, il courait le risque de voir s'enfoncer le radeau sous ses pieds, en dépit des filets et des bouées.

Il était draveur de morts, nettoyeur de la ville et du fleuve.

Le fleuve traversait la ville..., à moins que la ville fût construite sur le fleuve ? C'était difficile à définir, très imbriqué, surtout depuis que les marées aux amplitudes imprévisibles se succédaient dans le désordre le plus absolu (différentes versions couraient, qui tentaient d'expliquer le phénomène, et notamment celle-ci : quelque temps après les premiers ravages de la maladie – que certaines puissances politiques s'accordaient à considérer comme une agression militaire « incontrôlée :» – les premiers maillons de la chaîne des réactions automatiques avaient sauté, des bases nucléaires situées sous le toit du monde, au-delà du 80^e parallèle, avaient explosé, la chaleur dégagée provoquant une fonte brutale et importante des banquises, l'onde de choc des gigantesques raz de marée). Le fleuve était une artère immense dans laquelle se jetaient des centaines d'affluents : toutes ces rues des bas quartiers que l'étiage démesurément gonflé transformait en cours d'eau. S'ajoutant à cela les innombrables gueules béantes des égouts qui, auparavant déjà, mordaient régulièrement les rives pierreuses et bétonnées. La ville avait ainsi des centaines de bouches pour cracher ses morts, et ne s'en privait pas.

Aux draveurs funéraires de pêcher et de rassembler les cadavres, pour en constituer les longs radeaux en rapide partance vers la mer, jonglant avec les reflux des marées. Nettoyer, drainer, éviter (en tous cas lutter contre) l'asphyxie tant psychologique que matérielle provoquée par les amoncellements de victimes – éviter aussi, et si dérisoire que fût cette démarche sanitaire prétendument préventive en plein chaos généralisé, l'éclosion puis la propagation d'autres maladies... Aux draveurs de balayer, de rassembler, d'emporter au loin ces funestes ordures.

Il était l'un d'entre eux.

Il avait souvent l'intime conviction, si fugace qu'elle fût, d'être le seul, l'unique. Et aussi d'être la cause, plutôt que quelque vague et malheureux outil de l'effet. Puisqu'il en fallait bien un, parmi les hommes. C'était lui... Mais il admettait volontiers être la proie facile des idées les plus dingues...

Il courut et sauta en direction du front du flottage, s'aidant du manche de la gaffe pour conserver son équilibre ; il préférait ne pas regarder où, dans quoi il plantait la hampe : il se sentait toujours à la merci d'une déchirure ouverte dans sa carapace d'habitudes blasées.

Il devait non seulement éviter de trébucher sur un membre, un coude ou un genou importunément levé, mais encore de glisser dans une des anfractuosités molles du radeau, ou de se tordre une cheville

dans une des mailles du filet. À quelques mètres seulement de la proue mouvante, il s'immobilisa, jambes écartées pour résister à la légère houle, les semelles de ses bottes détrempées bien calées aux creux flasques, mais encore élastiques et solides, de deux abdomens ; appuyant la hampe de sa gaffe dans la bouche d'un vieil homme à demi-nu, verdâtre, il s'aida de l'outil pour conserver son équilibre.

La lumière du jour avait un poids de plomb. Une lumière crépusculaire, bien que le soleil, quelque part derrière l'écran gris nuageux, n'eût pas encore, et loin de là, amorcé sa descente en direction des poudroiments d'ouest. On aurait pu croire cet horizon à portée de main – comme tous les autres d'ailleurs, quel que soit le point sur lequel se posât l'œil – ; il suffisait de se hâter dans sa direction pour le voir s'éloigner d'autant... Même pas s'éloigner : tout simplement, le poudroiment continuait d'être ce qu'il était, semblable à lui-même, pareil, immuable, toujours tendu au bout de la main, toujours intouchable. Devant, pesaient ces brumes et remous d'une étrange pulvérulence gorgée d'eau grise, et le fleuve allait y noyer tout droit ses rares reflets dansants. À gauche comme à droite se levaient d'autres brouillards, murailles d'un canyon flou aux strates emmêlées reliant le ciel à la terre – ou à l'eau – dans un même gribouillage. Au pied des parois vibrantes du canyon mirage, s'entassaient les ombres et silhouettes plus ou moins consistantes, plus ou moins irréelles, de cette brèche taillée dans la ville. Les ombres, les silhouettes, ainsi que les lumières en guirlandes. Si la ville avait mal, on ne l'entendait pas se plaindre, ni gémir, ni encore moins crier, les nappes de *fog* stagnantes jouant très bien leur rôle d'éteignoir. Par contre, dansaient les échos répercutés de klaxons nasillards, parfois piaulants, pointus, ou parfois rauques, méchantes imitations, au-dessus du concert, de ces monotones vagissements tirés d'une corne de brume.

Quant à l'environnement sonore immédiat, il construisait un puzzle de clapotis, de succions, montant directement des corps enchevêtrés sous les mailles des filets et que venaient lécher les mille et une langues insinuées de la vague.

Il marchait sur les cadavres gonflés, spongieux et mous, tordus, bavant les blêmes stupeurs de la putréfaction. Ils étaient sa terre, son sol, son île. Dans la mesure du possible, avant de dérouler puis de tendre un nouveau lé de filet sur le radeau macabre, il s'efforçait de retourner un maximum de corps sur le ventre afin de n'avoir pas à contempler en permanence un champ de visages grimaçants, levés vers lui sous ses pas ; des centaines de visages aux traits brouillés par la dernière souffrance, aux yeux écarquillés et fixes qui n'en finissaient pas de l'accuser, lui, le vivant, ce sacrilège sur pattes, qui se hâtait de les emmener vers la mer où ils se perdraient définitivement. Il avait beau travailler vite, déroulant des gestes précis : il ne parvenait jamais

à retourner tous les corps. Il perdait du temps à consolider ici et là le plancher du radeau, entrecroisant des membres que terminaient des pieds et des mains démesurément déformés, comme s'il raccommmodait les accrocs d'une immense et très particulière vannerie. Il y avait ceux qu'il oubliait, qu'ensuite le filet et la pression interne de l'entrelacs, en cet endroit, maintenaient dans cette position : leur face carnavalesque tournée vers le ciel ; il y avait les autres, ballottés au contraire dans un espace de relâchement, et dont l'à plat ventre, petit à petit, pivotait sur lui-même, pour se retrouver finalement de biais, sur le flanc, ou bien effectuant un tour complet. Ils avaient tous et toutes la bouche ouverte, recrachant des borborygmes en chapelets lorsque des franges de vaguelettes venaient s'y perdre, ces mêmes vaguelettes qui balayaient leurs yeux exorbités sans que le moindre frémissement ne leur tremble aux paupières. Quand au hasard de ses courses fébriles en surface du radeau il appuyait un peu fort sur un de ces ventres-là, il y avait un petit geyser qui montait de la bouche béante aux dents écartelées par la déformation galopante des maxillaires qui avait précédé la mort. Les cadavres jouaient à crachoter de l'eau boueuse. Ç'aurait pu être comique à voir.

Tous, ils portaient les marques, présentant et figeant les différents stades évolutifs de là métamorphose qui touchait non seulement les extrémités des membres mais aussi la tête, le crâne, le visage : ces difformités céphaliques, incluses dans la glauque résine du trépas, étaient de loin les plus spectaculaires. (Poussées, tirées, entraînées par ceux qui faisaient mine d'avoir tout compris, des foules hurlantes, de par le monde, braillaient leurs vociférations accusatrices dans le vide, répétaient à la suite de meneurs savants que la maladie présentait une forme accélérée d'acromégalie. Ils donnaient ce nom-là. Une acromégalie fulgurante, portée par un virus malin et mutagène, lui-même trimbalé par une bactérie recombinée génétiquement ; une brave petite bactérie sur laquelle on avait déjà exécuté des millions d'expériences et qui naissait, se reproduisait, vivait à foison et très ordinairement dans l'intestin de l'homme. Une acromégalie qui n'était plus une maladie rare dont le cycle de développement courait sur des mois et des mois l'accélération tranchait dans l'horreur et le temps : en quelques jours, quelques semaines au plus, c'était fini.)

Il ne voulait pas entendre les foules ; toutes ces explications scientifiques imbriquées les unes dans les autres ne faisaient que du bruit, parfaitement inefficaces et impuissantes, de toute façon. À quoi bon ? Il se « contentait » de savoir que la maladie ne tarderait pas à étouffer la planète entière, et que pour l'heure le seul espoir de voir épargnée peut-être une fraction de l'humanité se tendait vers l'inconnu – vers ce que les « fous passifs » ou d'autres qui ne l'étaient pas encore appelaient la destinée, les voies de Dieu, etc. Il se

contentait de savoir la mort à ses pieds.

Il s'était aménagé un coin de repos, sur le flanc droit du flottage, pas très loin du front de proue. Un morceau de toile cirée rouge, qui recouvrait deux corps de femmes allongés côte à côte, sur le dos. Quand la fatigue plombait ses jambes un peu trop lourdement, il allait s'asseoir là-bas, s'allonger à demi sur les ventres flasques et les cages thoraciques rembourrées de seins mous.

Il se gratta longuement et pensivement les couilles à travers la toile rêche de son pantalon mouillé. Du bout de la langue, il évaluait l'importance de cette carie, sous le plombage enfui d'une molaire. Un nouveau fragment d'ivoire s'était détaché. Il avait l'impression que le trou dans la dent avait les dimensions d'un véritable gouffre.

Et puis, comme s'il n'attendait que cet instant, au terme d'une longue patience tendue, il soupira, émit un petit bruit de gorge à la fois soulagé et ennuyé, en apercevant le phare du bateau qui crevait la brume sur la rive droite de la ville.

Il cessa de se gratter l'entrejambe. Sa langue retomba au fond de sa bouche emplie de salive, laissant tranquille la dent cariée... qui parut se gonfler d'air vif lorsqu'il aspira longuement entre ses lèvres. Plissant les paupières, il conserva cette attitude et son immobilité pendant un court instant, tandis qu'une expression crispée se peignait sur ses traits d'homme déjà âgé. Sous le large bord du chapeau de cuir rejeté en arrière, son front haut et dégarni se couvrit d'une fine sueur. Ainsi que sa lèvre supérieure : il y donna un coup de langue, expirant par les narines.

À cet instant, et une fois de plus, il se demanda pourquoi la maladie l'épargnait, lui – pour quelle raison le fléau semblait vouloir l'ignorer jusqu'au bout, comme une évidence, une certitude élémentaire ? Comme s'il devait être, finalement, le dernier homme debout, une fois le rideau de l'holocauste retombé, au sommet d'un Himalaya de cadavres. Pourquoi, alors qu'il aurait dû logiquement attraper le virus depuis belle lurette, passant son temps au contact des morts dans un brouillard de microbes cent fois plus dense que nulle part ailleurs. Pourquoi ? Parce qu'il fallait des draveurs de macchabées ? Ou plus logiquement le virus mourait-il en même temps que ses victimes, transmissible par la vie seule ?

Il bougea. Empoignant à deux mains la hampe de sa gaffe qu'il utilisa comme une canne, à sa manière habituelle, il sautilla de l'avant, pesant ici de la semelle sur une tête, là sur des omoplates, utilisant les nœuds d'intersections du cordage du filet. Il s'arrêta à l'extrême bord du flottage, près d'une bouée. À portée de gaffe, le bateau coupa son moteur et se laissa dériver au fil du courant. Un des marins de l'embarcation lança un grappin et tendit la corde, de façon à ce qu'une distance égale soit conservée entre la coque et le front de

la drave de morts. Le marin exécuta sa manœuvre sans prononcer un mot.

Et lui n'en dit pas davantage, appuyé sur sa gaffe. Du coin de l'œil, il avait suivi l'éclair du grappin qui volait, s'accrochait au filet autant qu'aux chairs livides d'une morte sans âge.

S'il avait peur, il ne devait surtout pas le montrer, c'était la première règle. Il savait d'ailleurs qu'il inspirait aux autres une peur au moins égale... Ces hommes du bateau le craignaient (s'ils étaient bien ce qu'ils prétendaient être) ; pas un, jamais, n'avait couru ni ne courrait le risque de quitter l'embarcation protectrice et de mettre le pied sur le flottage de cadavres. Et combien, de ces équipages de la police sanitaire, auraient osé toucher un draveur de morts ?

Il attendit, son regard plissé filant sous le rebord cassé du chapeau. Il n'ignorait pas que du plat-bord surélevé de leur bateau les autres se trouvaient dans l'impossibilité de saisir ce regard-là : il n'allait certes pas les y aider en se tordant le cou. Qu'ils se débrouillent avec leur peur, comme il s'accommodait de la sienne ; qu'ils disent ce qu'ils avaient à dire, il fournirait les réponses attendues, sans plus.

La coque blanche du bateau dansait. Sur le flanc aiguisé de l'étrave, le « P » de Police avait été peint à la va-vite en travers d'une grande croix rouge.

Mais quelquefois, des pillards de cadavres utilisaient ce genre de bateau, dans lesquels ils se cachaient pour s'approcher plus facilement des flottages mortuaires.

Il se dit que cette barque appartenait certainement à la véritable police sanitaire. Sinon, le flot des pillards se serait déjà déversé comme un torrent hurleur sur son radeau... et lui, hors course, perdant son sang par cinquante trous dans sa tête... Il avait dû affronter directement les pirates une fois. Ils n'avaient même pas pris la peine de se faire passer pour ce qu'ils n'étaient pas, surgissant des vapeurs fumeuses de la rive sur une barge rouillée, poussant des cris (comme s'ils croyaient que ce genre de hurlements étaient de taille à lui faire perdre son sang-froid !) Il avait couru jusqu'à sa toile cirée rouge, sorti son fusil de l'étui et généreusement arrosé de plomb les assaillants. Longtemps après, sa tête résonnait encore de l'écho des rafales des détonations.

Des silhouettes s'agitaient dans la cabine du bateau, derrière les vitres sales. Un type sortit finalement, qui s'approcha de l'homme au grappin, près du bastingage.

— Eh ! toi !... appela le type.

Il leva un œil vague.

— Ton nom, tes papiers, dit sèchement le type, comme pressé d'être ailleurs.

Un contrôle de routine, sans plus. C'était le rôle de la police sanitaire de s'assurer que les draveurs de morts qui descendaient le fleuve effectuaient bel et bien leur mission en direction de l'océan – qu'ils étaient réellement des draveurs de morts et non pas, là encore, quelque pillard en cheville avec une bande.

Il rétorqua :

— Et votre nom à vous ? Vos papiers ?

Le policier grasseya des sons incompréhensibles et énervés.

— Ne me fais pas rire. Dépêche-toi d'obéir si tu ne veux pas qu'il t'arrive malheur.

Ce fut son tour d'émettre des sons gargouillants. Puis :

— Quel malheur ?

Il pouffa. La peur tournait toujours en lui, et, même, elle ne faisait que grandir. Cela ne se remarquait pas. Il se débrouillait plutôt bien. Il avait cependant tout intérêt à ne rien provoquer, qui débouchât sur une irrémédiable et désastreuse conclusion. (Sans avoir une idée précise de cette catastrophe, il la savait possible...) Il décida de ne pas faire le malin et sortit de la poche de sa vareuse le porte-cartes plastifié qui contenait ses papiers, envoya l'objet vers le bateau. Le policier attrapa le porte-cartes au vol. Jeta un coup d'œil aux papiers, leur fit suivre le même chemin en sens inverse.

Il rempocha le porte-cartes.

Alors, seulement, la peur s'estompa progressivement.

— Tu as longtemps de flottage ? demanda le policier.

— Deux jours.

— Il y en aura d'autres à ramasser, avant d'arriver à la mer.

— Je sais, dit-il. Je m'en doute. Je ramasserai ce que je pourrai. Il ne me reste plus tellement de filets, et le fond de mon radeau commence à peser. Je dois toucher la mer rapidement, dans un jour au plus. Ça me sera difficile de me lester davantage. Ils commencent à pourrir et à prendre lourdement l'eau, en dessous...

Il savait bien que les policiers (ainsi que beaucoup de gens, sans doute) supportaient mal d'entendre parler des morts de la sorte, avec cet « irrespect » tranquille. Comme si le respect, autant que la dérision, pouvaient encore avoir un poids, comme si...

— Décroche cette saloperie de grappin, tu veux ? dit le marin, secouant son filin.

Il obtempéra, avec des gestes lents.

Ensuite, il regarda s'éloigner le bateau.

Songeant qu'ils finiraient bien par découvrir un jour la vérité. L'un d'entre eux, plus malin que les autres, s'apercevrait que ses papiers étaient faux.

Il fut sur le point de hurler son véritable nom : « Je m'appelle

Richie Lee Doc ! » Il en aurait éprouvé un tel soulagement... indicible, immense.

Enfin.

C'était, bien entendu, parfaitement exclu, impossible.

Il se remit à se gratter les couilles, à curer, du bout de la langue, sa carie dentaire. Debout jambes écartées sur un mètre cinquante de viscères gargouillantes, de chairs putrides, d'os tordus. Et le regard progressivement alourdi par tant de brumes, alentour.

Nazi Jones frissonnait et pétait alternativement, ou encore en même temps : les pets hachés par le tremblement saccadé qui secouait tout son être se faisaient douloureux. Ses sphincters étaient irrités. Il avait froid. Son ventre ballonné par les gaz grondait en permanence ; de méchantes coliques lui tordaient l'estomac, essoraient ses intestins, comprimant sa taille au-dessus du niveau de la ceinture.

Il se sentait très mal et ne cherchait même plus à accélérer l'évacuation des effluves nauséabonds hors de sa culotte-scapandre en actionnant sa petite bombe d'air comprimé. Cette odeur échappée de son vêtement l'environnait, emplissait peu à peu la cabine du camion en dépit du courant d'air entretenu en permanence par les vitres entrouvertes des portières ; la puanteur ne le dérangeait plus.

Il ne se souciait pas davantage, désormais, d'en préserver sa compagne ; il n'était plus gêné, vis-à-vis d'elle, de se savoir à la source de la puanteur. À ce propos d'ailleurs, il aurait même fait son possible et davantage encore pour se rendre infiniment désagréable, s'il en avait eu la force, vengeance l'agression et cet enlèvement parfaitement dingue dont il était victime. S'il avait pu, s'il en avait eu le courage, il se serait montré odieux.

Cette grimaçante velléité lui avait traversé l'esprit plusieurs fois. Un aller-retour rapide. Sur le coup, la tentation l'inondait de sueur brûlante... qui, l'instant suivant, devenait glace. Et alors il était emporté par une peur blême, pétrifiante, qui lui grinçait au fond des oreilles et faisait battre des nerfs, de petites veines, sur ses tempes. Il imaginait facilement cette folle en robe rouge capable des pires repréailles s'il tentait de lui mettre des bâtons dans les roues. Il préférait éluder ce genre de problèmes et se convaincre qu'il représentait vraiment, pour elle, une sorte de complice, consentant ou non, d'une certaine importance. Se dire que si elle l'avait obligé à la suivre dans cette aventure démente, c'était bien qu'elle espérait l'utiliser positivement, et non pas dans l'intention de lui jouer quelque vilain tour, vicieusement, gratuitement... ou allez, savoir pourquoi...

Il était en train de la maudire à petit feu. Des bouffées de haine s'insinuaient par ces interstices tailladés dans la chape de malaises qui l'enveloppait, et crevaient en surface... puis fondaient, jusqu'aux prochaines éclosions.

Et puis sa peur était autre, qui tournoyait dans une vaste prison, sans geôlier ; il ressentait parfois la troublante sensation de n'être pas le seul « pensionnaire » de cette prison... comme si la fille, elle aussi,

qui avait pourtant l'air de très bien savoir où elle allait, ce qu'elle voulait, comme si la fille décidée ne faisait finalement rien d'autre que chercher une issue, un moyen de s'échapper elle-même. Sa peur était partout et ne lui appartenait pas en exclusivité. Il semblait bien que Belladone aussi en ressentît les effets. Surtout depuis un certain temps – figée, silencieuse, la bouche crispée sur une moue tombante et le regard un peu trop dur, en permanence.

Il s'agita sur son siège. Ce qui eut pour effet de provoquer un remous pesant dans les odeurs de putréfaction qui l'enveloppaient. Du coin de l'œil, il vit grimacer Belladone, se plisser ses narines. Il dit :

— Vous ne pourriez pas arrêter ce camion un instant ? Je voudrais vérifier le chargement, s'il vous plaît. Je suis certain que ces espèces de cinglés, en tirant sur la remorque, ont occasionné des dégâts.

Elle lui lança une œillade écœurée, un rien méprisante.

— M'arrêter un instant ? Bien sûr, et pourquoi pas ? Vous n'avez rien trouvé de plus intéressant ?

— Intéressant, dit Nazi Jones.

Sa bouche demeura grande ouverte un instant, puis se referma. Il étouffa un rot. Une rafale de pets trembla sous ses fesses, contre le siège. Il prit soudain conscience d'avoir demandé plusieurs fois déjà l'arrêt du camion... d'où la remarque acide, mi-moqueuse, mi-irritée, de Belladone... comme si l'échauffourée et la traversée du barrage, sur la route, avaient eu lieu de longues heures auparavant, alors que de nombreux détails contradictoires lui apportaient simultanément la preuve que la bataille avec les pirates s'était produite quelques minutes plus tôt, simplement quelques minutes.

Une rupture se situait entre ces instants de violence et maintenant. La cicatrice refermée sur la plaie avait gommé les causes du mal. Rupture, certes, mais quel genre de rupture ? Comment ?

Sa bouche s'ouvrit toute seule, sa mâchoire tomba lentement.

Une faille qui... Il ne connaissait rien de plus angoissant que la prise de conscience d'un moment d'amnésie. Votre vie s'écoule en pointillés, et c'est normal, et vous n'y prenez pas garde, vous n'y accordez aucune espèce d'attention, jusqu'à ce que vous vous aperceviez, malheureux, que les pointillés ne sont pas uniquement composés de points, mais aussi, et pour moitié, de vides...

De sacrés vides.

Et là, entre le dernier point et maintenant, s'étirait un vide.

La rupture avait-elle ébréché sa seule conscience, ou bien la folle fille en robe rouge en avait-elle été affectée, elle aussi ? Comment savoir ?

Dans le rétroviseur extérieur, il vit que des voitures étaient toujours lancées à leur poursuite, sur la route blanche. Des nuages de

poussière s'élevaient du ruban d'asphalte, s'additionnant les uns aux autres et composant des écrans successifs, plus ou moins denses, qui finissaient par créer une haute barrière pulvérulente entre terre et ciel une barrière qui englobait la route parcourue par le camion, noyant la totalité du paysage situé derrière lui. La barrière avait avalé, de la même façon, cette rupture ressentie par Nazi Jones. Ailleurs, c'est-à-dire devant, à gauche et à droite, une autre forme de barrière s'élevait, de clarté et de lumière étincelante, celle-ci, mais pourtant, et très curieusement, tout aussi opaque que les tourbillons de poussière. À moins qu'il n'y eût rien à voir dans ce déluge de clarté ? Rien, sinon cette terre plate, cette terre de désert à la surface de laquelle tremblaient des ondulations de chaleur ! De loin en loin, cet espace était traversé par le tracé d'autres routes, sombres et perpendiculaires, vides, oubliées ou interdites, gribouillis noirâtres dans le jaune et le blanc.

Il se sentait à la fois là et *ailleurs*. Ailleurs n'étant pas bien loin de là, mais en un point élevé, à la verticale du camion qui filait sur l'autoroute : une grosse bestiole épouvantée poursuivie par une poignée d'insectes. Ce n'était pas spécialement agréable de se retrouver pendu à cet ailleurs aérien. Nazi Jones traînait en bord de mémoire, comme des fers à ses pieds, des fragments de souvenirs gris, pas très éloignés de ce qui aurait pu tout simplement être des regrets – images de brume, de verdure, de ciel bas... reflets dans l'eau. Cette impression de rupture prenait consistance dans sa tête : un trou rongé petit à petit, ou bien encore une excroissance qui se gonflait de seconde en seconde.

Il sut qu'il n'avait plus guère de chance de se retrouver jamais dans la pièce du phare, chez lui, parmi les écrans et les images qui lui tissaient un chaud manteau protecteur. Sitôt levée cette conviction, il se hâta de la refouler, comme on ravale un flux de bile acide.

Il fit des bruits, maugréa des grognements confus. Sa puanteur, maintenant, l'incommodait ; pourtant, il ne fit pas un geste, conserva ses mains à plat sur ses genoux, ne toucha point à la bombe d'air comprimé accrochée à sa ceinture, n'essaya même pas de secouer le tuyau de sa queue enroulée à ses pieds et dont l'extrémité se trouvait toujours coincée dans la vitre de la portière.

Belladone l'aurait volontiers éjecté de la cabine, mais n'en fit rien car cela supposait qu'elle se désintéresse un instant de la conduite du White, qu'elle s'arrête, lâche le volant, empoigne cette malheureuse ordure nauséabonde par une aile, lui et son tuyau probablement rempli de merde, qu'elle balance tout cela au-dehors, qu'elle... Il n'était pas question de ralentir l'allure, ni de donner à ses poursuivants la moindre chance de la rattraper. D'ailleurs, elle

s'étonnait vaguement de leur manque de combativité. Ils ne semblaient pas vraiment décidés à passer à l'action. Ils suivaient. Accéléraient quand elle accélérât, ralentissaient quand elle ralentissait. C'en était presque devenu amusant. Ils prenaient des attitudes d'escorte...

Et puis aussi, elle ne balançait pas Nazi Jones par-dessus bord, tout simplement parce qu'elle avait besoin de lui – qu'elle en aurait sans doute besoin, encore et davantage, dans les moments à venir. Si elle ne s'en débarrassait point, c'est qu'elle n'était pas stupide.

Une fois de plus, elle ralentit, afin de tester les intentions des voitures suiveuses. Alors, un certain nombre de choses se produisirent à la suite, certaines se chevauchant, d'autres complètement emmêlées les unes dans les autres, en même temps.

Ses poursuivants décidèrent que les choses avaient suffisamment traîné en longueur ; pour quelque obscure raison connue d'eux-mêmes, c'était l'instant d'agir. Il était en tout cas certain que les indices susceptibles d'expliquer cette décision soudaine ne se trouvaient pas dans le paysage, nulle part alentour – ou alors ils s'inscrivaient dans une autre dimension, hors de portée des sens de Belladone. C'était toujours la même fausse plaine légèrement bossuée d'un pays sans nom, étrange, comme un décor tendu quelque part au-delà des repères connus de l'environnement habituel de la ville... et pourtant c'était bien la banlieue de celle-ci (impossible, évidemment, qu'il en soit autrement), située en un point précis d'autre part, derrière les rives mouvantes du fleuve. Le même ciel incendié par un soleil incandescent qui, taillait sur le sol ses ombres courtes et tranchantes. C'était toujours à la fois immuable et seulement né. Comment arracher le moindre signe à cette certitude de l'espace ?

Les voitures suiveuses – Belladone en avait dénombré cinq dans la haute vague de poussière ocre – bondirent. Elle accéléra aussitôt.

Nazi Jones poussa un cri de bête écorchée.

Il se mit à débiter des phrases incohérentes, hachées, d'une voix pointue de castrat, les mots régurgités en vrac dans un si parfait désordre qu'on aurait pu le croire en train de pratiquer une langue étrangère. Belladone se contenta de lui jeter un regard bref, enregistrant cet état d'excitation, pour l'heure uniquement verbale ; elle le laissa glapir à son aise et reporta son attention sur les rétroviseurs ainsi que sur la route, devant.

Le voyant rouge de la C.B. de bord clignota, au-dessus du micro encasté, tandis qu'un appel sonore rauque cascada. La soudaine rafale de « bips » apaisa cette crise d'hystérie logopathique qui s'était abattue sur Nazi Jones. Son discours insensé se poursuivit, mais sur un autre rythme que celui d'une mitrailleuse enrayée, ponctué de blancs plus ou moins longs entre les à-coups incontrôlables. Il fixait d'un

regard démesurément écarquillé le petit clignotant rouge.

Belladone serra le plus possible sur sa droite, ses roues frôlant la rampe de sécurité métallique ; elle empêchait ainsi tout débordement des voitures de ce côté. L'aiguille du compteur de vitesse tremblotait sur le 90. Devant, la route était un jet rectiligne et blanc.

La première voiture des poursuivants remonta la remorque. Belladone la laissa venir tout en contrôlant sa progression dans son rétroviseur. C'était une voiture longue et large, d'un jaune sale, dont elle ne reconnut pas la marque ; sa carrosserie généreusement cabossée donnait l'impression qu'elle sortait d'une série de tonneaux. Elle aperçut le conducteur et son passager, dans un éclair de soleil qui joua simultanément sur son rétro et le pare-brise de la voiture jaune. Les deux hommes étaient torse nu, le conducteur portait des gants, son voisin manipulait d'une main le *mike* d'une C.B. tandis que, de l'autre, il tenait appuyé sur le rebord de sa vitre de portière baissée le double canon scié d'un fusil.

« Viens ! Dépêche-toi ! » appela mentalement Belladone.

Ce fut comme s'ils obéissaient à l'invitation et la voiture se trouva à hauteur de la cabine du White, propulsée par une puissante accélération. Le type au fusil raccrocha son micro-galet. Il commença une gymnastique de contorsionniste qui l'extirpa hors de la portière, la tête, les deux bras, le torse, son coude droit prenant appui sur le toit. Dans cette main droite il tenait son fusil. L'espace d'une seconde, en total déséquilibre, il se trouva suspendu dans le vide, lança sa main gauche vers la poignée de portière du camion.

— Sans blague, murmura Belladone en souriant.

Son regard rencontra celui de son agresseur volant. Déverrouillant la portière, elle l'ouvrit d'un violent coup de genou. Non seulement le type fut incapable d'assurer sa prise mais, à l'instant où il tombait, quelques kilos de métal blanc le percutèrent de plein fouet. Il valsa, accompagnant ce quart de cercle tracé dans le vide par la portière brutalement ouverte, et que Belladone maintenait contre la pression du vent de la course, d'une jambe raide tendue. Le courant d'air lui retroussa la robe jusqu'à la taille, découvrant le slip de dentelle, le porte-jarretelles noir, la chair blanche de sa hanche et de son ventre, les muscles contractés des cuisses sous la soie des bas. Le type balayé par la portière n'eut cependant pas le loisir d'apprécier cette vision. Sans doute n'eut-il, que le temps de la stupéfaction, abasourdi à la fois par le choc physique et celui d'une autre surprise lorsqu'il croisa le regard de cette fille au volant du camion, lorsqu'il vit qu'il s'agissait d'une fille... et ses cheveux noirs qui voletaient, et son visage pâle empreint d'une farouche détermination moqueuse, et ses boucles d'oreilles qui brillaient sur son cou gracieux... et... il battit l'air des deux bras, chuta en arrière, rebondit sur le capot bosselé de la voiture

jaune, cul par-dessus tête ; il roula et disparut. La voiture fit une embardée vers la gauche. Belladone aperçut le visage ahuri du conducteur penché sur son volant et qui braquait sur sa jambe découverte, sur le tulle rouge de la robe troussée par le vent, un regard écarquillé. La seconde suivante, la voiture se rabattit. Belladone maintenait toujours la portière ouverte. Elle s'assura d'un coup d'œil que la route continuait en ligne droite, agrippa fermement son volant de la main gauche et de la droite empoigna son fusil qu'elle appuya sur son avant-bras. Elle pressa deux fois la détente et deux fois la langue bleue jaillit du canon, en silence, et il y eut deux trous dans le toit de la voiture, et un trait de sang qui gifla l'intérieur du pare-brise à hauteur du conducteur. Belladone reposa prestement son fusil à côté d'elle ; dans le mouvement, elle replia sa jambe ; la portière se referma d'elle-même. La voiture jaune amorça une glissade en direction du camion, puis, obéissant probablement à un brutal coup de volant réflexe de son conducteur, elle bifurqua sur sa gauche d'un seul jet ; elle escalada la rampe de sécurité qu'elle chevaucha sur quelques dizaines de mètres dans une énorme gerbe d'étincelles, puis de flammes et de fumée noire, avant de basculer de l'autre côté, de retomber, de rebondir... Belladone vit l'explosion dans son rétro.

Elle vit aussi deux autres voitures qui remontaient sa remorque.

D'une pression de la paume, elle enclencha l'émission de la C.B. Le voyant rouge cessa de clignoter. Nazi Jones tressaillit ; le dernier clin d'œil lumineux mit un terme à son bavardage incohérent. Un ultime couinement fusa de sa gorge, comme une sorte de pet mal aiguillé et épuisé par l'ascension de son corps, des intestins jusqu'à sa bouche entrebâillée de crétin.

—... trop tôt, nom de Dieu ! résonna une voix d'homme grondeuse derrière la grille du récepteur de C.B. Qu'est-ce que vous foutez ? C3X, vous m'entendez ?

Une autre voix lointaine, interférant dans un crachouillis de parasites, répondit :

— Tu parles qu'on t'entend, papa ! J' te dis qu'on n'entend même que...

Il y eut une rupture de son, le crachouillis s'amplifia.

— Je me souviens, dit Nazi Jones.

Il se redressa sur son siège et parut grandir de plusieurs centimètres. Son visage était de nouveau très pâle, avec des marques de couperose violacée sous les pommettes. Son front brillait de sueur, au-dessus et en dessous de la ceinture serre-tête. Le sang se retirait progressivement de ses lèvres bleuies. Il péta abondamment et comme jamais la puanteur emplit la cabine.

Belladone passa sur « émission », décrocha le *mike* qu'elle tint

devant elle, la main posée sur le volant.

— C3X, okay, dit-elle. Qui êtes-vous ?

Et se mit en écoute.

Les deux voitures, de front, se trouvaient presque à hauteur de la cabine.

— Sans blague, qui je suis ? éructa la voix de basse. Police de protection MONITRA. Et nom de Dieu, ça fait une éternité que je tente de vous joindre. Vous avez des difficultés ?

Au-delà de la friture, montèrent encore des conversations entrecroisées, des éclats de rire.

— De petites difficultés, dit Belladone. Je suis filée par des pillards de route... qui doivent d'ailleurs intercepter cette communication, je les entends ricaner sur ce canal. À vous.

— Ouais, je les entends aussi. Y a même que ça que j'entends depuis une heure... Mais... vous n'êtes pas C3X ! Vous n'êtes pas... J'appelle un *conducteur*, pas une conduc...

— Eh bien c'est une conductrice, coupa Belladone. Il y a des changements de programme. Je suis avec votre fournisseur. Il a dû quitter son... élevage, vous comprenez ? À vous.

— Si je comprends... Eh bien non, je ne comprends pas. Qu'est-ce que ça signifie : il a dû quitter son élevage ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Où est Nazi Jones ? C'est de lui dont vous parlez ?

— C'est de lui. Il n'est pas en très bon état, mais vivant. Trop long à vous expliquer. Je m'en suis chargée. Et j'ai une cargaison pleine pour vous... si je puis vous l'amener à bon port... C'est sûrement ce que veulent *aussi* mes petits copains pillards...

— Je me souviens ! cria Nazi Jones.

Belladone lui lança un coup d'œil ; elle croisa son regard brûlant et ressentit un choc.

— Pas le moment, gronda-t-elle, puis, dans le micro : Vous m'entendez ? Est-ce que vous pouvez me protéger ? Est-ce que vous savez où je suis ?

— Okay. On sait. Si vous pouvez tenir un quart d'heure, on vous prend en escorte. Ça va ?

Les voitures se trouvaient à sa hauteur.

— Ça va parfaitement bien, dit Belladone. J'essaie de m'en tirer.

— Attendez ! Une seconde... Qui êtes-vous, nom de Dieu, qu'est-ce que vous fichez dans ce bahut avec Nazi Jones ? C'est une blague ou quoi ? On vient de contrôler : il ne répond pas à nos appels, chez lui.

— Et comment voulez-vous qu'il réponde aux appels qui lui sont adressés chez lui ? Je vous dis qu'il est avec moi. Ici. Dans ce camion. Vous le verrez vous-même, tout à l'heure, Vous l'entendrez... s'il n'est pas devenu totalement cinglé. Il ne va pas très fort, j'avoue...

— Mais qui êtes-vous ? s'égosilla la voix grave. Comment et pourquoi êtes-vous... ?

— Pas le temps, coupa Belladone. Je suis C3X, mettez-vous ça dans le crâne et laissez-moi me sortir de ce pétrin, puisque vous n'êtes pas capable de faire mieux. Terminé pour l'instant.

Elle raccrocha le *mike*.

Une balle fracassa la vitre aux deux tiers ouverte de sa portière, miaula à vingt centimètres sous son nez et se ficha dans le capitonnage de cuir du toit de la cabine, au-dessus de Nazi Jones, qui ne remarqua rien. Il braillait :

— Arrêtez ! Laissez-moi descendre immédiatement ! Je sais ce qui m'arrive, je sais de quelle maladie je suis atteint... C'est *la* maladie ! Regardez mes mains, regardez... Regardez ma tête... c'est pour cela que je croyais qu'elle allait éclater, c'est ce qui me faisait penser que mes os se dispersaient dans toutes les directions, comme... Vous entendez ?

— Difficile de faire autrement, dit Belladone.

Elle saisit son fusil. Combien de coups cette arme était-elle encore susceptible de tirer, avant que son chargeur énergétique soit vide, à plat ? Elle n'en avait aucune idée. D'un côté, il y avait ces braillards mauvais, à l'extérieur, et à l'intérieur le cinglé puant qui délirait maintenant tout ce qu'il savait, qui allait peut-être se révéler dangereux d'une seconde à l'autre, comment savoir ? Et qu'en faire, le cas échéant ? S'en débarrasser dans la foulée ? Lui faire subir le sort réservé aux pillards ? Il était sa seule carte d'atout, dans ce jeu, son unique mot de passe.

— Je suis touché par le mal, gémit plaintivement Nazi Jones, sur un ton aigu. Je suis atteint... Il n'y a rien à faire contre ce fléau. Ce n'est pas n'importe quelle maladie, ce n'est pas comme toutes celles que j'ai pu contracter jusqu'à présent... Mon Dieu... Je les ai vus, par milliers, vous ne savez pas ce que... Vous êtes fichue, vous aussi, qui que vous soyez, d'où que vous veniez... Si maligne que vous puissiez être, vous êtes fichue. Je vous ai contaminée, je vais vous contaminer... L'air que vous avez respiré vous a contaminée !

La voiture la plus proche était une décapotable, la seconde une sorte de fourgonnette trafiquée. Ils étaient une demi-douzaine dans la décapotable. Couverts d'une pâte crasseuse qui mélangeait la sueur à la poussière. Le vent brassait leurs cheveux, faisait claquer leurs vêtements. Ils portaient des lunettes teintées cerclées de caoutchouc. Le plus hardi sauta sur le camion, sans arme. Ses deux mains s'accrochèrent au rebord de la portière. Elle vit les doigts se refermer sur les dents de verre de la vitre éclatée, qui affleuraient encore. Des doigts gantés de cuir craquelé, avec des bagues de lourd métal argenté. Une de ces bagues représentait une tête de lion. Elle laissa

tomber dessus le canon de son fusil, l'homme grimaça de douleur ou de rage, elle tira et le trait de chaleur bleue lui fit un petit trou précis dans le centre du front, et il bascula en arrière.

—... Des milliers et des milliers, je les ai vus. Sur le fleuve, ils coulent, ils coulent à perte de vue. J'ai vu le draveur de morts, vous entendez ? Je suis encore capable de percevoir ces choses-là, jamais je n'avais « capté » aussi loin, mais j'y suis arrivé... C'est de la télésthésie, vous pouvez comprendre ça ? J'ai vu le draveur de morts qui conduit tous les cadavres vers la mer, c'est lui le responsable du carnage, et c'est pourquoi il doit se charger de cette tâche. Écoutez-moi ! Je suis quelqu'un de très important, je ne suis pas encore mort, je ne suis pas encore sur le fleuve... Vous ne pouvez pas vous comporter de la sorte avec moi, comme si... comme si je ne comptais pas ou comme si je ne représentais rien. Écoutez-moi...

Un autre homme, debout dans la voiture, tira, mais son coup se perdit. De la cabine de la fourgonnette pointa le canon double d'un autre fusil. Belladone tira trois fois en direction de la camionnette, une quatrième fois dans le tas grouillant qui hérissait de bras, de gueules hurlantes, la décapotable. La camionnette donna l'impression de piler sur place, puis elle bascula sur le côté. Le type debout dans la décapotable et qui brandissait son fusil fut touché en pleine poitrine. Il s'écroula sur ses compagnons. Belladone tira encore, au jugé, cherchant à atteindre le conducteur. Et elle fit mouche. Il plongea le nez en avant, affalé sur son volant. La voiture percuta la roue arrière du tracteur du White. Il y eut un vacarme brutal, sec, de tôles froissées, déchirées, des cris. Ensuite, la décapotable se mit en travers de la route et une autre voiture qui arrivait à grande vitesse la creva de plein fouet. Des corps furent éjectés, dans la flamme du choc qui lécha au passage le flanc de la remorque. Belladone crut voir, dans le rétroviseur, une troisième voiture qui venait s'encaster dans le chaos des deux premières.

Elle appuya à fond sur l'accélérateur.

Son corps entier lui faisait mal, tout à coup ; ses muscles étaient forgés dans un métal chaud, lourd. Une douleur mordante lui pinça le bas des reins, si vive et soudaine qu'elle se demanda si elle n'avait pas été touchée. Elle se cambra, fit jouer ses muscles ; après un dernier coup d'œil au rétro, elle abandonna son fusil le long de son siège et de sa main libre palpa son dos : aucune blessure ; comme si la prise de conscience suffisait, la douleur se dénoua.

A dix mètres derrière le camion, le rideau de poussière retombait en tourbillonnant.

Elle regarda Nazi Jones, silencieux depuis quelques secondes. Cette marque d'intérêt provoqua un nouveau flot de paroles :

— Vous ne m'avez pas écouté... Vous ne voulez pas m'entendre ?

Vous pensez que je divague, que je suis fou ? Que je délire ? Vous croyez sans doute que j'invente ce que je dis ?... Personne ne s'en sortira vivant, vous comprenez ? Personne, ni vous ni moi. Vous espérez passer au travers, vous vous croyez invulnérable, n'est-ce pas ? C'est ce que vous pensez. Laissez-moi rire.

Belladone passa l'extrémité de sa langue sur ses lèvres rouges : elle ravala un goût de fraise et de peur sèche.

— Je vous laisse rire, autant que vous voulez, mon vieux.

— Mon vieux, dit Nazi Jones dans un rictus. Vous pouvez vous moquer. C'est exactement cela : vous vous croyez invulnérable. Et pourquoi ? Parce que vous êtes belle et que vous le savez ? Comme si c'était une condition suffisante !... J'en ai vu des centaines, des centaines, au moins aussi belles que vous... C'est-à-dire : elles l'avaient été, quand elles vivaient. Oui. Mais après, je les ai vues, vous entendez ? Mortes, vertes, exsangues, crispées, et leurs chairs nues n'étaient plus que de la pourriture, et leurs sexes béaient, grands ouverts, c'étaient des gouffres de pus, des... Vous serez pareille, bientôt. J'ai vu le draveur de morts qui conduit son radeau, qui plante sa gaffe dans des ventres mous et arrache la peau de... J'ai vu. Vous avez voulu me faire croire que vous connaissiez Richie Lee Doc. Comme si quelqu'un pouvait le connaître. Vous avez voulu... mais moi je sais qui il est, je sais où il est. Il conduit les flottages de morts sur le fleuve, il les emmène vers la mer. Et c'est là que nous allons, en vérité, nulle part ailleurs. Dites-moi le contraire, à présent.

Il attendit une réponse. Elle soutint son regard.

Et ne lui dit rien, ne lui dit pas le contraire.

Elle se sentit sur le point de perdre pied. Un vertige, et son regard se troubla. Et l'horizon devint flou, l'air tremblant vibra comme jamais. Elle planait, sur place, au-dessus d'un gouffre profond, très étroit, très étranglé et très noir.

Quelle était la marque de cette bière que l'on buvait dans les restaurants de La Nouvelle-Orléans, en mangeant des huîtres farcies au piment ?

La première fois qu'elle avait rencontré Richard-Louis Montès, il n'était que Richard-Louis Montès, il n'avait pas dix-sept ans, il ne savait pas encore qu'il aurait un jour l'intention de devenir pour elle Richie Lee Doc. « Et avant ? » se dit-elle. Mais avant, elle ne se souvenait pas et comprit que peut-être elle ne s'était jamais souvenue, jamais, qu'il ne s'agissait pas d'un simple trou de mémoire ponctuel, une amnésie de l'instant. Elle comprit qu'elle n'avait probablement jamais eu le moindre souvenir d'avant pour la simple et bonne raison qu'avant n'existait pas. Et que tout compte fait, cela pouvait aussi bien se traduire par sa non-existence à elle.

Elle se dit qu'il y avait probablement une chance pour que le nabot puant ait raison (une chance...) Pourquoi la maladie l'aurait-elle épargnée, elle ? En même temps, elle n'y pouvait vraiment pas croire – c'était *hors de question* – et réprima une bouffée de rire nerveux.

Le clignotant de la C.B. s'alluma, s'éteignit, s'alluma...

Elle regarda sa main quitter la gaine de cuir du volant pour se tendre en direction du micro encastré dans son alvéole, saisir le galet et, du pouce, appuyer sur le bouton « Émission ». Elle se demanda tout à coup quels pouvaient être les ressorts obscurs de cette inébranlable conviction qui lui avait toujours fait croire que cette main lui appartenait indubitablement, qu'elle était une partie très ordinaire de son corps. Chose admise qui n'appelait aucune réflexion poussée... Qu'elle s'enlise soudainement dans ce genre d'interrogation la désarçonna un peu plus. Elle se sentit vaciller intérieurement : des « choses » pesantes, imbriquées, construisaient un puzzle volumineux dans sa tête et elle en mesure l'équilibre instable.

Le voyant rouge de la C.B. s'éteignit. Il ressemblait maintenant à un œil glauque d'oiseau dépourvu de paupières.

Belladone se sentit lasse, terne, laide, dérisoire et inutile, elle-même pièce de ce puzzle qui tremblait dans son crâne... Une pièce minuscule, dont pouvait se passer l'homogénéité de la construction.

Laide.

Fragile, horriblement fausse et menteuse.

De tels souffles de déprime l'enveloppaient parfois, qui la giflaient plus ou moins fort. Il lui était fréquemment arrivé de se laisser couler, à bout de force, décidant que toute résistance n'avait aucune utilité. Il lui était aussi fréquemment arrivé de lutter et de s'en sortir, au moins temporairement. Lorsqu'elle coulait... elle ne pouvait dire ensuite combien de temps avait duré la plongée l'hébètement. Elle ne pouvait pas non plus réellement s'interroger à ce sujet, ça ne lui venait pas à l'esprit. Elle en conservait juste la sensation trouble d'un souvenir difficile.

Là, elle décida de lutter.

Le choix était facile. Elle ne pouvait pas se permettre de baisser les bras. Abandonner ce combat équivalait à une mort. Elle ne tenait absolument pas à courir ce risque... même si, au fond d'elle-même, et comme l'avait dit Nazi Jones, elle se sentait invulnérable.

Invulnérable... Ce nabot difforme et puant, cet éternel agonisant lui avait reproché ce sentiment d'invulnérabilité. *Invulnérable*... Sauf que sa vie à elle aussi était découpée en tranches plus ou moins importantes de conscience, séparées par autant de gouffres amnésiques. Sa vie évoquait un paysage de lune constellé de cratères noirs.

Tout comme d'ailleurs, et précisément, cet environnement que la route traversait.

— C3X, j'écoute, dit-elle dans le micro. À vous.

Elle se souvenait, comme si elle l'avait toujours connu, de l'indicatif radio du véhicule. Elle s'en souvenait avec davantage de précision que des détails de la lutte contre les pillards de la route.

— Police de Sécurité MONITRA, énonça la voix grave masculine. Vous êtes... c'est toujours *vous* ?, Comment ça s'est passé ?

— Bien, sans doute, puisque je suis là, répliqua Belladone dans un sourire un peu amer. Oui, c'est *encore moi*.

— Quel est votre nom ?

Ne le lui avait-elle pas donné déjà ? N'avait-il pas *déjà* posé la question ?

— Belladone... Et vous ?

— Mon nom à moi n'a strictement aucune importance. Je suis tout simplement votre contact avec la sécurité MONITRA. Nous nous inquiétons au sujet de votre camion. Nous aimerions savoir ce qui s'est passé, pourquoi notre fournisseur se trouve en votre compagnie. Il est bien en votre compagnie, n'est-ce pas ?

— Je vous l'ai dit.

— Mais je ne suis pas obligé de vous croire sur parole. J'aimerais avoir une preuve. Voulez-vous lui passer le *mike* ? Je voudrais m'entretenir avec lui. Je voudrais parler à Nazi Jones.

— D'où sort-il ce nom ? demanda Belladone. Qui donc l'a baptisé de la sorte ? Cela a-t-il une signification précise ? Je me pose la question depuis un moment...

— Passez-moi Nazi Jones au micro, bon Dieu !

Elle coula en direction de son voisin un regard interrogateur, tout en amorçant le geste de lui tendre le micro. Ne fit qu'*amorcer* ce mouvement. Elle dit :

— Je n'ai pas l'impression qu'il soit en état de soutenir une conversation. Il est bien à côté de moi, je vous l'assure, et vous pourrez vous en rendre compte si nous nous rencontrons bientôt, comme prévu ; il était question que vous nous preniez sous escorte, si je ne me trompe pas ? Vous le verrez... Pour l'instant, il me semble assez choqué. Il est perturbé mentalement et vient de traverser des événements qui n'ont pas arrangé son équilibre...

— Quels événements ?... Justement, nous aimerions bien en savoir davantage à ce sujet.

— Il a... (Belladone se mordit les lèvres.) Il a été attaqué par des pillards, à son élevage du Jardin des Plantes.

— Impossible !

Le ton catégorique, irréfutable, alluma un petit sourire dans les

yeux de Belladone. Elle se sentait mieux. La bouffée de malaise s'estompait.

— Impossible ? Pourtant c'est ce qui s'est passé. Ils l'ont attaqué, ils se sont débarrassés du système de protection et des gardes. Je pense qu'il s'agissait de pillards anti-Richie, des opposants qui s'en prennent à la MONITRA, n'ignorant rien des liens qui unissent cette société à Richie Lee Doc. (Elle marqua un temps que son interlocuteur choisit de laisser filer sans l'utiliser à son profit.) Je suis arrivée au bon moment. Non seulement j'ai sauvé la vie de votre fournisseur, mais également cette cargaison mensuelle que je trimbale actuellement dans ma remorque. (Elle marqua un nouveau blanc. Puis :) À vous.

— La cargaison est intacte ?

— Ce n'est pas votre faute, mais oui, elle est intacte. À vous.

—... Bon Dieu, c'est sûr qu'il y a pas mal de détails à tirer au clair... Pourquoi faites-vous cela ? Qui vous a demandé quoi que ce soit ? « Belladone », c'est un nom que personne ne connaît, ici, dans nos services.

— Dans vos services, peut-être... Mais Richard-Louis Montés, lui, le connaît.

— Quoi ?

— Je veux rencontrer Richard-Louis Montés, dit Belladone sur un ton ferme et plat. Richard-Louis Montés qui a su retrouver et devenir Richie Lee Doc, son idéal, finalement.

Nazi Jones pouffa.

— À vous, pressa Belladone dans le micro. Des consonances métalliques empesaient maintenant la voix grave qui coulait du récepteur C.B.

— Voudriez-vous, je vous prie, réitérer votre demande ?

Belladone réitéra.

Et sans faire plus de difficulté, comme si la chose allait de soi, la voix dit ;

— Quelqu'un, sur la route, va vous prendre en charge et vous guider. Vous l'apercevrez bientôt.

Puis le contact fut coupé.

Belladone raccrocha le micro.

Pendant longtemps, ces dernières phrases prononcées par la voix aux accents synthétiques résonnèrent dans ses oreilles, occultant le sourd et monotone grondement du moteur.

« Vous l'apercevrez bientôt. » Mais la portion de route visible restait nue et déserte, balayée par de légers courants d'air qui faisaient glisser des vagues rases de poussière aussi blanche qu'une neige poudreuse. Belladone pensait ; « Je n'ai pas besoin qu'on me guide. Je

sais, je connais l'itinéraire à suivre. Au moins jusqu'aux labos. J'ai roulé sur cette route pendant suffisamment de temps, quand je surveillais les allées et venues des camions... À moins qu'il ne soit pas dans les labos ? Possible... Pourquoi courraient-ils le risque de le cacher là, dans un endroit, finalement, tellement, évident ? »

À un moment, la voie expresse s'était étranglée pour devenir une simple deux voies, tout comme elle avait cessé de défiler en une ligne droite infinie, mais au contraire déployait à présent une succession de virages et de courbes plus ou moins serrées. La plaine s'était progressivement plissée comme sous l'effet de pressions souterraines contrariées, se changeant en une suite de rondeurs tronquées et entassées les unes contre les autres. Ces embryons de collines étaient souvent recouverts de bosquets touffus que la lumière verticale peignait crûment en vert et jaune. Des halos de couleurs intermédiaires fumaient dans les ramures, s'évaporaient sur les cimes en rondes-bosses. Au creux des rides quadrillant le dédale s'élevaient çà et là des poignées de maisons, pas même de quoi former un village, ou un hameau, et ces esquisses d'agglomérations baignaient toutes dans une lourde atmosphère d'abandon total. Les portes et fenêtres des maisons étaient ouvertes. Les lignes électriques et téléphoniques qui suivaient le tracé de la route pendaient entre les poteaux, coupées tous les cinquante mètres environ ; certains pylônes de béton avaient même été jetés au sol, fracassés. Il ne restait visiblement pas une trace de vie en ces lieux. Pas un chien. Pas même une épave de véhicule quelconque, comme, il s'en trouvait à profusion aux abords immédiats de la ville. Le ciel était toujours sans nuages, le soleil comme un éclat de braise blanche.

« Voilà des jours et des jours, des mois, que je roule sur cette route au volant de ce camion ! » songea Belladone.

Nazi Jones recommença de s'agiter sur son siège. Elle lui accorda un trait d'attention. Il était en train de ramasser et de secouer les circonvolutions emmêlées de sa queue d'évacuation. Le masque crispé de son faciès était tombé ; il présentait une expression sinon sereine, calme. Pourtant, une brillance sèche creusait toujours son regard injecté, à deux doigts de flamber à la première occasion. Interceptant le coup d'œil de Belladone, il s'immobilisa et abandonna sur-le-champ son activité. Ses mains s'ouvrirent, le tuyau retomba entre ses pieds. Il se redressa lentement. Une rafale de flatulences grasses fusa de son fondement, ce qu'il ne parut même pas remarquer.

Il dit, sur le ton du défi hargneux :

— Vous ne le verrez pas.

Belladone hocha la tête.

— Ah oui ?

— Ah oui, poursuivit Nazi Jones. Vous ne le verrez pas, vous ne le

rencontrerez pas. Ils vont vous mettre la patte dessus et vous éliminer, c'est tout.

Elle lui adressa un autre coup d'œil qui le fit tressaillir comme s'il recevait un choc.

— Vous avez entendu cette conversation, n'est-ce pas ? dit-elle. Vous paraissiez totalement dans le cirage, mais vous écoutiez, et vous compreniez... Pourquoi n'avez-vous pas voulu leur parler ?

— Je ne les connais pas, dit Nazi Jones. Ce n'est pas cette voix qui me répondait quand j'appelais par radio la MONITRA. Et je n'ai pas à croire n'importe qui. Est-ce qu'il existe une seule bonne raison pour que je fasse confiance aveuglément à n'importe qui ?

— Vous n'êtes... (Mais Belladone évinça la question d'un balancement de tête.) D'après vous, ils ne seraient pas ceux qu'ils prétendent être... Pourquoi m'élimineraient-ils, alors ?

— J'ai dit qu'ils ne vous guideraient pas vers lui. C'est tout. Ils font partie de la Sécurité de la MONITRA, possible... Quand bien même. S'ils savent encore qui protéger, comment le faire et où, ils ne feront que leur devoir en vous éliminant. Ils ne feront qu'assurer la sécurité. Mais de toute façon, ils ne savent plus. Eux aussi vivent sur des mensonges, des croyances dépassées. Eux aussi obéissent à des automatismes... et ils ont tout intérêt à continuer : c'est là le dernier ressort qui les maintient encore en vie un moment.

— Cela n'a aucune importance, dit Belladone. La seule importance, c'est que je retrouve Richie Lee Doc.

— C'est votre dernier ressort à vous... Il va casser.

— Il s'est cassé de nombreuses fois. Mais pas aujourd'hui. Vous ne pouvez pas comprendre. Vous êtes à l'opposé de ce qu'il pouvait être, et de ce que je suis, moi. Vous vous trouvez dans l'impossibilité totale de... non seulement de comprendre, mais de vous faire la plus petite idée de... Vous ne faites que survivre depuis que vous êtes né. Pas vivre : survivre, et au prix de quels efforts titanesques. Vous vous efforcez de maintenir debout votre carcasse pourrissante.

— Absolument ! acquiesça Nazi Jones. Et j'ai bien peur qu'en ce qui me concerne, moi aussi, moi comme les autres, je sois arrivé au bout de mes peines. Ça ne durera plus très longtemps. J'ai attrapé cette maladie.

— Pas moi !

— Non ? Vous en êtes certaine ? Persuadée ? Et pourquoi pas vous ? Parce que vous prétendez connaître personnellement celui qui a provoqué le fléau ? Celui qui est censé pouvoir le stopper ? Alors, pourquoi attend-il plus longtemps ? Ça ne lui suffit pas ? Jusqu'où veut-il aller ? Vous n'êtes pas la première cinglée qui s' imagine pouvoir bénéficier d'avantages et de...

— Fermez ça ! jeta sèchement Belladone.

— Fermez ça ! s'écria en écho Nazi Jones. Vous n'aimez pas entendre la vérité ! ça ne vous plaît pas, ça vous arrache la tête... Alors, vous préférez vous dire que le cinglé c'est moi, que je divague, que je suis en train de piquer une crise, que c'est une forme de ma folie qui m'emporte... hi, hi ; hi... le cinglé, c'est moi... Pourtant, je dis la vérité, je suis sincère, je sais de quoi je parle. J'ai vu ce qu'il en était... J'ai vu le draveur des morts sur le fleuve, qui se cachait sous un faux nom. Il n'est plus bon qu'à cela, il ne sait plus où aller ; il ne lui reste plus que cette alternative-là, ce chemin vers la mer, avec ses cadavres. Il ne lui reste plus que la mort, et il le sait aussi bien que moi. Il se cache, il a peur... Pourquoi a-t-il peur, puisqu'il ne lui est pas permis de choisir une autre issue, de toute façon ? Lui aussi, il est porté, irresponsable. Il se cache sous un faux nom, je vous dis. Sa véritable identité est Richie Lee Doc et il n'a jamais pu, mérité d'être ce qu'il espérait. C'est une monstrueuse erreur que de finir dans le rôle d'un draveur de morts, sur un fleuve mort qui traverse une ville morte, qui...

Il bafouilla et s'interrompit. Son visage rosit, puis redevint pâle. Il porta les mains à sa poitrine maigre, pour calmer les battements désordonnés de son cœur, le rythme accéléré de sa respiration.

La route déroulait un nouveau long virage entre deux collines boisées.

Un peu de sueur brillante poudrait les pommettes de Belladone, le haut de ses seins nus dans le décolleté de la robe. Elle railla :

— Vous avez tout compris ! Vous détenez la connaissance absolue... du haut de votre infernale puanteur ! Si c'est vraiment le cas, pourquoi ne pas m'expliquer à quoi servent ces sangsues que vous élevez ? Ces sangsues dont on remplit des camions entiers, tous les mois, depuis... depuis je ne sais combien de temps... pour les livrer aux laboratoires européens de la MONITRA...

— Et vous-même, rétorqua Nazi Jones dans un petit rire bref, expliquez-moi la fonction réelle de cette société MONITRA ? Dites-moi quel pouvoir planétaire elle camoufle ?

Belladone plissa les paupières ; elle venait d'apercevoir la présence sur le bord de la route, devant, à quelques centaines de mètres, à l'extrémité d'une soudaine ligne droite. Une présence.

Nazi Jones, qui n'attendait visiblement pas de réponse précise et immédiate à son interrogation, poursuivait :

— Je ne sais pas, je n'ai pas à savoir, je ne me le suis jamais demandé, c'est tout simplement de la plus haute importance. Il faut que quelqu'un le fasse, le fasse bien. Il faut un responsable. Et puis il faut aimer ces animaux. Aimer. Les gens qui les aiment ne sont pas

légion... Qui est capable de dire combien d'espèces de sangsues existent au monde ? Et combien de mâchoires possède une sangsue ? Et combien elles sont capables d'absorber de sang, par rapport à leur propre poids ? Certaines peuvent avaler dix fois leur poids de sang. Certaines attaquent l'homme... Certaines, de la famille des erpobdellidés, ingurgitent des vers entiers, ainsi que d'autres petits animaux divers ; ou encore elles aspirent les sucs des escargots au moyen de leur pharynx suceur... Elles peuvent aspirer en entier un escargot hors de sa coquille. Elles sont hermaphrodites, vous le saviez ? Le sperme peut être directement introduit dans le corps d'un autre sujet comme c'est le cas des autres mammifères, mais il peut également être déposé *sur* le corps du partenaire, qui l'assimile alors à travers son organisme jusqu'aux ovaires : cela s'appelle un spermatophore. Les œufs fécondés sont pondus dans un cocon sécrété par le clitellum, comme chez les lombrics, et les parents de certaines espèces...

— Fichez-moi la paix, coupa Belladone.

Nazi Jones sursauta, arraché au ronronnement que produisait son discours, et piailla dans un réflexe incontrôlable :

— Moi la paix !

Il péta comme un fou.

Belladone avait ralenti, freiné, elle immobilisait maintenant le camion à hauteur de la présence, sur le bord de la route.

Et elle savait ne s'être pas trompée.

La « présence » était un éléphant de velours brun râpé, vêtu d'une salopette de toile bleue à carreaux blancs, au volant d'un buggy.

Plus exactement : un homme affublé d'un costume d'éléphant, et qui avait relevé, comme un capuchon, la tête à trompe flasque du déguisement. Les oreilles avaient disparu.

Elle sut qu'elle ne s'était pas trompée car cet éléphant était l'exacte représentation de cette peluche que possédait Richard-Louis, quand il était petit, avant. Et dont il n'avait jamais voulu se séparer, jamais... même quand il avait tenté de vivre dans l'existence de Richie Lee Doc.

N'était-ce pas là le signe qu'il l'attendait ?

Prêt à l'accueillir, enfin. S'il n'était pas trop tard.

Belladone entrouvrit la portière ; s'appuyant au montant, elle extirpa son buste de la cabine. Ce simple mouvement dénoua agréablement les muscles tendus de ses jambes, chassa un peu de l'ankylose qui lui corsetait le dos, du creux des reins aux omoplates. Un léger souffle de vent auréola sa chevelure d'une couronne ondulante.

Le type en costume d'éléphant, dans son buggy, posa ses mains gantées sur la barre supérieure du pare-brise. La trompe du masque relevé lui faisait comme une crête de heaume étrange. Il avait un visage rond et sanguin, avec de petits yeux enfoncés sous la ligne des sourcils roux, un nez écrasé, une bouche un peu molle dont il arrondit les lèvres en une moue à la fois surprise et admirative quand il aperçut la jeune femme. Cette attitude quelque peu pétrifiée dura un court instant, puis il s'ébroua ; le frisson fit trembler la trompe d'éléphant dressée. Il dit :

— Sans blague, vous êtes le C3X ?

Belladone acquiesça d'un mouvement de tête.

— Je voudrais vérifier le chargement, dit Nazi Jones.

Mais il ne fit pas un geste et se contenta de rester là, assis, ses mains abandonnées sur ses genoux.

Le type du buggy lui décocha un regard rapide et reporta son attention sur Belladone ; à se demander s'il avait réellement remarqué la présence de Nazi Jones... Il fit un grand mouvement de tête, de haut en bas ; la trompe se balança frénétiquement.

— Sans blague, ils m'avaient dit que... mais tout de même, je dois dire que je ne m'attendais pas à... Il faut bien admettre que je ne suis pas...

Il était là, à secouer la tête, apparemment du genre à ne jamais terminer une phrase...

Belladone réprima une grimace irritée. Elle en avait parfois assez de provoquer ces réactions chez les hommes qui la regardaient. Fréquemment. Plus le temps passait et plus c'était difficilement supportable. Si elle se composait une attitude froide et distante, c'était pis encore : ils devenaient cinglés sur place. (Elle se disait qu'elle aurait presque préféré, pourquoi pas, se retirer du monde et vivre de longs moments isolée, sans un seul regard à croiser, comme ce Nazi Jones dans sa pièce tapissée d'écrans.) En cet instant, elle ne se sentait vraiment pas de taille à supporter l'admiration bafouillante de ce type

costumé en éléphant...

— On m'avait dit que vous deviez me guider là où je dois aller, lança-t-elle d'un ton sec.

La trompe du déguisement opina vigoureusement en virevoltant.

— C'est bien ce que je vais faire. Si vous... C'est exactement ça. Vous n'avez qu'à me suivre. (Il ajouta abruptement, comme s'il se souvenait in extremis d'une révélation importante à communiquer :) Je m'appelle Coli. C'est mon nom. Ernst Zaccharia Coli.

Et se laissa retomber sur son siège, et démarra aussitôt.

Belladone claqua la portière du camion ; elle suivit le buggy vert pâle et son curieux conducteur Ernst Zaccharia Coli. La trompe flottante de l'éléphant faisait maintenant songer à ces manches à air qui donnent la direction du vent aux abords des aéroports.

Nazi Jones dit :

— J'aurais bien aimé pouvoir vérifier le contenu de...

S'interrompit : il croyait bien avoir exprimé déjà cette intention, et pas bien longtemps auparavant, mais ne se souvenait plus exactement. Il avait la tête lourde, la gorge sèche et le ventre douloureux. Il n'était plus certain non plus de ce qu'il avait dit quelques minutes plus tôt ; il savait qu'il avait parlé longuement, et de choses importantes – mais quoi ? Voilà que l'amnésie à long terme ne suffisait plus... sa mémoire immédiate s'effilochoit lamentablement. Était-ce un symptôme supplémentaire de la nouvelle maladie ? La preuve que le fléau était bel et bien en train de lui grignoter le sang ? Il s'écoula. Sa tête lui faisait très mal ; toute sa calotte crânienne était coulée dans un métal chaud et vibrant. Des pointes térébrantes lui transperçaient les oreilles, ses cloisons nasales étaient encombrées de squamosités sèches et irritantes, il avait du feu dans les yeux. Sans parler des incessantes coliques qui semblaient gonfler son ventre au double de son volume normal, de cette angoisse qui lui comprimait le cœur et la respiration, sans parler de cette abominable envie de pisser qui venait de naître et s'ajoutait à tout le reste...

Il fit glisser quelques regards biaisants en direction de sa voisine : ces simples mouvements oculaires ajoutèrent à la douleur granitique qui pesait et crissait dans ses os.

Elle s'était recomposée ce visage sévère et fermé qui le mettait particulièrement mal à l'aise, avec ce regard capable de lui sécher le sang dans les veines, quand il le croisait... capable de lui aspirer le sang... comme une vraie sangsue. Voilà. Cette fille n'était rien d'autre que l'incarnation humaine d'une sacrée fichue haemadipsa zeylanica... Le petit sourire amer franchit toutes les barrières de toutes les douleurs qui submergeaient Nazi Jones pour échouer furtivement sur ses lèvres. Il songea : « Cette sangsue femelle en robe de tulle rouge

conduit un camion, avec des mains trop fines qui ne sont pas faites pour cela, des pieds chaussés de hauts talons... Elle suit un autre cinglé qui roule à toute allure dans un buggy, déguisé en je ne sais quoi (comme une sorte de grosse mouche brune dont les ailes seraient repliées dans la salopette ; ou Dieu sait quel insecte muni d'une trompe flasque ?) Voilà quelle est la situation. Et dans ce contexte ; c'est probablement moi qu'on prend pour un dingue, sous prétexte que j'élève des sangsues pour la MONITRA. » Il sourit encore, plus largement. Il n'y avait véritablement pas de quoi et il le savait fort bien... Encore un regard glissé en direction de Belladone, qui n'osa pas monter plus haut que la taille de celle-ci, s'attarda sur les cuisses gainées de soie noire découvertes par les volants retroussés de la robe. Il s'étonna de ressentir une excitation bizarre, comme cela se produisait quelquefois quand il visionnait ses montages de films mettant en scène des femmes nues. Et même le semblant d'un début d'érection. Il grogna et se dépêcha de détourner les yeux, de penser à autre chose. Mais c'était tout à coup très difficile, très compliqué, dans le silence ronronnant. Il ne trouva rien dans le paysage d'alentour susceptible de détourner et de retenir efficacement son attention. (Pourtant, ce paysage était encore en train de changer.) Il ressentit la pression désordonnée de mots sauvages qui gonflaient et se bouscuaient dans sa tête, qui prenaient leur élan et s'apprêtaient à jaillir en cascade. Ce qui pouvait fort bien traduire l'imminence d'une crise.

Il ne tenait pas du tout à s'enliser dans une nouvelle crise en ce moment.

Il n'en voyait pas l'utilité.

Il n'en éprouvait pas le besoin, comme souvent, quand il s'abandonnait bienheureusement aux tourbillons de l'anéantissement.

Au contraire, une sensation rare l'habitait, en deçà ou au-delà des vagues douloureuses qui s'entrecroisaient pour tisser la structure perceptible de son être : la curiosité. Une sorte d'intérêt chatouilleur pour le présent, ainsi que le « présent d'après ».

Il bandait encore, dans le silence énervant ; même s'il fermait les paupières il continuait de voir Belladone, ses cuisses, les ombres délicieuses de ses genoux, les fuseaux de ses mollets, ses chevilles... et puis sa taille, le volume de sa poitrine... Il *imaginait* son ventre et le nombril comme un petit bouton, il imaginait son ventre *nu* sous les volants de tulle de la robe, sous le slip et la ceinture du porte-jarretelles...

Les mots sauvages se bouscuaient. À cause de cet émoi fiévreux, peut-être ? Il n'aimait décidément pas cette sécheresse qui lui empesait la bouche et engluait de moiteurs la paume de ses mains froides. Un pet glissa entre ses fesses plates et contractées, hérissant

les poils de ses testicules. La tiède caresse eut pour effet immédiat d'éteindre son érection... Mais le silence persistant continuait de former un cocon douillet pour ses folles pensées vagabondes ; s'il voulait s'échapper, se protéger, il devait déchirer ce cocon, le carder violemment jusqu'à sa totale désagrégation.

Il s'obligea à garder les yeux fermés.

— Vous êtes certaine de pouvoir le rencontrer ? dit-il après avoir pris une grande inspiration. (Il n'exhala pas tout de suite et garda ses poumons gonflés comme s'il emmagasinait un maximum d'énergie en prévision d'un long et pénible effort.) Vous en êtes convaincue ?

La voix de Belladone lui parvint à travers ce léger grésillement qui couvrait les os de son crâne, cette espèce de picotement sonore diffus émis par la racine de chacun de ses cheveux, et vint se poser au centre précis de son cerveau. Sensation agréable qu'il accueillit avec soulagement. Il relâcha sa respiration tendue, à petits coups.

— Évidemment, j'en suis convaincue.

C'était une voix très douce, pétrie dans un mélange d'assurance et de tendresse. Une voix qui ne convenait pas vraiment à cette dernière image qu'il avait de Belladone, derrière ses paupières closes. Il s'efforça de lui imaginer un autre visage, d'oublier ses cuisses aux reflets d'ambre, et puis toute le reste... de l'oublier telle qu'elle le saoulait.

D'avantage pour faire du bruit que véritablement conscient de ses propos et de leur portée intentionnelle, il dit :

— En ce cas, je vous admire et je vous plains... Oui, je vous plains.

La voix douce poursuivit, soulignée d'un léger trait ironique :

— Vous me plaignez ?... Allons, ne prenez pas cette peine. Et ne vous dispersez pas davantage dans des admirations stériles... En ce moment, je suis sûre de moi, c'est tout, et vous n'y pouvez rien, vous n'y êtes pour rien. Vous ne pouvez rien empêcher, rien provoquer. Vous êtes un témoin neutre... J'ai cru pendant un certain temps que vous pourriez m'être utile, et c'est la raison de votre présence dans ce camion, mais je ne le crois plus, maintenant. Non, vous ne m'êtes plus indispensable... je me suis simplement servi de vous comme d'une... prise sur laquelle j'ai poussé mon élan. Une sorte d'étape. Une « nécessité causale ponctuelle », vous comprenez ?

— Un couillon manipulé, traduisit Nazi Jones.

La voix si tendre et claire approuva : « Si vous voulez », continua :

— Je sais qu'il m'attend. Qu'il ne m'a pas oubliée. Vous ne pouvez pas comprendre. C'est une conviction : Avant, je ne faisais qu'espérer, ou si je savais, malgré tout, au fond de moi, je n'en avais aucune preuve, aucune confirmation. Je pouvais toujours m'imaginer qu'il ne s'agissait que de fantasmes. Mais non.

— J'aimerais bien vous croire... Franchement, oui, c'est vrai, j'aimerais bien. Vous croire et partager cette... cette manière de foi. M'imaginer que vous le connaissez réellement, comme vous le prétendez, depuis toujours.

— Pas exactement depuis toujours, corrigea Belladone (au ton de la voix, il comprit qu'elle souriait, pour elle seule). Mais il y a bien longtemps tout de même. Il avait seize ou dix-sept ans.

Nazi Jones rouvrit les paupières. Il la regarda. Ne dit rien. Il n'éprouvait plus la moindre vibration de désir.

Sur la route, devant, roulait dans un buggy vert pomme ce gros type déguisé en éléphant dépourvu d'oreilles, sa trompe périscopique dressée.

Et comment y croire ? Et comment n'y pas croire ? Elle était entrée en contact avec la Police de Sécurité de la MONITRA, ils lui avaient envoyé un guide clownesque. Ou alors : il s'agissait d'imposteurs grossiers et elle était en train de glisser irrémédiablement au fond d'un piège définitif.

Belladone, au bout d'un petit instant de silence, tourna la tête dans sa direction et soutint son regard ahuri.

— Eh bien ? Plus de questions ?

— Question... Il avait seize ans... Il avait... quand vous l'avez connu, vous prétendez qu'il avait seize ans ?

— Seize ou dix-sept, oui.

Elle reporta son attention sur sa conduite. Des mots sauvages compressés emplissaient la tête de Nazi Jones (et si c'était les mots sauvages qui lui donnaient l'impression que sa boîte crânienne menaçait d'éclater à tout instant ? Si c'était contre le gonflement provoqué par ces mots qu'il devait lutter avec les moyens du bord en serrant cette ceinture sur ses tempes ?) Des pensées comme des aiguilles lui traversèrent l'esprit. Il imagina, allez savoir pourquoi, le chargement de la remorque, dans l'ombre humide de l'atmosphère adéquate recomposée : tous ces aquariums entassés et leur contenu de sangsues, tous ces kilos d'*hirudo medicinalis*, ces murs de grouillements... Il s'entendit demander :

— Et aujourd'hui, quel âge a-t-il ?

Elle se tenait droite, ses bras blancs et nus tendus, les seins hauts soulevés par une respiration tranquille. Elle avait un profil d'une pureté totale, le dessin de la mâchoire décidé, cette bouche rouge gonflée... Pas une ride.

— Quel âge a-t-il ?

— Oui, souffla Nazi Jones. Je l'ai déjà vu, sur les écrans de TV. Il est... il est *vieux*.

Elle sourit posément, sans que son port de tête change d'un

millimètre, comme s'il venait de commettre une belle ânerie d'irresponsable.

— Vieux, laissa tomber encore Nazi Jones sans y prendre garde, dans une espèce de coup de dents instinctif, un clappement sourd.

— Quelle importance ? dit Belladone.

La logique aurait voulu qu'il comprît sur-le-champ à quel point elle était donc irrémédiablement folle... et que cette conclusion fût rédhibitoire.

Ce fut pourtant l'inverse, ou le contraire, qui se produisit : le jugement se retourna contre lui, dépassa le stade de l'autocritique pour se muer en auto-diagnostic : le rédhibitoirement dingue, c'était lui. Bien sûr que l'âge, n'avait pas la moindre importance et qu'elle était, dans sa jeunesse éblouissante, toute la vieillesse du monde incarnée... Évidemment. La logique.

Nazi Jones se laissa aller doucement contre le dossier de son siège il coinça la queue d'évacuation de sa culotte-scapandre et n'y accorda aucune attention.

Belladone disait :

— C'est ainsi que je suis, et c'est pourquoi il se souvient encore de moi. Il sait maintenant que je suis toujours *possible*, il n'a plus peur, probablement parce qu'il se dit qu'il n'a plus rien à perdre – et il sait ce que cela signifie : tout perdre, il en a fait l'expérience. Il a eu le tort de me rencontrer. Mais il n'a sans doute pas eu la patience nécessaire, alors il a triché : Il a tenté de s'éblouir et de trafiquer la réalité sans attendre que la réalité vienne et qu'elle soit. Mais aujourd'hui, il se souvient. Plus exactement : *il se donne*, car il s'est toujours souvenu, au fond de lui. Il m'a vue dans cette robe rouge et je la porte encore, dans ces bas, ces souliers ; il m'a vue avec ce visage. Jamais je ne me suis déshabillée devant ses yeux par simple habitude, comme on retire simplement ses vêtements le soir, pour se mettre au lit et dormir ; jamais je n'ai prononcé les mots qui risquaient de lui faire comprendre que j'étais aussi une machine à penser ordinaire ; il ne sait pas que sous mon ventre s'enroulent des intestins, que mes seins sont faits de graisse, il ne sait pas que mes lèvres peuvent gercer et que ma bouche est aussi l'extrémité d'un conduit digestif avec à l'autre bout un vulgaire et malheureux trou du cul qui expulse de la merde régulièrement, sujet aux fistules et hémorroïdes. Mes yeux sont faits pour le voir, et non pour être aveugles un jour, mes oreilles pour écouter, pour l'écouter ainsi que pour y pincer des bijoux, mon nez ne connaît pas le rhume ni le moindre écoulement de mucus, mes dents ne carient pas, mon haleine n'est jamais fétide, en rappel direct avec ce trou du cul lointain enfoui à l'autre bout du monde. Ma taille est souple, mon ventre plat, les veines qui courent sous ma peau, le long de mes jambes, ne sont jamais variqueuses. Je n'ai pas de cancer du

duodénum, je ne provoque pas les tristesses ou les colères, les trahisons, les perfidies, les méchancetés, les bruits ordinaires. Mon sexe n'est pas un nid de vase dans lequel germent les pourritures quotidiennes de l'existence. Je ne suis pas tout cela, qu'il a appris cependant, et bien pis, et l'inimaginable, *grâce à l'autre*.

— Grâce à l'autre, répéta Nazi Jones en écho.

— Ou *les autres*, précisa doucement Belladone. Celles qu'il a connues, qu'il a joué à aimer, avec lesquelles il a un peu calmé sa soif jusqu'à ne plus savoir même qu'il pouvait avoir envie de boire. Celles avec lesquelles il a fermé les yeux de temps en temps et qui faisaient pourtant tout leur possible pour l'obliger à garder les paupières grandes ouvertes. Sa femme et les autres. Celles qui n'étaient pas moi.

Et le camion précédé de son guide dans le buggy fendit cette foule silencieuse, immobile, comme une vague dressée debout, compacte, qui recouvrait toute la surface de l'immense cour, devant les bâtiments des laboratoires de la MONITRA.

— *VIFEX !* glapit Nazi Jones, stupéfait.

Il n'avait même pas senti monter en lui le mot sauvage qui tomba de ses lèvres comme un crachat glaireux, le jet fusant d'un trop-plein de salive. Un flash lumineux l'éblouit. Il se courba en deux sous la violence de l'impact. Ce paysage dans lequel il venait d'entrer, la foule statique et muette, les bâtiments blêmes de la MONITRA, le ciel flamboyant, tout vacilla dans l'éblouissement de l'éclair.

Ses intestins se vidèrent en partie bruyamment. Une chaleur molle se répandit sous ses fesses pointues. La merde semi-liquide coula lentement le long de ses jambes.

Jamais, au cours de cette longue période de surveillance qui avait précédé son action, elle n'avait approché d'aussi près les bâtiments des laboratoires MONITRA. Elle faisait preuve alors d'une prudence presque malade, maniaque, elle s'en souvenait bien, à moins qu'il ne s'agisse d'autre chose, comme par exemple une grande indécision, une incrédulité de bronze dans laquelle elle se trouvait incrustée depuis des années (l'expérience aidant), et qui fondait petit à petit à la chaleur des événements nouveaux qu'elle découvrait. Elle se contentait donc de passer au loin, sur la route, dans sa Volvo grise ; ou encore, munie de jumelles, elle prenait position sur le flanc d'un coteau avoisinant, s'asseyait sur une pierre et, coudes aux genoux, espionnait à travers les oculaires réglables.

Il lui semblait maintenant que ce temps-là remontait bien loin en arrière.

Du fait de la distance de ses postes d'observation, et en dépit des capacités de fort grossissement des jumelles, elle n'avait jamais remarqué réellement ce degré de décrépitude atteint par les bâtiments. Elle en conservait même une image plutôt resplendissante, nette, propre. Des blocs parfaitement géométriques, aux façades blanches, des parkings sur les quels se garaient sagement les voitures des employés, ici et là de petits embryons d'espaces verts, des jardinets disséminés sur le béton, bien entretenus.

Quant à cette foule... Les rassemblements qu'elle avait parfois pu remarquer comptaient quelques dizaines d'individus ; il s'agissait d'ouvriers des établissements qui devisaient entre eux pendant un moment, avant ou après leur travail.

Elle se dit qu'à cette époque pas si lointaine d'espionnage prudent, elle n'aurait pas osé imaginer la possible réalité de l'instant présentement vécu...

Belladone immobilisa le camion à quelques mètres de la façade du bâtiment central, le plus vaste et le plus haut, dressé comme une église que son parvis valorise, au fond de la cour et dans les pinces de cette tenaille en U dessinée par d'autres bâtiments annexes.

Le crépi des murs fissurés avait éclaté en maints endroits ; d'importantes plaques décollées découvraient des quadrillages de parpaings, comme des trous dans un puzzle. Tous les carreaux des fenêtres, ou presque, avaient été brisés ; ne subsistaient que des éclats dentelés, sur le pourtour des châssis de fer, cernant le noir intérieur de

réverbérations pointues, comme autant de couronnes de crocs. Les rares voitures que Belladone put entr'apercevoir, au hasard d'un creux mouvant dans la foule, présentaient un curieux rapport d'analogie avec l'état délabré des bâtiments : carrosseries défoncées, peintures lépreuses, elles ne valaient pas mieux que celles des pillards de l'autoroute... comparaison soutenue... avec la même évidence par certains éléments de la foule...

Sans doute étaient-ils plusieurs milliers ; ils en donnaient en tous les cas l'impression. Ils avaient des allures de pèlerins épuisés, hâves ; quand ils n'étaient pas couverts de lambeaux, les plus « frais » de ces zombies hagards semblaient pourtant habillés de guenilles. Ils traînaient leurs membres comme des excroissances inutiles, beaucoup trop lourdes et encombrantes, péniblement manipulables. Il y avait des hommes et des femmes, celles-ci nettement moins nombreuses que ceux-là, toutes et tous pareillement ébouriffés, sales, creusés, déchirés. Ils étaient pétris dans une glaise blanche qui craquelaux aux rides jusqu'à presque découvrir, parfois, les chairs vives sous l'épiderme fripé. Pas un enfant. Aucun d'entre eux ne paraissait touché par un de ces symptômes spectaculaires de la maladie ; pas encore. Peut-être la raison de leur présence obéissait-elle précisément à ce désir fougueux d'échapper au fléau, entre la terreur et l'espoir brûlants...

Et ils ne disaient rien. Ces visages ne reflétaient rien – pas le moindre sentiment, quel qu'il soit. Leur présence contenait tout ce qu'ils étaient encore capables d'exprimer.

La marée s'écarta devant le buggy et le camion, se referma derrière.

Belladone posa la main sur le fusil ; elle hésita. Ernst Zaccharia Coli sauta en bas de son petit véhicule ; tournant vers elle un visage rouge et suant sous le déguisement, il invita, du geste, la jeune femme à le suivre.

Elle laissa le fusil dans la cabine. À quoi pouvait lui servir une arme, à présent ? À rien de mieux que Nazi Jones, par exemple... dont elle se désintéressa d'ailleurs tout à fait.

Quelques regards, parmi tous ceux qui assistèrent à cette apparition de la jeune femme, s'allumèrent brièvement. Juste quelques-uns. Puis s'éteignirent, et les masques redevinrent funèbres.

Elle marcha sur les pas d'Ernst Zaccharia, vers la porte d'entrée. Hanches roulantes, jambes légères et souples, le buste tendu, la tête droite. Il n'y avait d'autre bruit que celui de ses talons piquant le sol bétonné de la cour.

Nazi Jones la suivait des yeux à travers le pare-brise. Il tressaillit et maugréa des sons inarticulés, réémergeant brutalement dans la réalité. Il bougea, ce qui produisit des « floc » et des « shhhllllp » dans le fond de sa culotte-scapandre ; la merde liquide imprégnait la toile des

jambes du vêtement, poissait l'intérieur de ses cuisses et derrière ses genoux. Il se dressa, bondit hors du camion, traînant derrière lui sa queue d'échappement, comme un interminable boudin puant. Il courut derrière Belladone et ce type ridicule déguisé en éléphant miteux. Il ignorait les deux flancs de ce canyon vivant qu'il traversait à grands pas ; il ne voulait surtout pas les voir sachant qu'il ne le supporterait pas... C'étaient des morts debout, comme ces poissons blêmes rangés verticalement dans leurs caisses, aux étals des magasins de fruits et produits de la mer. Des morts, si près de ressembler à ceux que le graveur faisait glisser à la surface du fleuve et dont Nazi Jones conservait toujours les images dans un coin de sa tête, avec des visages identiques transpirant le pourrissement et des regards glaucomateux sous les paupières de papier-buvard froissé. La seule différence : ils respiraient encore un peu. C'était une foule, et donc un nombre incalculable d'individus, chacun d'eux capable tout à coup d'avoir l'intention de le *toucher*. S'il ne gardait aucun souvenir d'un contact réel avec une foule, la simple évocation imaginaire de cette éventualité le chavirait et lui retournait l'estomac. Des frissons répugnants couraient sur sa peau.

Bravement, Nazi Jones repoussa la nausée. Serra les dents et fit en sorte de se déplacer au cœur d'un néant acceptable. Supportable. Cet océan de merde dont il faisait rouler l'unique vague ne le gênait pas... pas plus d'ailleurs que la puanteur flottante, pourtant nettement perceptible, ne semblait incommoder personne...

Les battants de la porte s'ouvrirent, glissant sur leur rail suspendu, alors que le trio n'en était plus éloigné de quatre pas. Une nuée de chariots électriques franchit le seuil, avec chacun son conducteur-manutentionnaire juché sur un siège haut perché, en combinaison jaune d'or. L'essaim de chariots s'écoula en direction du camion, puis remonta, à la queue leu leu, la longueur de la remorque. Tout à leur ouvrage, les conducteurs n'accordaient pas la moindre attention aux curieux amalgamés qui s'écartaient devant les dents pointées des élévateurs à la dernière seconde : en auraient-ils fauché au passage deux ou trois qu'ils ne se seraient sans doute pas davantage détournés de leur but. Ce but étant, à l'évidence, le déchargement du camion et le transport des aquariums. Un des conducteurs de chariot sauta à terre et déverrouilla les hayons de la remorque.

Le trio se remit en marche, toujours conduit par Ernst Zaccharia Coli, coiffé de sa trompe ballante d'éléphant... et fermé par Nazi Jones derrière lequel se déroulaient dix mètres de queue...

À l'intérieur du bâtiment, le claquement des talons de Belladone s'amplifia démesurément, souligné par des chapelets d'échos répercutés.

La salle était très grande, très haute, absolument vide. Sol de béton

gris, murs de parpaings doublés de carreaux de plâtre, à colombage métallique apparent. Pas de plafond, mais l'entrelacs de la charpente boulonnée, en doubles fers en U. Et la toiture de tôles ondulées sous laquelle pendouillaient les lambeaux déchiquetés d'une couche isolatrice de laine de verre.

Une trace humide – des cloques et de la grisaille pour le plâtre, de la rouille pour les jambages du colombage – dessinait sur tout le périmètre comme une sorte de soubassement d'un mètre de haut. La chape de béton du sol transpirait ; ça et là, des auréoles plus ou moins humides, plus ou moins sombres, attestaient de la présence d'anciennes flaques. Tandis que : son œil enregistrait automatiquement ces détails, Belladone se demanda (négligemment) s'il s'agissait d'empreintes laissées par une levée de marée sauvage ? S'il se pouvait que cette marée se fût manifestée jusqu'ici ? Elle ne l'avait jamais remarqué. Et puis, à l'extérieur, le paysage ne gardait aucune marque d'un tel phénomène : il ne ressemblait certainement pas à une terre que les eaux recouvrent régulièrement ; il ne ressemblait pas à une terre qui aurait eu à subir une seule fois les effets de l'immersion.

Elle continua de marcher, oubliant, comme elle était venue, cette pointe de curiosité. On entendait, sur le bruit de ses pas, glisser au sol la queue d'évacuation de Nazi Jones, ainsi que, ponctuelles, les grondeuses flatulences lâchées par celui-ci comme des soupirs saccadés...

Il n'y avait pas si longtemps, la pièce bourdonnait d'un tout autre vacarme. Subsistaient les traces de nombreux empiétements scellés de machines aujourd'hui envolées : des boursouflures de ciment en éruption parmi les taches d'humidité, avec encore des fragments de métal qui pointaient, sciés, tordus. Des vestiges de cette machinerie étaient également présents à une dizaine de mètres au-dessus du niveau du sol : on aurait pu les croire, au premier coup d'œil, intégrés à l'infrastructure de la charpente métallique. Rails de palans en circuits périphériques ou lancées dans des traversées médianes de l'espace, et qui s'entrecroisaient sur deux ou trois niveaux... Longues barres de transmission jaillissant des murs et ployant sous les roues dentelées de divers engrenages...

Le trio traversa la pièce et se retrouva devant une porte de fer peinte en bleu sale, découpée dans le mur opposé. Ernst Zaccharia Coli fit tomber sa patte d'éléphant gantée sur la clenche. À cet instant précis, les premiers chariots électriques de retour du camion firent leur réapparition et pénétrèrent dans le grand bâtiment vide. Leur bourdonnement emplît d'un seul coup l'espace tout entier. Belladone jeta un regard dans leur direction, imitée par Nazi Jones. D'où ils se trouvaient, la porte d'entrée paraissait considérablement rétrécies,

comme une trappe entrebâillée sur un puits de blancheur horizontal, et les bourdonnantes petites machines jaunes montaient de ces profondeurs plates. Plus la moindre trace de la foule des curieux stupéfaits, dans ce cadre surexposé.

Sur les plateaux élévateurs des chariots s'entassaient des piles bien droites d'aquariums, en bon équilibre.

— Où vont-ils ? demanda Belladone.

Personne, ni Nazi Jones, ni Ernst Zaccharia Coli, ne lui répondit. Au lieu de quoi, le guide de la MONITRA poussa la porte bleu sale. Il soufflait rauque et fort, son visage n'était plus rouge, mais violacé, de grosses gouttes de sueur tombaient de son front ; son regard pâle de rouquin, durci, ne traduisait qu'une fixité de glace.

La porte donnait sur le palier d'un couloir étroit. Un escalier de tôle déployée plongeait en pente raide vers des ténèbres abyssales qu'adoucissait à peine une lumière diffusée en halos frileux par des ampoules murales. Une odeur de vase, de vieux poisson, de champignon, imprégnait les murs et refluit en bouffées épaisses des profondeurs du boyau pentu, si fortes que les émanations produites par Nazi Jones furent gommées...

Ernst Zaccharia Coli dégringola l'escalier à toute allure. La trompe dressée de son déguisement frôlait le plafond. Belladone suivit, le plus rapidement possible, et Nazi Jones fermait la marche, essoufflé.

Il eut très vite l'impression de vivre une expulsion organique... d'être poussé à l'intérieur d'une canalisation vivante qui pulsait, suçait, qui d'une certaine manière aspirait tout ce qui se trouvait en elle et contre laquelle il était parfaitement impensable de tenter la moindre résistance. Il ne résista donc pas, sinon à ce vertige qui menaçait de le faire plonger tête la première à tout instant. Les jambes gluantes de son pantalon collaient à sa peau : la merde chaude, puis tiède, était maintenant anormalement froide.

Belladone se dit que cet escalier descendait probablement jusqu'au centre de la terre, d'une seule volée. Elle s'appuyait aux parois du couloir étranglé pour assurer son équilibre ; l'inégal revêtement de plâtre humide chauffait les paumes de ses mains et l'extrémité de ses doigts. Le guide descendait de plus en plus vite, ne se souciant plus de savoir, visiblement, s'il était ou non suivi. Il cavalait, dévalait dans un grand bruit de chocs et de tremblements, si bien qu'à un moment ce bruit seul demeura, puis lui aussi s'éloigna, s'amenuisa, fondit. Retomba. Si bien que le bruit même avait disparu...

Et c'est alors qu'elle se retrouva en bas de l'escalier, dans cette odeur que laisse au creux des rochers, sur les algues, la dernière marée retroussée. Ce n'était pas le centre de la terre... mais peut-être pas très loin... Silence, moiteur, irisations dardées en couronnes autour des ampoules lumineuses, quand on fixait celles-ci en clignant des

paupières. Le sol était recouvert d'un caillebotis de plaques métalliques identiques aux marches de l'escalier ; de nombreuses empreintes de pas gribouillaient des entrelacs dans la couche de rouille. Une mycose suppurante tavelait les murs, creusant plâtre et ciment de cicatrices béantes.

Le couloir s'enfonçait toujours dans ces entrailles de pierre bavantes de viscosités, mais cette fois horizontalement. Il n'était plus unidirectionnel, comme pendant la dégringolade de l'escalier. Une possibilité de choix s'offrait à Belladone et Nazi Jones : prendre à gauche ou à droite. Un choix, sans doute, mais pas la moindre indication... Silence, moiteur et luminescence blafarde... Les traces de pas étaient si nombreuses sur le sol rouillé qu'il était bien sûr impossible d'en isoler celles de ce salaud d'Ernst Zaccharia Coli – qui les avait bel et bien abandonnés à leur sort.

Nazi Jones se tenait à quelques pas derrière Belladone ; il ne donnait pourtant pas l'impression de la suivre en aveugle, ni de s'en remettre en tout et pour tout à son initiative : il était présent et concerné. Ni lui ni la jeune femme n'hésitèrent bien longtemps. Pareils à ces cobayes de laboratoire immobilisés temporairement en un point du labyrinthe et qu'une impulsion électrique secoue tout à coup, ils se mirent en marche, en même temps, prenant la direction de droite. Les chuintements produits par leur respiration rebondissaient autour d'eux, traînaient sur leurs pas... comme la queue d'évacuation de Nazi Jones. Belladone prenait garde à ne pas planter ses talons dans les trous du caillebotis.

Bientôt, le couloir tourna, puis se brisa en angle droit, continua sur une centaine de mètres (ou davantage ? ou moins ?) avant de se briser de nouveau. Et ainsi de suite. Une succession de portions rectilignes plus ou moins longues et d'angles droits qui renvoyaient dans une direction, puis dans une autre... si bien qu'il fut très rapidement impossible de dire avec exactitude l'orientation de cet itinéraire, de dire s'ils s'étaient considérablement éloignés de la verticale des laboratoires, s'ils ne faisaient que tourner en rond, au contraire.

Plus d'une fois, ils se trouvèrent à des carrefours qui leur offraient de nouvelles possibilités de choix. Ils prirent tantôt à droite, tantôt à gauche, à moins qu'ils ne poursuivent tout simplement en ligne droite...

À aucun moment ils n'échangèrent une parole, un regard, ni l'un ni l'autre ne cherchant à prendre connaissance de l'opinion de son compagnon-compagne. Ils allaient, tirés chacun par une force unique. Au bruit des talons de Belladone sur le sol de métal répondait celui de l'embout de queue de Nazi Jones qui tressautait de plaque en plaque. Nazi Jones ne prenait plus la moindre précaution et laissait traîner le tuyau à la va comme je te tire que le revêtement plastifié se déchire

ou non comptait désormais au nombre de ses préoccupations les plus lointaines...

Puis cette *angoisse* claqua du bec et les goba d'un seul coup.

Cette angoisse qui sourdait des pâteuses couches de rouille et de plâtre, qui palpitait derrière les remous des odeurs stagnantes, cette angoisse, enfin, telle une véritable muqueuse, une véritable plèvre, organique, concrète, tapissant cette artère dans laquelle ils étaient charriés. Cette angoisse de glu.

Elle ne fit pas que les envelopper l'un comme l'autre, indistinctement, dans les mailles de la même nasse, sans pour autant les réunir ou les souder en un seul tout, mais conservant leur unicité ; elle ne fit pas *que* leur tomber dessus de l'extérieur : elle monta et se répandit, explosa en eux.

Quelques secondes à peine et Belladone ne percevait plus son corps autrement qu'à travers cette tension, ces frissons de plomb qui lui tiraient la peau vers le dedans d'elle-même.

C'est alors que le couloir déboucha sur une salle. Pas très haute ni très vaste, vide. Murs gris de pierres nues apparemment assemblées à sec, sol dallé (envolée, la rouille) et plafond en voûte de hourdis soutenus par des arceaux de fer. Une porte s'ouvrait dans le mur du fond.

Ils traversèrent la salle et franchirent le seuil de la porte.

Il y avait une seconde pièce.

Ici, le plafond était très haut, littéralement recouvert de hachures lumineuses, bleuâtres et d'intensité variable : une profusion de tubes fluorescents. Les murs nus d'une blancheur absolue, éblouissante, percés d'un certain nombre de baies vitrées.

Immobilisée au seuil de la salle blanche, Belladone plissa les paupières. Les muscles de son corps étaient en train de se désagréger en poussière... comme cette rouille dans laquelle elle avait marché tout le long du couloir... Un gémissement tomba de la bouche de Nazi Jones qui porta les mains à ses tempes.

Elle tentait de distinguer ce qui bougeait derrière les baies vitrées et n'y parvenait pas. Les parois qui « claquaient » sous la trop vive lumière n'étaient pas suffisamment translucides et diffusaient des halos baveurs... ou bien était-ce son acuité visuelle qui baissait ? Le flou prenait source au fond de ses yeux. Des choses... des « choses » bougeaient lentement derrière ce périmètre de vitres. Des mouvements, des fumées... ou encore des langueurs aquatiques... des « choses » liquides...

Belladone cilla. Une douleur pesait maintenant à l'intérieur de ses globes oculaires.

Il y avait au centre de la salle un autre sujet d'attention. Le

principal.

Une table d'acier inoxydable, au plateau carrelé de faïence. Et sur ce plateau, un homme couché, nu, les bras le long du corps, les jambes légèrement écartées.

Un homme nu couché sur la table au centre de la pièce.

Un homme nu comme s'ils se trouvaient tout de même au centre du monde.

Un homme nu recouvert aux trois quarts d'un grouillement rougeâtre de sangsues.

Belladone s'approcha. Elle était l'unique flamme de couleur vive dans cet univers exsangue : le rouge violent de sa robe, de ses chaussures et de sa bouche. Elle avança, à pas comptés, difficiles, en direction de l'homme sur la table.

Nazi Jones claudiqua derrière elle ; il avait la démarche d'un ivrogne épuisé qui va s'abattre dans les secondes à venir pour ne plus se relever. Il se mouvait comme un absent.

A deux pas du gisant, elle s'arrêta. Elle vit qu'il respirait ; pas très fort, mais il respirait. Sa cage thoracique se soulevait et s'abaissait, son ventre se creusait et Belladone s'aperçut que son propre rythme respiratoire se calquait sur celui de l'homme allongé ; le tambourinement de profondes pulsations cardiaques lui emplissait les oreilles... elle était incapable de reconnaître la voix de son propre cœur... ou bien ce vacarme provenait essentiellement de l'homme ?

Les sangsues grouillaient, se tortillaient, elles étaient pleines à crever comme autant de petites outres molles agitées de grasses et luisantes ondulations. Elles s'accrochaient en grappes à la peau blême, recouvraient totalement le visage, formant de petits bouquets hirsutes qui frissonnaient au niveau des narines et de la bouche. Un grand nombre étaient tombées, repues, qui se tordaient encore vaguement sur la faïence de la table, ou bien au sol. Là où la peau de l'homme était découverte, de multiples incisions gribouillaient un lacis violacé.

Et ces hommes en combinaisons jaunes brodées au sigle de la MONITRA descendirent d'une des baies vitrées, et ils tiraient derrière eux des tuyaux qui se déroulaient comme la queue de Nazi Jones, et ils portaient des aquariums remplis de sangsues, et ils s'agitèrent autour de la table sans accorder une once d'attention aux deux spectateurs.

Ils aspergèrent le corps de l'homme, réglant la force des jets d'eau. Les sangsues furent arrachées, elles jaillirent de partout, dans les éclaboussures. Sans attendre, alors, ceux qui portaient les aquariums vidèrent leur contenu sur le corps et les nouvelles sangsues affamées s'y collèrent, le grouillement devint fantastique, parcouru par un bruit

de soie froissée.

Et ces hommes en combinaisons jaunes se retirèrent, écrasant sous leurs semelles des centaines d'animaux qui crevaient comme autant de petits pétards sanglants.

Pendant une fraction de seconde, l'homme s'était trouvé totalement « lavé », sans une seule bestiole accrochée à sa peau. Pendant cette fraction de seconde, le battement cardiaque qui résonnait aux oreilles de Belladone cessa. Pendant cette fraction de seconde, la respiration de l'homme retomba. Pendant une fraction de seconde, il ressembla à un mort. Pendant une fraction de seconde, Belladone piqua en tourbillonnant au cœur d'un épais nuage de poussière noire. Et pendant cette fraction de seconde le temps dura une éternité ; sans doute plusieurs heures, ou des jours, sans doute, oui, une sorte d'éternité, mais certainement pas qu'une *fraction* de seconde.

Et Nazi Jones hurla :

— Il est là ! le draveur de morts ! C'est lui !

La terreur emporta Belladone, en fit une plaie totale de la couleur de sa robe. Nazi Jones avait hurlé... à moins que ce fût elle-même.

Dans cette fraction de seconde entre deux vagues de sangsues, les mourantes et les vives, elle avait reconnu, elle, Richard-Louis Montès.

Et non pas Richie Lee Doc.

Le cri de Nazi Jones l'étouffa.

La tête brûlante sous l'assaut des mots sauvages, Nazi Jones comprit que la crise serait d'une extrême violence. Il essaya de résister, et pourtant il se sentait bienheureusement soulagé. C'était comme juste avant, juste après un drame. C'était comme un début et une fin, simultanément.

Rien que pour échapper le plus rapidement possible au cri muet de Belladone qui lui martelait le crâne, il s'abandonna.

Richard-Louis Montès assistait à une scène dont il connaissait par cœur le découpage. Plus rien ne le surprenait. Rien ne l'avait jamais surpris, peut-être. La succession des plans se déroulait immuablement. Il ne découvrait rien ; il attendait.

Des images de fleuve embrumé glissaient de part et d'autre. L'eau était grasse et grise, les vaguelettes irisées d'auréoles huileuses ; toutes sortes de débris flottaient. Ainsi que des cadavres aux stades divers d'une décomposition plus ou moins avancée. Un homme se chargeait de les rassembler pour les guider vers la mer. Il avait fort à faire mais s'en tirait relativement bien. Il savait n'être pas le seul à remplir ces fonctions, pourtant il n'avait jamais vu les autres, ses collègues.

Des policiers revêtus de combinaisons protectrices caoutchoutées lui mirent la patte dessus et lui demandèrent son nom. Il leur répondit mais les policiers ne voulurent pas le croire. Ils avaient dû être renseignés. Ils prétendirent qu'il s'appelait en réalité Richie Lee Doc, et il éclata de rire ; ils affirmèrent qu'il s'appelait en réalité Richard-Louis Montès : c'est ainsi qu'il fut démasqué. On l'emmena. Il abandonna derrière lui, sur le fleuve glauque et terne, des kilomètres de morts semi-immergés qui s'éparpillaient n'importe où. Il essaya de faire comprendre aux policiers qu'ils étaient en train de commettre une bourde magistrale, il essaya d'expliquer les choses : peine perdue. Les policiers se contentaient d'exécuter des ordres et d'accomplir leur devoir ; ils n'étaient pas dressés à prendre des initiatives. Il leur dit que par leur faute des millions de morts allaient très certainement recouvrir le monde, déborder au-delà-des fleuves, étouffer la planète. Sans succès. Il leur dit qu'ils ne se trouvaient pas à l'abri, que leur position sociale ne leur donnait pas ce privilège, en pure perte. Les policiers s'estimaient invulnérables et éternels. Il estima avoir fait son possible et se laissa emmener. Qu'ils crèvent tous, décida-t-il mentalement. Ce réflexe désabusé ne le mettait pas à l'abri de la terreur.

Si on lui retirait maintenant ce rôle de nettoyeur de cadavres, il savait ce que l'on attendait de lui. Il allait devoir répondre aux pires accusations. C'était sans doute plus qu'un vivant ne pouvait en supporter. Il n'avait aucune défense acceptable à proposer, à opposer. Il avait tort sur toute la ligne, il était coupable.

Vraiment coupable.

Puisqu'il avait perdu la partie.

Il était couché sur le dos, au plafond d'une pièce renversée. C'était blanc partout, il n'y avait pas de fenêtre, juste une porte de métal gris perle munie d'une serrure compliquée et d'une clenche dorée. Il pouvait, à condition de fournir un petit effort, voir au travers de la porte : alors, les mécanismes de la serrure apparaissaient, ainsi que son ossature métallique, comme un squelette révélé par les rayons X. Il n'y avait pas là de quoi soutenir un grand intérêt.

Il regardait en dessous de lui (à moins que cela fût au-dessus ?) l'homme couché dans le lit au centre de la pièce.

L'homme s'appelait Richard-Louis Montès. Il était cet homme.

C'est-à-dire que son corps était allongé dans le lit, tandis que son « esprit », le niveau perceptif de sa conscience flottait ailleurs, là-haut, au plafond, partout dans la pièce. Il se voyait comme un objet.

L'objet avait soixante-deux ans, en ce moment, après avoir été une cellule, un embryon, un fœtus, un nouveau-né, un bébé, un petit garçon, un adolescent, un jeune homme, un homme, un homme, un homme. L'objet avait été un vivant et l'était toujours malgré tout, encore, bien qu'il eût voulu être mort, à un moment. L'objet s'était tiré une balle dans la tête.

Poser le canon contre sa tempe et appuyer sur la détente lui semblait le dernier geste possible.

Sinon, il avait à répondre, seul, de l'avenir de l'humanité. Il était accusé d'avoir contribué à l'extinction de l'espèce humaine et l'holocauste était en cours. Le moins qu'il pût faire pour réparer partiellement les dégâts consistait à découvrir un moyen efficace pour combattre ce fléau qu'il avait provoqué. On supposait qu'il était capable de trouver ce moyen. On s'en remettait à lui. On n'avait pas le choix. Puisqu'il avait créé et enfoncé le clou, il devait être en mesure d'inventer l'arrache-clou. Pensait-il. Il était le plus apte. Il devenait messie et sauveur après avoir joué le rôle du bourreau.

Seulement, voilà : il ne savait pas.

Il était incapable de savoir – il en avait l'absolue certitude.

Il avait enfoncé le clou par hasard.

Il avait été bourreau *accidentellement*.

L'excuse s'en trouvait de ce fait réduite à néant.

Il était probablement le seul être vivant susceptible de s'inventer encore, par-ci, par-là, des circonstances atténuantes. Se dire qu'il n'était qu'un maillon de la chaîne, le dernier sans doute, l'ultime, mais un maillon néanmoins, et rien d'autre, qui n'avait pu être forgé que parce que la chaîne existait avant lui. Il était tout autant un effet qu'une cause, les deux. On l'accusait uniquement d'être la cause. Et tous les autres, avant lui, qui avaient ouvert et tracé ce chemin, qui

avaient défriché dans cette direction, montré la voie, que devenaient-ils ? Les plus heureux étaient morts, évidemment. (Il en restait tout de même quelques-uns de vivants, bon Dieu !). Les autres dont on avait imprimé les noms et les actes dans des livres, dans des encyclopédies, des dictionnaires. Les inventeurs du casse-tête en mâchoire de bœuf, puis du couteau, puis de la dynamite et de la plaisanterie nucléaire... les concepteurs de la bombe à billes, de la picrotoxine, du napalm, des gaz toxiques, des défoliants, des additifs alimentaires chimiques à haut facteur de risque..., etc. Tous les autres. Tous ces millions d'etc.

Est-ce qu'on leur demandait des comptes ?

Lui, il avait mis dans le mille. Un tir spectaculaire, quoique effectué lamentablement au jugé.

Il flottait au plafond de la pièce tout en se contemplant allongé sur le lit, objet de chairs et de sang de soixante-deux ans d'âge, la tête bandée. Avec une balle dans le cerveau qu'on n'avait pu extraire pour le moment et qui avait provoqué, à défaut de la mort, ce coma salvateur au fond duquel il se réfugiait.

D'innombrables tuyaux reliaient son corps à des machines dix fois plus compliquées que le système de serrure de la porte, et qui le cernaient, le surveillaient de tous leurs yeux électroniques clignotants. Les machines l'assistaient ; elles l'empêchaient de glisser trop loin... Elles remplissaient leur rôle de machine, impeccablement. Grâce à elles, il pouvait respirer et flotter à la fois dans la pièce. Grâce à elles, il naviguait dans son coma.

Les machines étaient si performantes, les soins dont il était l'*objet* si intensifs, que parfois il se sentait sur le point de remonter comme une flèche à la surface. Il devait lutter de toutes ses forces *contre* les machines pour ne pas être arraché à cette forme d'inconscience protectrice. Devait lutter *encore*.

Sa crainte la plus vive était qu'ils réussissent à le tirer de son coma. Ils en étaient bien capables... Et alors ? Pour quel résultat ? Comme si tous ces arguments qu'ils récitaient étaient de taille à le convaincre et lui donner encore une seule raison de vivre. Comme si.

Sa terreur, bien sûr, n'avait d'égale que la leur.

Et tous étaient condamnés sans appel.

Cette grimace, sur le visage de la vérité toute nue, ne s'effacerait jamais. La fin du monde portait son nom : Richard-Louis Montès.

Des pantins s'agitaient en désordre, jusqu'au bout, jusqu'aux ultimes sursauts nerveux de l'agonie.

Il aurait tant voulu s'appeler Richie Lee Doc, de ce nom qu'il avait un jour donné à un jouet qui comptait plus que tout. Un jour où il était malade, terrassé dans son petit lit d'enfant par une gastro-entérite, juste avant de comprendre à quel point les maladies

pouvaient être des erreurs abominables contre lesquelles chaque être humain se devait de lutter de toutes ses forces, des erreurs qu'il fallait balayer impitoyablement. Richie Lee Doc, le grand chercheur, le grand découvreur...

Le grand homme.

La porte s'ouvrit, livrant passage à la cohorte des blouses blanches. Ils étaient six. (Lui, flottant au plafond, eut l'impression qu'ils étaient des centaines, si tant est qu'une impression puisse ressentir une impression...) Ils s'approchèrent de son corps qu'ils examinèrent, et ils prirent connaissance de toutes ces indications fournies par les machines.

Ils s'attendaient probablement, envers et contre tout, à un miracle. Il perçut leur déception atterrée.

Il les entendit parler entre eux. Apparemment, ils avaient compris à quel point il refusait de guérir, avec quelle force il luttait maintenant *contre eux*. Ils étaient désarmés. Abattus. Ils n'essayaient même plus de se composer des masques menteurs...

Il se demanda si certains d'entre eux pouvaient s'imaginer ce qu'il ressentait dans son coma, s'ils avaient la moindre idée de ce que pouvait être cet état de conscience pure, à la fois parcellaire et infini, dégagé de toute entrave d'un support physique. Certainement non. Ils ne se doutaient pas. Ils ne concevaient pas. Lui-même, avant, ne possédait pas les connaissances scientifiques requises. Personne ne savait. Sans quoi, ils se seraient probablement débrouillés pour le trafiquer neurologiquement, dans l'espérance d'une prise de contact avec son être encore pensant... Pourquoi pas ? Ils étaient prêts à l'utiliser de quelque manière que ce soit, à le découper au laser, en faire une bouillie, si besoin était. Ce qui les retenait, tout simplement, c'est qu'ils ne savaient pas dans quelle direction avancer.

Une dernière prudence ; les empêchait de gâcher irrémédiablement leur ultime chance. Ce qu'ils persistaient à concevoir comme une ultime *chance*.

Il leur cria de lui fichez la *paix* !.

Ils continuèrent de parler entre eux, palabrant dans le vide. Ils faisaient mine de vouloir le sauver, tout en le haïssant. Ils étaient ses ennemis et c'était réciproque.

La seule solution, certainement loin d'en être une, était la suivante : il allait continuer de flotter indéfiniment dans son coma jusqu'à ce que se produise une improbable extinction (s'il avait vaguement conscience de l'inéluctable final, il savait aussi que sa perception temporelle monstrueusement déformée, sans commune mesure avec les limitations étriquées qui l'étranglaient de son vivant,

pouvait prétendre à une manière d'immortalité infinie). Quant à eux, ils allaient se débattre encore un moment, ils allaient vivre, puis le virus les atteindrait, si ce n'était déjà fait. Et ils mourraient, comme des milliers, des millions d'autres. Comme tous. Comme lui, *aussi*.

En attendant, il lui restait l'éternité pour se souvenir des trahisons sans nombre qui avaient fait rebondir sa vie dans une direction parallèle à la voie royale qu'il s'était idéalement choisie, parallèle et parfois opposée.

Les blouses blanches quittèrent la chambre et le laissèrent flotter à sa guise. La porte fut verrouillée à double tour, comme s'il risquait de sauter au bas de son lit, hérissé de tous ces tuyaux qui lui sortaient de partout, et de s'enfuir... En vérité, s'ils prenaient tant de précautions, c'était pour le protéger contre l'extérieur. Il s'en doutait. Il imaginait sans peine tous les systèmes de protection secrets dont il était l'objet. Dans cette chambre, là, au cœur d'une formidable toile d'araignée... un abri parfaitement préservé, inconnu... Hors d'atteinte des millions d'individus morts-vivants qui le savaient coupable, qui savait à *qui* ils devaient leur infortune et n'avaient plus qu'un dernier désir : se venger.

L'éternité pour se souvenir.

Pour revisionner une vie gâchée, sachant la terrifiante impossibilité dans laquelle il se trouvait de *recommencer* une fois, *une seule* et *pauvre fois*, et mieux. Sachant juste ce qu'il *avait fait*, ce qui ne changerait jamais, sachant cette somme à porter, et c'est tout.

Il avait voulu être grand.

Que sa vie fugitive subisse l'anamorphose de l'Importance.

N'ignorant rien du potentiel génétique de sa différence, il avait voulu *être*, dans les faits, dans ses actes, il avait voulu traduire par des gestes sa petite chanson intérieure, à l'intention de tous les mal-entendants...

Et pourtant, il passait comme n'importe qui une grande partie de son temps à manger des pommes chips, du rosbif, des haricots verts, à boire de la bière Dixie (et d'autres marques aussi), du William Lawson's, du scotch label noir. Comme n'importe qui, Richard-Louis Montés eut un père et une mère, des oncles qui moururent dans un accident, il souffrit de caries dentaires, de migraines, de lumbagos, de coliques, de spasmes, de troubles de la mémoire, de rhumes, de rhinites, d'otites, de tendinites, d'hémorroïdes, de déficiences cardiaques et circulatoires, d'insomnies légères, puis profondes, d'angoisses crépusculaires et matinales, de légères dépressions, de périodes d'anorexie, d'ongles incarnés, de panaris, comme n'importe qui il eut la jaunisse, la rougeole, la grippe, les oreillons, la varicelle, de l'eczéma, de l'urticaire... Lui qui éprouvait une répugnance quasiment phobique à l'égard de la maladie – la maladie –, traversé à

la fois par la honte et la rage de se constater si vulnérable, il attrapa infiniment de saloperies et se révéla un hypocondriaque de première bourre... Il lutta donc dans cette direction pour tenter de résoudre non seulement les problèmes de l'humanité, mais les siens – la véritable source de présomption qui le poussa dans cette double démarche restant à être découverte...

Comme tout le monde il aimait la cuisine chinoise et la bière Schlitz, quand il ne trouvait pas de Dixie à se mettre sous la langue.

Comme tout le monde il épousa Monica, alors qu'il s'était installé à Okeetchobee, travaillant pour la VIFEX, qui était un laboratoire privé d'ingénierie génétique américain. Comme tout le monde, il revint en Europe, en France et y créa sa propre firme, associé à deux autres chercheurs ; et baptisèrent la société MONITRA, utilisant des syllabes de leurs patronymes. Ils travaillaient en collaboration (ou en sous-traitance) avec là VIFEX, très généreusement subventionnés par cette société mère des USA. Comme tout le monde il n'eut pas d'enfant. Comme tout le monde il découvrit que Monica n'était pas ce qu'il avait imaginé, en même temps sans doute qu'il s'aperçut n'être pas lui-même ce qu'il avait souhaité de mieux. Lorsqu'il l'obligea à porter un masque pour cacher ses rides, elle en eut assez de lui et de ses dépressions : elle divorça, invoquant la cruauté mentale et cent autres griefs. Il en fut à la fois désarçonné et soulagé. Quelque part et pour la première fois depuis longtemps il ressentit de l'admiration vraie pour son épouse (ex) qu'il n'aurait pas crue de taille à mener une décision à son terme... Comme tout le monde il eut l'impression d'avoir passé un cap, difficile mais salutaire ; s'il se plongea dans le travail, ce n'était pas pour oublier quoi que ce soit, mais tout simplement parce qu'il se retrouvait entièrement disponible, que les soucis annexes de sa vie privée s'étaient envolés avec Monica : il n'avait plus de vie privée, absous, lavé, propre. Il pouvait se consacrer totalement à devenir Richie Lee Doc, enfin, après tout ce temps perdu dans les errances et les tâtonnements d'une existence banale et ordinaire. Il pensait avoir trouvé la sortie. Comme tout le monde, il travailla sur ce projet GIANT MODEL, recombinaut en aveugle et selon certaines directives impérieuses des fragments d'A.D.N., effectuant la synthèse de molécules ciblées. En aveugle... ou agissant comme tel. Jusqu'au jour où il lui fut impossible d'ignorer davantage la nature du matériel génétique sur lequel il expérimentait depuis des mois. La maladie était rare et s'appelait « acromégalie ». Un adénome hypophysaire la provoquait. Elle se traduisait par un grossissement progressif des extrémités – la tête, les mains et les pieds – et déclenchaient de multiples complications telles que le diabète, une baisse de la vision et des insuffisances sexuelles. Ils étaient censés mettre au point une recombinaison d'A.D.N., utilisant les bactéries porteuses *eschérichia*

Coli, un code génétique transmissible supprimant tout risque de développement de l'acromégalie. Comme tout le monde il s'étonna de l'importance des moyens mis à disposition de cette recherche comparés au facteur de relative rareté de la maladie spectaculaire. Pourtant, lorsque ses associés prirent peur et menacèrent de faire machine arrière, il en informa la VIFEX ; cet accident d'avion qui fit deux cent sept morts au-dessus de l'Atlantique, sur la ligne Paris-Chicago, deux jours plus tard, ne l'étonna point. Ses associés faisaient partie des victimes. Comme tout le monde il se retrouva seul à la tête de la MONITERA. Comme tout le monde il fut contacté par des services secrets du département de la Défense des USA. On lui conseilla la prudence, la pondération. On lui dit qu'il avait tout son temps. Il pensait le contraire. Il travailla sur des bactéries non « affaiblies » qui, au contraire, possédaient des capacités réactionnelles optimales. Il déchiffra la composition génétique de la tare dans l'A.D.N. d'une de ces bactéries « amplifiées », et c'était trop tard, L'accident s'était déjà produit, la fuite avait eu lieu, des membres de son personnel, lui-même y compris, avaient transporté à l'extérieur, dans leurs intestins, le virus super-activé. Et mutagène. Au bout d'un certain temps éclatèrent de par le monde *les premières centaines de cas* du fléau. Puis ce fut l'explosion endémique. Il ne savait pas contrôler et encore moins enrayer les processus de développement de la tare génétique : il avait juste su les provoquer et les amplifier par mégarde. Et lorsqu'il appela au secours, personne ne répondit. Ni le gouvernement américain, encore moins, bien sûr, les services secrets de l'Armée, ni la VIFEX, qui nia farouchement avoir subventionné la moindre recherche sur l'acromégalie (quel intérêt dans cela, grands dieux ?)

Comme tout le monde, il se retrouva seul responsable de la catastrophe galopante qui balayait la surface de la Terre.

Comme tout le monde, il était comme tout le monde.

Comme tout le monde il attendait la fin, flottant dans un petit coin du ciel, espérant de toutes ses forces qu'on ne le réveillât point afin de lui demander des comptes. Comme tout le monde il se fichait bien que le monde tourne encore ou non, après avoir personnellement démissionné.

Il avait l'éternité entière contenue dans quelques heures, quelques jours, pour essayer de ravalier ses rancœurs, ses regrets, ses désillusions, son malheur d'être né et d'avoir été un jour un petit garçon qui voulait devenir Richie Lee Doc le magicien.

C'était ce qu'il était en train de faire d'ores et déjà tout en se regardant respirer faiblement, allongé sur le lit, recouvert d'un drap blanc. Il n'avait plus d'autre compagnie que lui-même, ce qui est extrêmement chiche pour un voyage dans l'éternité, et des souvenirs,

des pensées, des traces, des empreintes chimiques laissées par des éclairs éblouisseurs de synapses, dans son crâne troué par une balle : des « objets mentaux ».

Comme tout le monde, il n'avait même pas réussi à se tuer.

Nazi Jones s'éveilla et ouvrit les yeux.

Non.

Puisqu'il ne dormait pas, puisque ses yeux n'étaient pas fermés. Puisque la crise qui venait de l'emporter, de laquelle il émergeait, n'était pas l'inconscience (quelque forme d'inconscience que ce soit), mais *une autre* conscience.

Or, donc, il ne s'éveilla point, ni n'ouvrit les paupières. Il retomba dans cet état de conscience-là qui était celui de son existence ordinaire et habituelle.

Le décor s'extirpa de la blancheur environnante, comme une image surexposée qui prend peu à peu ses valeurs, trouve son volume, creuse et modèle sa profondeur.

Une grande salle aux murs percés de baies vitrées derrière lesquelles s'agitaient les vagues et les remous, les éclaboussures grasses de parcelles de mer huileuse et colorée. Cela ressemblait aussi parfois à des agrandissements de coupes cellulaires photographiées au microscope électronique ; cela bougeait, tressautait, se fondait ; des séries de zooms optiques avant et arrière se succédaient, malaxant les flous.

Et lui, l'autre, allongé ailleurs sur le lit d'une chambre d'hôpital, se trouvait ici sur une table de faïence aux moirures striées de ces veinules sanguinolentes qui s'échappaient de son corps, il était là, pareil à une pierre blême, en fond de mer, recouverte d'algues flottantes, sous le grouillement de sangsues.

Nazi Jones savait qu'il était là.

Du temps coula. Incalculable. Impossible à évaluer.

Les choses mouvantes derrière les parois vitrées bougeaient.

Nazi Jones était assis par terre, sur le sol de matière granuleuse et propre ; des sangsues gonflées de sang étaient éparpillées autour de lui, certaines s'agitaient mollement, il y en avait d'autres, éclatées, crevées, comme des fleurs de sang.

Il laissa échapper un pet mouillé, frissonna. S'aperçut qu'il avait non seulement déféqué, mais pissé aussi. S'aperçut qu'il souriait.

Il porta les mains à son front pour contrôler le serrage de la ceinture. Ses mains étaient glacées, des fourmillements couraient le long de ses jambes.

Puis son regard croisa celui de Belladone, qui se tenait agenouillée à quelques pas, le considérant d'un air stupéfait. C'était lui qu'elle

regardait, mais à la fois beaucoup plus loin. Il la trouva merveilleusement belle – pour la première fois, il l'admettait consciemment, s'accordant une pause dans le cours de ses pensées pour reconnaître le fait –, mais aussi excessivement vulnérable : l'expression d'une grande fragilité, un fil tendu sur le point de se rompre, un cristal à deux doigts de s'éparpiller en poussières lumineuses. Une peur visqueuse le secoua, empoignant ses intestins et les tordant à pleines griffes, faisant claquer ses dents. Il avait peur pour lui mais également pour elle, songeant qu'elle pouvait tout à coup s'évanouir en fumée et disparaître à jamais.

— S'il vous plaît, non..., murmura Nazi Jones.

Les sons rauques coulèrent de ses lèvres et s'enroulèrent autour de lui, flottant jusqu'aux verrières-hublots.

Belladone se redressa légèrement, reins cambrés et les fesses affleurant ses talons. Sa respiration se fit plus rapide. La pâleur de son visage s'estompa graduellement ; ses lèvres bougèrent, se décollèrent aux commissures ; ses yeux, de nouveau, retrouvèrent les étincelles de la vie.

Nazi Jones s'entendit remercier mentalement... à moins qu'il n'eût véritablement prononcé le mot ? S'il savait si bien la fragilité et la vulnérabilité de Belladone, c'est qu'il les ressentait pour lui-même, il avait passé sa vie en compagnie de cette peur-là, sournoise, permanente, et qui parfois poussait des coups de gueule, mais à présent il en avait la preuve, il savait à quel point il avait eu raison de craindre constamment la rupture d'équilibre. Elle courait comme lui les mêmes risques d'anéantissement. Il ne voulait pas être témoin de cette liquéfaction de la jeune femme qui serait, si elle se produisait, le premier symptôme de sa propre disparition : une plongée définitive dont on ne refaisait pas surface, autre chose que les entractes de ses crises qui l'emportaient dans un ailleurs somme toute reposant.

Il se leva, davantage pour se sentir physiquement en vie que pour accomplir une action précise et réfléchie. Un réflexe de vérification machinale.

Belladone suivit des yeux son mouvement.

Nazi Jones regarda longuement le corps de l'homme allongé sur le plateau de faïence, recouvert par l'amas de sangsues. Son attention se porta ensuite sur Belladone, immobile. Il attendit une réaction de la jeune femme ; elle ne fit que sourire, dans l'expectative, tendue.

Il dit :

— Je l'ai vu : *Lui*.

Le ton et les vibrations de sa voix trahissaient une grande excitation intérieure ainsi qu'une sorte d'émotion incrédule.

— Richard-Louis Montès, prononça-t-il.

Sa voix se brisa sur la première syllabe du nom, sur la dernière elle monta de deux tons, comme un couinement. Il fut secoué par un rire bref. Demanda abruptement :

— Vous avez l'habitude de manger une pomme, avant de vous endormir ? (Il poursuivit sans attendre la réponse de Belladone :) Elle, oui. C'était un des rites de Monica, sa femme. Vous voyez bien que je l'ai vu et que je sais, n'est-ce pas ? Quoi de plus anodin, comme habitude ? Croquer une pomme gentiment... Mais chaque soir, à la même heure... la même pomme... Alors, cela devient... Comme l'obsession des quatre grains de poussière qui se déposent quotidiennement sur un meuble et prennent une allure de fléau... Le bruit de ses dents qui croquaient la pomme... Le *bruit*. Soudain, Monica avait des mâchoires de requin claquant sur une proie vivante. Des succions infernales. Comment un tel bruit, si peu important – à peine un bruit – peut-il prendre cette ampleur ? Comment le croquement d'une pomme peut-il se métamorphoser progressivement en vacarme qui vous scie les nerfs ? Insupportable...

Il fixait Belladone de ses yeux aux paupières étrécies.

Appuyant l'extrémité de ses doigts au sol, elle se releva, puis, debout, lissa d'un geste machinal les volants de sa robe de tulle rouge.

— Je vais vous dire qui est ce malheureux Richie Lee Doc, annonça Nazi Jones. Ce malheureux Richie Lee Doc, là, que les sangsues anesthésiantes maintiennent en sommeil tout en renouvelant son sang... *C'est aussi Richard-Louis Montès*, comme vous le saviez... *ailleurs*.

Elle jeta autour d'elle un regard éperdu. La porte de sortie de la pièce lui parut terriblement éloignée, à des distances infranchissables. « Sauve-toi, Belladone ! » cria une voix dans sa tête. « Va-t'en bien vite, sans perdre une seconde ! C'est urgent ! » Mais elle ne put bouger, fut simplement capable d'un frisson, pour tout mouvement...

Et il raconta qui était Richard-Louis Montès, ce qu'il avait fait, à quoi ressemblait le visage de sa monstruosité, ce qui l'avait poussé à vouloir mourir, pourquoi et comment il en était arrivé à l'errance sur les lisières du monde.

Raconta.

Au fur et à mesure de sa narration, des silences creusaient des gouffres de plus en plus profonds entre ses phrases. Il piochait pour extirper ses mots, s'efforçant de les déterrer justes, de ne pas bafouiller, étouffant dès avant leur naissance toutes ces paroles incontrôlées qui menaçaient de parasiter son discours.

Belladone écouta sans l'interrompre.

Le bruit produit par les sangsues sur le corps de Richie Lee Doc faisait songer aux plissements soyeux d'une robe.

La stupéfaction sculptée sur le visage de Belladone, ce masque de plus en plus durci au fur et à mesure que parlait Nazi Jones, s'effrita. Une lueur d'ironie cinglante lui traversa les yeux : un bouclier vivement levé.

— Voilà donc à quoi ressemble le monde ? (Elle essaya de rire.) Un charnier qui serait l'œuvre de Richard-Louis Montès, ingénieur en génétique maladroit, créateur d'un virus capable de provoquer une acromégalie foudroyante... et le raz de marée déferle sur la planète... Et vous prétendez qu'il s'agit là de la vérité... Vous êtes malade, vous avez des hallucinations, vous vous imaginez que... Bon Dieu, vous allez vous taire, sinon je vous tue ! Vous savez que je peux le fai...

— Pas moi, dit Nazi Jones. Pas de me tuer moi. Jamais vous n'avez porté la main sur moi, ni moi sur vous, et même si l'un ou l'autre nous en avions envie, nous ne le pourrions pas.

Elle laissa échapper un gémissement. Cet homme tordu et puant dans son habit de carnaval, qui parlait, parlait, qui faisait preuve tout à coup d'une si grande facilité d'élocution, alors qu'auparavant le moindre de ses propos trahissait l'incohérence et la difficulté du cheminement mental, cet homme était fou. Elle aussi, probablement, était folle, puisqu'elle l'écoutait... sinon, elle n'aurait pas prêté attention une seconde de plus à ces nouvelles élucubrations terrifiantes, d'une autre cohérence loufoque.

Elle voulait être ailleurs, hors de cet endroit, à l'air libre, dans les senteurs de soleil vert qui montaient des marais tout autour d'Okeetchobee. Elle voulait... et c'était impossible de détacher son attention de Nazi Jones, quand il parlait de la sorte.

Quand il disait :

— S'il meurt, ou peut-être même s'il se réveille, s'il revient à sa vie normale, alors nous mourrons, vous et moi. La vérité est là. Sa mort à lui, comme d'une certaine manière une partie de sa vie consciente, sont synonymes de notre anéantissement. *Vous ne comprenez pas pourquoi ?* Vous ne voulez pas ?... Mais c'est vrai : peut-être ne pouvez-vous pas encore... Oui, je suis malade, comme vous le dites, seulement, ce que vous ignorez, c'est que cet état correspond à ma normalité : ce que vous prenez pour des déficiences sont en réalité ma force. Je suis malade, et parce que tel j'ai eu la chance de pouvoir entrer en contact avec lui. Il le fallait. Je peux l'aider dans son sommeil, l'y maintenir : c'est ce qu'il veut. Je vous l'ai dit : je suis celui qui élève les sangsues, et les sangsues assurent dans notre monde le renouvellement permanent de son sang en même temps qu'elles dressent cette barrière sensorielle qui le protège des effets de l'autre univers : celui dans lequel il se trouve en chairs et en os, dans cet état de subconscience qui permet notre existence. *Il est notre créateur.*

Il avança vers elle, qui recula ; tous deux s'immobilisèrent.

— Je vous en prie, dit Nazi Jones. Je ne veux pas vous faire peur. Ne craignez rien... Je ne vous veux aucun mal, simplement vous faire partager la vérité. Et vous avez soif de vérité, n'est-ce pas ? Au fond de vous, vous avez terriblement soif... Il est notre créateur en même temps que notre univers ; nous venons de lui, nous sommes en lui. Et nous vivons. Sous formes de graphes neuroniques, de combinaisons biochimiques, dans sa tête, nous sommes ses rêves, ses pensées enfouies hors de lui-même et qui remontent à un niveau de préhension consciente pendant ses sommeils ; *mais de quelque manière que ce soit, nous vivons* : le mystère est là, qui n'en est plus un car il m'a été donné le privilège de le toucher du doigt. Nous sommes les enfants de ses rêves et de l'inexprimé. Son sommeil est maintenant éternel, c'est ce qu'il a voulu et c'est pourquoi nous acquerrons cette force, pourquoi de nous-mêmes nous avons parcouru ce chemin jusqu'ici, au cœur de la compréhension... Cessez de vous défendre contre vous-même et contre la révélation. Vous le savez bien... Peut-être même le saviez-vous avant que je parle... Vous êtes tout ce qu'il espérait de grand, ce en quoi il croyait ; vous êtes sa pulsion d'amour et d'idéal... tout comme je suis ses angoisses et son combat contre la peur... les peurs. Mais je vis pour et à cause de cela ; vous existez à cause et pour son irrésistible besoin de pureté insaisissable. Il ne veut pas retourner parmi les siens, de qui il croyait être reconnu, dans ce monde qu'il est en train de détruire. Il a voulu s'enfermer avec nous.

D'un geste vif, Nazi Jones désigna le corps et les sangsues :

— Ce n'est pas lui, mais simplement la représentation logique que nous nous en faisons. Notre monde lui appartient. Ne luttez pas, laissez-vous convaincre. Dieu est une représentation du monde que l'on accepte ou contre laquelle on s'insurge ; il est tout aussi pénible pour Lui, aussi difficile, de vivre son réel que pour n'importe qui... D'où cette tentation de fuite et de refuge dans l'imaginaire. L'imaginaire de Dieu. Ce n'est pas le néant, ce n'est pas la négation. C'est *nous*.

Belladone recula encore d'un pas. Elle savait la sortie définitivement hors d'atteinte. Ces murs qui fermaient de toutes parts un endroit enfoui étaient en train de se désagréger, en même temps qu'ils se rétrécissaient. Ses jambes vibraient ; le tremblement se propagea dans tous les muscles de son corps. Elle devait résister, résister de toute sa force fuyante contre les mots prononcés par le fou, l'averse de mots qui s'abattait sur elle.

Et s'il disait vrai... (bon Dieu, elle commençait à admettre qu'il puisse dire vrai !)... naturellement, lui, la douleur, il était taillé au cœur même de ce matériau idéal dont on fait les Croyants, les Fidèles, les Aveugles... Naturellement.

Mais elle. *Elle* ! Si ce cinglé pourrissant disait la vérité,

qu'advenait-il d'elle, courant sur la piste sans fin de l'espoir ? Sans jamais toucher au but, quel qu'il soit, puisque cette quête composait l'essence même de sa réalité ?

Mais elle, Belladone éternelle...

Nazi Jones sourit plus largement, de toutes ses dents disjointes et entartrées. Comme s'il avait lu à livre ouvert dans les pensées de sa compagne, il dit :

— Belladone éternelle... Il doit dormir, c'est son salut et le nôtre. Nous voulons vivre cette vie qui est la nôtre, n'est-ce pas ? Il faut bien que je continue d'élever des sangsues, je suis le seul qui sache et qui puisse encore, c'est mon rôle ; il faut que je continue, pour qu'il dorme et qu'il dorme et qu'il dorme... Pour qu'il dorme *là-bas* dans son dernier coma qui est notre immortalité. Je suis sa douleur et vous son plaisir, ne le lui refusez pas ! Nous sommes en guerre, vous et moi, à perte de temps. Il n'y aura jamais ni vainqueur ni vaincu.

— Allez-vous-en ! souffla Belladone.

Et elle ferma les yeux, toute seule au centre de l'effondrement.

Elle danse, au grand silence des matins poudreux, sur les chemins de sable blanc qui conduisent aux marais d'Okeetchobee. Elle sourit gravement, un peu triste quand même, elle plisse les paupières sur un regard, trop brûlant.

Elle porte une robe rouge, ses jambes sont gainées de soie noire, la peau de sa poitrine est douce, comme au creux de ses reins.

Il est seul et unique au monde, celui qui se souvient du goût de ses lèvres.

Et savez-vous que pendant ce temps-là, ailleurs, pas si loin, un fou grimaçant contemple les écrans qui lui racontent la vie du monde, se nourrissant de ces effarantes terreurs ?

Et savez-vous que leur mémoire est tout entière contenue dans leurs noms : elle, Belladone, lui, Nazi Jones, qu'ils ne vivent que sur tout ce qui leur a fallu oublier ?

Savez-vous qu'il n'est pas de plus beau pays, de plus réel matin, que celui qui s'appelle Okeetchobee ?

Sans qu'il soit jamais possible de prononcer à voix haute le mot :

Fin